

www.e-rara.ch

Voyage de l'Arabie heureuse

**La Roque, Jean de
A Amsterdam, 1716**

Zentralbibliothek Zürich

Shelf Mark: NR 1951

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-46111>

Voyage de l'Arabie heureuse.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]



I

VOYAGE
DE
L'ARABIE HEUREUSE.

L E T T R E I.

Relation du Voyage depuis le départ de France jusqu'à l'arrivée dans le premier port de l'Arabie Heureuse.

J'ENTREPRENS, Monsieur, de satisfaire votre curiosité sur le Voyage que j'ai fait dans l'Arabie Heureuse en qualité de Capitaine de vaisseau, & de Directeur d'une Compagnie de Negocians de Saint-Malo, qui les premiers d'entre tous les Européens se sont avisez de faire en droiture, & sans l'entremise des autres Nations, un commerce en ce pais-là, & singulièrement le commerce du Café,

A

que

que les François avoient toujours achete des Turcs dans le Levant, & quelquefois des Anglois & des Hollandois. Je souhaite que ma Relation, avec la grace de la nouveauté, puisse encore vous plaire par son exactitude, & par la verité des faits qui y sont rapportez.

Départ
de Brest.

Le *Curieux* & le *Diligent*, deux vaisseaux armez pour la course & pour le commerce, de cinquante pieces de canon chacun, sur le premier desquels j'étois embarqué, sortirent de Brest le 6. Janvier 1708, faisant route pour Cadis: Nous fîmes deux prises Angloises sur cette route, dont l'une étoit un paquebot qui alloit à Lisbonne; & l'autre un navire chargé de morue sortant de Lisbonne. Le premier fut rançonné pour 750. livres sterlin, parce qu'il étoit démâté; & le second pour 15000. livres, pour n'avoir pas l'embaras de les conduire à Cadis.

Cadis.

Nous arrivâmes en ce port le premier Mars; & après avoir pris des piaftres, du vin & des eaux-de-vie, nous mîmes à la voile pour l'Arabie le 30. du même mois; nous passâmes entre le Pic des Canaries & Gomer, & de là aux Isles du Cap-verd.

Isle de
S. Vincent,

Le 22. Avril nous fîmes de l'eau & du bois à celle de S. Vincent, où nous trouvâmes

rames d'exc
quelques cab
vrons beau
toit pas la la
Isle le 27. A
le 15. Mai.

Le deux
de l'Alcent
vaisseau que
tems; nous
mes de notr
heures, nou
nuit nous se
le rejoignîm
de canon il

Ce vaisse
s'appelloit le
faire la relâc
Cap de Bonn
ler à Batavia
quipages,
fort riche
plusieurs ca
gots d'or.

Le 7. Ju
de Bonne
quantité d'
vrons, de
verses grossi

DE L'ARABIE HEUREUSE. 3

vâmes d'excellent poisson, & l'on y tua quelques cabris; la mer fournit aux environs beaucoup de tortues, mais ce n'étoit pas la saison. Nous partîmes de cette Isle le 25. Avril, & nous passâmes la Ligne le 15. Mai.

Le deux Juin, après avoir dépassé l'Isle ^{Isle de l'Ascension,} de l'Ascension, nous découvrîmes un vaisseau que nous joignîmes en peu de tems; nous l'approchâmes & le battîmes de notre seul vaisseau pendant cinq heures, nous en fûmes fort maltraitez, la nuit nous sépara; mais le lendemain nous le rejoignîmes, & après quelques volées de canon il se rendit.

Ce vaisseau étoit de Middelbourg, il s'appelloit le *Grand-Vainqueur*, & alloit faire sa relâche de rafraîchissement au Cap de Bonne-Esperance, pour de là aller à Batavia: Il avoit 205. hommes d'équipages, & 36. canons. Sa charge étoit fort riche contenant entr'autres choses plusieurs caisses d'argent, & quelques lingots d'or.

Le 7. Juillet nous reconnûmes le Cap ^{Cap de Bonne-Esperance,} de Bonne-Esperance, par une grande quantité d'oiseaux que l'on trouve aux environs, de differens plumages & de diverses grosseurs, les moindres étant com-

me des pigeons, & les plus gros comme des cygnes. La mer offre aussi en cet endroit-là beaucoup de ces plantes qu'on nomme vulgairement Gouemon, ou * Algue-Marine, qui sont de la grosseur du bras, parmi lesquelles on voit quantité de loups marins.

Le huitième nous trouvant à six lieues du Cap, je fis mettre en travers, & arborer Pavillon de Conseil, ce qui obligea Mr. de Champloret, commandant le *Diligent*, de venir à notre bord avec ses Officiers, pour délibérer sur le sort de nos prisonniers.

La plupart opinèrent de les mettre à terre, pour épargner les vivres, qui pouvoient nous manquer dans un si long voyage; mais je representai le peril qu'il y avoit de donner connoissance & de notre prise & de nos projets au Gouverneur Hollandois du Cap, où il y a un bon port, & une forteresse; ce qui ne manqueroit pas d'arriver par la descente des prisonniers, & ce qui engageroit ce Gouverneur de dépêcher un bâtiment d'avis au General de Batavia, qui pourroit envoyer

* En Latin *Fucus*, ou *Alga*. Elle est décrite par M. de Reaumur fort curieusement, dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1711.

royer quelque
de la mer rouge
passage; inc
perir nos n
chose étant ar
çois à l'embo

Mon sentin

fimes route p
grand regret
que nous avie
Officiers, qu
faire connoit
la crainte qu
fondée.

Après le p
fimes sur le b
fondâmes, tr
pierreux; la
qu'il fit un aff
geâmes notre
peu trop vers
rans; ce qui
apperçûmes
firent juger
te des Caff

* Le Cap
qu'aux enviro
comme immo
nord, ce que

voyer quelques gros vaisseaux à l'entrée de la mer rouge, pour nous en fermer le passage ; inconvenient capable de faire perir nos navires par les vers, la même chose étant arrivée à des vaisseaux François à l'embouchure du Gange.

Mon sentiment fut approuvé, & nous fîmes route pour le Cap des Aiguilles, au grand regret du Capitaine Hollandois que nous avions à notre bord, & de ses Officiers, qui ne purent s'empêcher de faire connoître en plusieurs manieres que la crainte que j'avois eüe étoit assez bien fondée.

Après le passage de ce Cap, nous passâmes sur le banc du * même nom, & nous fondâmes, trouvant 56. brasses, & fonds pierreux ; la mer étoit fort grosse, quoiqu'il fit un assez beau temps. Nous dirigeâmes notre route, & nous prîmes un peu trop vers l'ouest, portez par les courans ; ce qui fit que deux jours après nous aperçûmes des feux la nuit, qui nous firent juger que nous étions près de la côte des Caffres, proprement l'Ethiopie

A 3 orien-

* Le Cap des Aiguilles est ainsi nommé, à cause qu'aux environs l'aiguille de la Bouffole devient comme immobile & invariable, tournée droit au nord, ce que les Pilotes appellent Nord-ester.

Cap des
Aiguil-
les.

orientale. Nous revirâmes de bord pour nous en éloigner, & nous entrâmes dans le canal de Mozambique.

Quelques jours après, & le 7. Août nous apperçûmes les basses de la Juive, je montai sur le perroquet pour les examiner; ces écueils ressemblent fort à ceux qu'on appelle les Minquets, qui sont une suite de rochers non couverts, de plus de deux lieuës d'étendue, entre l'Isle de Gersei & Saint-Malo.

Le lendemain nous déliberâmes sur la maladie de nos équipages, qui étoient fort affligés du scorbut, & nous résolûmes contre nôtre premier projet, qui étoit d'aller à Anjouan, de relâcher à Mafali, port commode de l'Isle de S. Laurent ou Madagascar, déterminez à prendre ce parti par un Officier Anglois embarqué sur le *Diligent*, qui avoit été à Madagascar, & qui s'offroit de nous conduire sûrement dans ce port.

Nous fîmes route dans le moment, & après avoir traversé le long banc de Madagascar, nous trouvâmes la mer tranquille, & une espece de fraie ou graisse de poisson sur la surface de l'eau, que nos anciens Marins appellent sperme de baleine; le 3^e. jour nous vîmes la terre, & aiant

mis

mis routes ne
peu de temps
l'on puisse vo

re, ne dour
le de Maffali

Nous mor
neuf brasses

mes en mên
tite barque

toit, rangea
du nord; il

noirs dedans

nos canots
d'eux; mais

on trouva
avoient déjà

emportoient
dans des boi

sur tout ce ri

Tout ce
ce fut d'app

Arabe, de

rencontrere

l'eau-de-vie

meuroit qu
& qu'en

trouverion
souhaiter,

les bois;

mis toutes nos voiles nous entrâmes en peu de temps dans la plus belle baie que l'on puisse voir, & où il y a une rivière, ne doutant point que ce ne fût celle de Massali.

Nous mouillâmes à l'entrée à huit ou neuf brasses sur un bon fond; nous vîmes en même temps une pirogue ou petite barque du país à la voile, qui sortoit, rangeant la pointe qui est du côté du nord; il y avoit bien trente hommes noirs dedans; on dépêcha tout aussitôt nos canots pour aller prendre langue d'eux; mais aiant doublé cette pointe, on trouva que les Noirs épouvantez avoient déjà mis pié à terre, & qu'ils emportoient sur leurs épaules la pirogue dans des bois, qui sont en abondance sur tout ce rivage-là.

Tout ce que purent faire nos gens, ce fut d'apprendre par nôtre Interprete Arabe, de quelques autres Noirs qu'ils rencontrerent, & à qui on fit boire de l'eau-de vie, qu'un Roi du país ne demuroit qu'à 18. ou 20. lieues de là, & qu'en ce lieu étoit un port où nous trouverions tout ce que nous pouvions souhaiter, après quoi ils gagnèrent aussi les bois: Pour nous, après avoir fait

Isle de
Saint
Laurent
ou Ma-
dagaf-
car.

pêcher force poisson, qui est excellent en cette baye, jugeant bien que ce n'étoit pas celle que nous cherchions, & que nôtre Anglois s'étoit trompé, nous mêmes à la voile le 11. de bon matin, faisant route pour le port de Massali, qui étoit justement celui que les Noirs venoient de nous indiquer.

Nous rangeâmes la côte à trois quarts de lieue de distance; il y a de ce côté-là une habitation d'Arabes qui trafiquent avec ceux de Mascate où est le port de même nom, proche le golfe de Perse, & qui construisent des vaisseaux qu'ils chargent d'esclaves, & d'autres marchandises de Madagascar. Deux petits bâtimens de ces Arabes nous aiant aperçû, l'épouvante les saisit tellement que l'un prit le large, & l'autre alla s'échouer.

Le lendemain douze nous mouillâmes dans le port de Massali: Mr. de Champloret, qui étoit entré le premier, envoya nôtre Officier Anglois demander au Roi du país, dont la demeure n'est éloignée que de six lieues de ce port, des rafraîchissemens pour nos équipages, & la permission de les débarquer: Ce Prince accorda l'un & l'autre, ce qui

m'obli-

m'obligea d'aller l'en remercier.

Deux Noirs auxquels deux autres succedoient en se relayant, me porterent dans un hamacq, machine faite d'une grosse toile de coton, plissée par les deux bouts, & suspendue à une longue perche qu'on fait traverser, & que les Noirs, l'un devant, l'autre derriere, portent sur l'épaule.

Je me fis entendre au Roi par quelques Anglois établis en ce pais-là, qui en savent la Langue, & j'en fus très-bien reçû. Il me présenta la main, marque d'une consideration extraordinaire, les plus Grands de son Roïaume ne l'approchant que pour lui baiser la cuisse. Je ne ferai point ici la description du Palais & de la Cour de ce Roi, où tout nous parut assez simple & assez sauvage, si on en excepte la couronne d'or que ce Prince avoit sur la tête, dont le haut finissant en pointe étoit orné de perles, ayant assez de rapport à celles que le commun des Peintres donne aux Mages, & deux beaux diamans qu'il portoit à ses doigts. Nous lui fîmes quelques presens, le plus estimé fut l'eau-de-vie, dont il goûta, & il fuma avec nos pipes; il reçut aussi fort agrea-

blement une belle paire de nos pigeons, deux poulets-d'Inde, un gros & jeune dogue d'Angleterre qu'il avoit demandé, & une chienne Danoïse, comme autant de raretez en son país.

Je ne parle point non plus d'une es-
pece de bal fort bizarre dont il nous re-
gala, & du repas qu'il prit en nôtre
presence avec sa famille, & les Grands
de sa Cour, qui ne consistoit qu'en des
pieces de bœuf rôties sur du charbon,
mangées sans pain, & sans en avoir ôté
la peau.

Ce Prince au reste est de haute statu-
re & de bonne mine, quoique presque
noir, & de grosse corpulence, âgé d'en-
viron quarante ans. Son siege roïal est
une espece de fauteuil d'ébene, garni &
ouvragé d'ivoire; il avoit sur ses épau-
les, d'un côté une gaze de soie fort clai-
re & mise en écharpe, & de l'autre une
chaîne d'argent passée de même, & ar-
tistement travaillée, d'où pendoit un
petit poisson d'argent. Une boîte ou
petit coffret d'argent étoit aussi attaché
à la même chaîne, rempli, nous dit-on,
de caracteres & de figures magiques,
estimez de souverains préservatifs contre
toutes sortes d'accidens; le reste de l'ha-
bit

bit étoit une espece de jupe d'étoffe de soie à grains, ornée de perles & de corail, aiant les jambes & les piez nuds, avec des sandales près de son siege.

Pendant l'audience que ce Prince me donna, assis sur des nattes, & étant placé vis-à-vis de lui, je vis passer deux de ses femmes, qui étoient fort grasses, & telles qu'on dit qu'il les aime; car on a soin de les engraisser dès que leur embonpoint diminue: elles sont au nombre de dixhuit.

Nous fîmes camper nos équipages sous des tentes & des baraques dans un lieu propre, entouré & fermé d'une bonne haie, avec des corps de garde qu'on posoit le soir, après avoir battu la retraite. Cette précaution étoit nécessaire, surtout depuis que le Roi nous eut envoyé plus de 200. femmes, avec toutes sortes de rafraîchissemens, & de denrées du pais; lesquelles établirent aussi une espece de camp à un demi quart de lieue du nôtre. Elles venoient trouver nos gens pendant le jour avec beaucoup de familiarité; d'ailleurs les Hollandois malades n'étoient pas plutôt rétablis qu'ils songeoient à se sauver, plus de 80. se sauverent effectivement, & il courut

même un bruit qu'ils devoient se joindre aux gens du pais pour nous surprendre, & pour enlever nos vaisseaux; ce qui nous fit tenir sur nos gardes tant à bord qu'à terre.

En général on ne peut rien trouver de meilleur que toutes les denrées de ce pais-là, quoique fort chaud, & avec de très-mauvaises eaux. Selon le Traité que nous avons fait avec le Roi, on nous donnoit un bœuf pesant mille ou douze-cens livres pour un fusil, & soixante livres pesant de ris pour une mesure de poudre de 28. onces. Je ne dis rien du gibier, du poisson, & des tortues de mer & de terre, tout cela s'y trouvant parfaitement bon & en quantité. Comme nous étions près de nôtre départ, les femmes dont j'ai parlé s'aviserent de nous apporter des œufs de crocodiles, qui sont presque semblables à ceux des oies, avec la coque fort blanche, & un peu raboteuse. Les Anglois nous avertirent qu'il falloit les casser pour les reconnoître, & que ces œufs, si on en mangeoit, ont la funeste vertu de troubler l'esprit; ils ne sont remplis que de blanc, avec une petite barre de sang dans le milieu.

Les

Les malades étant presque tous rétablis, & nos provisions faites, nous sortîmes du port de Massali le 23. de Septembre, faisant route pour Anjouan, où nous devons faire de l'eau. Le Gouverneur de Moili, en passant devant l'Isle de ce nom, nous envoya des fruits, & nous fit inviter d'y descendre, marquant beaucoup de considération pour les François, avec promesse de fournir à un prix raisonnable tout ce dont on pourroit avoir besoin; mais comme les eaux n'y sont pas en bonne reputation, on passa outre pour gagner Anjouan, qui n'en est éloigné que de huit ou neuf lieues. Nous trouvâmes les marées si contraires, que nous employâmes cinq jours entiers à faire ce trajet.

Moili
ou Mœli,
Isle
d'environ
30.
lieues de
tour.

Nous mouillâmes à Anjouan le 5. Octobre; il vint aussitôt quelques bateaux à bord de nos navires avec une grande quantité de cocos, que les Arabes appellent Nardgil, de bananes ou figes l'Inde, d'oranges & de citrons, & aussi beaucoup de poisson pour nous vendre. J'allai voir le Gouverneur qui demeure dans une petite ville peu éloignée, où il y a une Mosquée, & dont les habitans parlent Arabe; il me regala

An-
jouan.

la avec de la liqueur de coeos, & il fuma de nôtre tabac, mais il ne voulut pas boire du vin que j'avois fait porter, offrant au reste tout ce qui dépendoit de lui pour le besoin de nos équipages.

Le Roi d'Anjouan vint exprès pour nous voir de huit lieues loin, nous le regalâmes dans nos vaisseaux du mieux qu'il nous fut possible; il ne mangea guere que de la volaille, encore voulut-il la faire tuer & apprêter par ses gens, & il ne but point de vin. Il nous demanda de la poudre à acheter: mais comme c'étoit pour faire la guerre à son voisin le Prince de Moili, dont nous avions tout lieu d'être contens, nous nous excusâmes de lui en fournir, l'ayant seulement accommodé de quelques fusils. Nous trouvâmes là un Arabe fort spirituel nommé Abdala, qui parle François & Anglois, & qui sert d'Interprete; nous fîmes la faute de ne pas l'em mener avec nous, car il nous eût beaucoup servi durant nôtre séjour en Arabie.

Avant que de quitter Anjouan, il fallut prendre des mesures justes pour gagner l'Isle de Zocotora, nonobstant la

mouf-

mousson * qui étoit déjà commencée, ce que nos Pilotes estimoient impossible, à cause de l'avancement de la saison; ils étoient plutôt d'avis de chercher un endroit propre à hiverner, c'est-à-dire de laisser passer les six mois que la mousson a coutume de régner au nord; mais je fûs des Commandans de certains petits vaisseaux du país appelez Jons, qui sont fabriquez sans cloux & sans autre fer, que pendant toute la lune courante on pouvoit fort bien aller à Zocotora; ce qui me fortifia dans la première idée que j'avois eue, toute contraire aux journaux & aux instructions que nous avions prises; de sorte qu'après avoir fait toute l'eau nécessaire, & aiant laissé à terre tous les Hollandois qui n'avoient pas voulu prendre parti dans nos équipages, nous partîmes d'Anjouan au grand regret des habitans du país.

Le troisiéme jour de notre sortie de ce port,

* Mousson espece de Vents alifez ou reglez, qui ont accoutumé de régner pendant certaines saisons. Mousson vient de *Moussen*, mot Arabe qui signifie temps préfix. E. Hallei a écrit l'Histoire des Vents alifez &c. Voyez les *Transf. Philos. d'Angleterre, Septembre 1686.*

port , nous perdîmes le brigantin que nous avions fait faire à Brest , que nous avions embarqué en pieces , & que nous avions fait remonter à Massali ; il en coûta la vie à six hommes , de neuf qui étoient embarquez dessus.

Le jour suivant , entre le quatre & cinquième degré de latitude-nord , nous vîmes la terre le matin à quatre lieues de nous , c'étoit une côte sablonneuse ; après avoir parlé à M. de Champlotet , pour l'engager d'approcher cette terre , dont les habitans nous avoient fait des signaux avec de la fumée , sachant d'ailleurs que sur cette côte il y a de l'or , des dents d'éléphant , & de l'ambre gris , nous convînmes ensemble d'y aller mouiller à dix brasses d'eau , d'envoier deux chaloupes armées , avec des échantillons de nos marchandises , & que j'irois moi-même à terre dans nôtre canot bien armé , pour voir si on pouvoit traiter avec ces gens-là.

Nous fîmes route pendant quelque temps dans ce dessein , mais nôtre camarade revira de bord tout d'un coup , & fit route contraire par l'avis de son Pilote qui ne connoissoit pas assez cette côte ; nous fumes obligez de le suivre ,
&

& nous eumes d'abord un assez beau temps, ensuite quelques vents contraires. Enfin, nous découvrîmes les deux Freres, qui sont deux petites Isles à cinq ou six lieues de celle de Zocotora, nous passâmes entre deux, ne pouvant l'éviter, à cause des fortes marées qui portoient trop au sud.

Le lendemain 28. Novembre nous doublâmes une pointe de Zocotora, de ^{Isle de} ~~Zocoto-~~ ^{ra.} l'autre côté de laquelle nos Cartes marquent le mouillage, qui est bon par tout le sud-est de cette Isle; nos deux autres navires le *Diligent* & la prise Hollandoise, ne purent en faire autant, & mouillèrent où ils se trouvoient. Ils envoient à terre le lendemain pour prendre langue, ce que nous fîmes aussi de notre côté; leurs gens & les nôtres virent quelques Noirs, mais si sauvages & si craintifs, qu'ils ne purent jamais les approcher, s'enfuyant dans les montagnes d'une extrême vitesse.

Cela me fit résoudre d'armer un canot avec des vivres pour quatre jours, pour faire le tour de l'Isle, afin de découvrir la Ville principale; mais quand je fus arrivé au lieu où étoient restez nos deux vaisseaux, je trouvai les vents & la
ma-

marée contraires, ce qui m'obligea de passer la nuit à bord du *Diligent*; & le matin me dégoûtant de cette entreprise, on appareilla pour aller joindre le vaisseau d'où j'étois parti, pour mouiller tous ensemble audelà de la pointe dont j'ai parlé, dans une baie fort belle & fort assurée.

Le jour suivant nous armâmes chacun un canot pour envoyer à un village de la côte qui est marqué sur nos Cartes: Nos gens nous rapportèrent qu'on les avoit tres-bien reçûs, & qu'on les avoit regalez avec de fort bon poisson.

Cependant nous descendîmes à terre ce jour-là même, étant informez qu'audelà d'une plage toute de sable, & dans un enfoncement, il y avoit du bois, & qu'on pourroit y trouver de l'eau, mais avant que d'y aborder, il nous arriva à une demie lieue de terre un accident qui pensa nous faire tous perir, par la faute des matelots, qui avoient amarré les écoutes, trompez par le beau temps qu'il faisoit. Nous fumes surpris par un tourbillon de vent qui renversa nôtre canot & le remplit d'eau; en sorte qu'il enfonçoit, & que nous en avions déjà jusqu'à la ceinture; la chose devint bien-

tôt

tôt plus sérieuse, lorsqu'enfin par un autre coup de vent le canot tourna sans dessus dessous, & qu'il fut question de sauver sa vie, les uns à la nage, & les autres sur les avirons, les bancs & les autres pieces du canot; par bonheur nôtre grande chaloupe destinée pour aller faire de l'eau, ayant vû cet accident, fit force de voiles, & nous sauva tous; elle reprit aussi le canot submergé.

On se remit bientôt de cette allarme en faisant pêcher du poisson, & en prenant des mesures pour executer mon premier projet, qui étoit d'aller à la ville principale voir le Gouverneur de l'Isle. Je fis pour cet effet armer le grand canot, & le munir de tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage.

Nous arrivâmes en peu de temps au village où nos gens avoient été si bien reçûs, qui est à sept lieuës de distance du lieu où nos vaisseaux étoient mouillez, & à une portée de fusil du bord de la mer. Il est habité par des Arabes qui ont là une Mosquée: Je rencontrai d'abord le Cheik * ou le Syndic du village, qui me fit

* Cheik, ou plutôt Scheikh, signifie proprement en Arabe un vieillard. On donne ce nom dans

fit un long salut à la maniere du país, & qui en m'invitant de le suivre, me mena dans sa maison, où nous nous assîmes sur des nattes, & où par le moyen d'un Arabe qui savoit le Portugais, je lui fis entendre que je voulois voir le Gouverneur, & la ville où il demeueroit; le Cheik approuva mon dessein, & il me fit offrir d'un chameau, & de gens pour me conduire, s'agissant de faire une journée & demie de chemin.

Ce parti ne me sembla pas le meilleur, je pris celui de me servir de mon canot, pouvant faire par mer le trajet en question dans la matinée du lendemain. Je fis donc dresser une tente pour passer la nuit sur des matelas que j'avois fait mettre dans le canot; & après avoir remercié notre Cheik, nous nous retirâmes, accompagnés de quelques Arabes qui nous virent souper, & qui ne voulurent jamais boire ni manger, nous en remerciant fort gracieusement. On nous servit du poisson excellent, quoique cuit seulement avec

dans l'Orient aux Chefs des Communautés religieuses & seculieres: On le donne aussi aux Docteurs distinguez, & aux Princes mêmes, comme un titre d'honneur.

avec de l'eau salée, de l'oignon, & des herbes aromatiques. Les Arabes s'en retournerent discrettement, quand ils virent qu'il étoit temps de nous laisser reposer.

J'avois arrêté avec le Cheik qu'il me donneroit un Pilote du lieu, & que je lui laisserois en ôtage un de mes Officiers; le matin avant le jour le Pilote étant venu, on s'embarqua, & l'Officier s'en alla au village, où il se divertit toute la journée à tirer & à tuer plusieurs pieces de gibier, en quoi les Arabes ne cessioient de l'admirer.

Nous nous trouvâmes avant midi devant la ville capitale, au nord de l'Isle: je mis aussitôt un homme à terre, & des gens du país nous firent signe d'aller aborder à une plage qui est audeffus. Il y a de l'apparence que le Gouverneur avoit été averti par les gens du lieu où j'avois couché, que je venois le voir; puisqu'il envoya sur le rivage où je descendis, un Officier avec vingt soldats, qui me reçurent, & me conduisirent peu loin de là à une belle pelouze toute couverte de palmiers, où je trouvai le Gouverneur assis sur un grand tapis d'écarlate bordé de franges d'or, & appuyé sur des coussins.

Après

Après avoir porté la main à son Turban, il me la presenta, & me fit asséoir sur son tapis, où il étoit seul, sa petite Cour étant sur des nattes fines. Après quelques mots de conversation, assez mal entendus de part & d'autre, il se leva, & à l'instant toute la Soldatesque qui étoit en armes sous des palmiers, se mit en marche sur deux files, le Gouverneur & moi étant au milieu, pour nous conduire en cérémonie dans sa maison; les soldats dansoient grotesquement, & faisoient la pirouette en jettant leurs sabres en l'air d'une main, & les recevant de l'autre, tandis que trois femmes un peu plus que basanées, marchaient à la tête du cortège, & pouffoient par intervalle des cris de joie qui nous semblerent fort lugubres, sans parler de deux petits tambours qui accompagnoient ces étranges voix.

Etant arrivez chez le Gouverneur, il me fit entrer dans un appartement fort nud, & sans autre appareil que des nattes, où nous nous assimes: & par le moien d'un Officier Arabe fort âgé, nous parlâmes du sujet de mon voyage; le Gouverneur auroit souhaité que nos vaisseaux fussent venus mouiller dans sa ville, nous offrant tous les services qui dépendoient

doient de lui. Je lui presentai trois fusils & trois mesures de poudre, & un moment après on étendit une nape sur des nattes au bas de la sale, sur laquelle on servit deux grands plats de porcelaine remplis de chair de cabris & de mouton, & deux autres plats avec du ris, le tout apprêté à la mode du país, que nous trouvâmes passablement bon. Le Gouverneur s'excusa de manger, parce qu'il étoit dans son Ramadan ou Carême; & nous bûmes du vin que j'avois fait porter, car nous n'aurions eu que de l'eau, qui est excellente par toute l'Isle.

Après le repas, le Gouverneur m'apprit dans la conversation que cette Isle dépend du Royaume de Fartach dans l'Arabie Heureuse, ajoutant que le Roi seroit bien aise de nous voir si nous abor-dions dans ses ports; il m'offrit même pour ce Prince une Lettre que j'acceptai, & qui fut expédiée sur le champ. Il me montra aussi plusieurs attestations de Capitaines Anglois, Hollandois, & Portugais, & même d'un François nommé Le-bahi Capitaine du vaisseau le *George*, toutes remplies de louanges sur sa probité, & sur les secours qu'on avoit reçus de lui, me priant d'en donner u-
ne

ne semblable, ce que je ne pus refuser.

Enfin après des offres de services réitérées de la part du Gouverneur, je pris congé de lui : il voulut me reconduire jusques hors de la cour de sa maison, & il me donna des soldats qui m'accompagnerent jusqu'à mon embarquement. On me fit entendre que le Gouverneur me faisoit present de deux vaches, & six cabris; je vis les vaches attachées à des palmiers: mais quand les Arabes en voulurent approcher pour les amener, ces animaux entrèrent en furie, & on eut beaucoup de peine à s'en rendre maîtres. Je ne voulus jamais permettre qu'on les embarquât, crainte de plus grand inconvenient. On fit de grandes exclamations à nôtre départ, & les habitans nous marquerent beaucoup de consideration. Nos matelots avoient aussi été regalez avec du poisson par des pêcheurs qui aborderent nôtre canot, & qui ne voulurent prendre aucun argent, se contentant de manger de leur pain, & de boire de l'eau-de-vie.

Nous retournames coucher au village d'où nous étions partis le matin; & après bien des remercimens faits au Cheik sur son pilote, que je recompensai de sa peine, nous allames rejoindre nos vaisseaux

qui

qui continuoient de faire de l'eau , du bois , & les autres provisions nécessaires.

J'étois si content de ce Gouverneur , que je ne pus m'empêcher de lui rendre peu de jours après une seconde visite , pour lui porter de l'écarlate qu'il avoit souhaité , & pour rapporter de l'aloës dont tout ce país abonde. Je m'embarquai donc dans le même canot , & j'arrivai le lendemain à dix heures du matin au port de la ville capitale.

Je trouvai 15. ou 16. soldats sur le rivage , qui me conduisirent chez le Gouverneur , dont je fus parfaitement bien reçû ; nous parlâmes fort de commerce & d'acheter de l'aloës qu'il prétendit être le meilleur de toute l'Arabie ; on tient cette marchandise dans des peaux de bouc , que l'on met sous des voutes avec de la cendre par dessus pour la conserver contre la chaleur excessive du país , & on choisit toujours la plus récente & la plus ferme. Le Gouverneur me fit porter jusque dans mon canot tout ce que j'en avois acheté , & je le paiai à raison de huit piastres le quintal de 95. livres pesant , en piastres Mexicanes qui sont les plus estimées ; celles du Perou n'ayant pas même de cours en plusieurs lieux , depuis

puis que les Juifs Portugais , à ce que l'on dit , ont trompé là-dessus les Marchands Arabes.

La maison du Gouverneur s'étoit cependant remplie d'une foule de Marchands qui apportoient les uns de l'encens & de la civette , les autres du sang de dragon & de l'aloës , dont nos gens achetèrent à proportion de l'argent qu'ils avoient sur eux. Nôtre écarlate ne se trouva pas du goût du Gouverneur , qui vouloit une teinture plus forte & plus chargée , il fallut la reporter , de quoi je ne fus pas fâché bientôt après.

Car après avoir vû la ville , qui s'appelle Tamarin & qui est assez jolie , avec des maisons en terrasses sur lesquelles presque toutes les femmes étoient montées pour nous voir , & après avoir pris congé du Gouverneur , nous mîmes à la voile par un vent frais qui s'augmenta peu de temps après , en sorte que la mer étoit fort grosse , & que les vagues commençoient d'entrer dans nôtre canot. Nous prîmes le parti de nous servir de nôtre piece de drap écarlate , que l'on mit tout autour du bord pour empêcher l'entrée des vagues : ce qui nous réussit , & nous nous rendîmes heureusement à nôtre bord

bord vers les onze heures du soir.

Cependant le temps de nôtre départ approchoit, & il n'étoit plus question que de bien diriger nôtre route; je m'étois fort informé du commerce d'Arabie par les Capitaines des Jons qui étoient dans le port de Tamarin. Ils m'avoient tous assuré que je serois content des Arabes du païs du café, qu'il y en avoit beaucoup à Aden, aussi bien qu'à Moka, que nous serions bien reçûs par tout; mais que le port d'Aden étoit plus propre pour notre commerce, & pour nous rafraîchir, l'eau y étant incomparablement meilleure qu'à Moka.

Là-dessus on délibéra pour savoir si nous irions droit à Aden, ou bien à la côte d'Abyssinie pour y faire de l'eau, avant que d'entrer dans la mer rouge où est Moka. Mon sentiment fut de prendre le premier parti, parce que nous eussions pû faire le trajet d'Aden, quoique de 150. lieuës, en deux jours de temps, par le vent qui regnoit alors; mais Mr. de Champloret, flaté de l'esperance de trouver de l'ambre gris en Abyssinie, fit refoudre d'aller de ce côté-là.

Nous partimes donc de nôtre baye de Zocotora le 10. Decembre 1708, faisant

Côte
d'Abyssi-
finie.

route pour ce dessein : Dès le lendemain nous vîmes les deux Isles nommées Abdelcuria, & nous en passâmes à cinq lieux loin ; & le jour suivant, le Cap de Gardafui. Nous rangeâmes la côte à une lieuë de terre ; c'est une plaine de plus de 25. lieuës de long enfermée de montagnes. Nous voyions des Noirs de temps en temps qui marchaient le long de la plage.

Le troisième jour nous trouvâmes un village & une espece d'entrée ou d'embouchure de riviere. Mr. de Champloret y envoya son canot armé portant pavillon Anglois ; mais nos gens s'étant approché du village, il en sortit quantité de Noirs armez de zagayes, & plusieurs femmes qui leur jetterent des pierres, ce qui les obligea de se retirer.

Le lendemain matin je m'embarquai moi-même dans mon canot armé, menant avec moi un Anglois Flibustier qui s'étoit embarqué sur notre bord à Madagascar, & un Noir que nous avons pris à Anjouan, croyant qu'il fût l'Arabe : Nous côtoyions toujours le rivage, & nos navires rangeoient la côte plus en dehors, lorsque vers les dix heures du matin, étant le long d'une grande plage,

NOUS

nous apperçûmes de la fumée au pié d'une montagne, nous crûmes que nous y trouverions du monde, on trouva que c'étoit une caverne où il y avoit eu du bétail, & que l'on avoit mis le feu dans le fumier.

Un moment après aiant vû une pirogue de pêcheurs arrêtée au bout de cette plage, nous y envoyames notre Noir pour prendre langue; en attendant son retour je m'amulai à faire ramasser des coquillages sur le bord de la mer, & à examiner ceux où se forment les perles; mais nous vîmes la pirogue mettre tout d'un coup à la voile, & s'enfuir. Je m'embarquai sur le champ, & nous la poursuivîmes faisant force de voiles; notre canot plongeoit & enfonçoit son devant de la vitesse dont il alloit, cela m'obligea de faire serrer la mizaine: peu de temps après la pirogue profitant de ce relâche, doubla une pointe & gagna une anse, où les Noirs l'abandonnerent, emportant la voile de natte & les avirons; nous trouvames dedans un grand filet rempli de poisson, & quelques utensiles de leur métier.

Je fis débarquer tout notre monde excepté le patron du canot, & quatre hom-

B 3

mes

Descente sur la côte d'Abysinie.

mes pour le garder, & me mettant à la tête de la troupe, je commençai à monter un coteau de marbre & de jaspe assez escarpé, par où les Noirs s'étoient fauvez. Nous vîmes de là une grande plaine éloignée des montagnes de plus de deux lieues: en même temps j'apperçûs quelques sentiers battus: Notre Anglois suivi de deux soldats bien armez, prit celui qui étoit à droite; pour moi je suivis le sentier qui étoit devant nous, parce qu'il me sembla voir sur cette ligne, à un quart de lieue d'éloignement, une espece de butte ou d'élevation, qui pouvoit bien être la retraite des Negres. J'avois avec moi trois hommes armez de fusils, & un quatrième qui portoit un pavillon blanc au bout d'une demie pique; le pavillon blanc est un signe de paix, & une marque qu'on a quelque chose à demander, par toutes les Indes.

Nous n'étions qu'à une portée de fusil de la butte, lorsque je vis paroître la tête d'un Noir: en même temps je fis donner un coup de sifflet qui l'obligea lui & ses camarades au nombre de sept, de se découvrir tout à fait en se levant; je m'avancai tout aussi-tôt avec mon porte-pavillon, leur faisant signe de venir vers moi;

moi ; mais j'eus la peine de monter sur cette élévation, où je trouvai les Noirs debout & rangez en file à cinq ou six pas de distance l'un de l'autre.

Celui qui étoit à la tête tenoit un fort beau sabre de la main droite, soutenu sur le bras gauche, & celui qui étoit à la queue en avoit un pareil ; les autres n'étoient point armez, & ils n'avoient tous qu'une simple toile de coton en maniere de tablier pour se couvrir. Notre Noir d'Anjouan, que nous avions envoyé vers la pirogue, étoit avec eux, un peu à côté des autres ; je m'approchai du chef de la troupe, & je le saluai le premier en lui disant * Marhaba, terme de civilité fort en usage en Afrique & en Arabie ; il me répondit de même : mais du reste lui aiant parlé Portugais, Espagnol, Anglois & François, il fut impossible de nous faire entendre.

Cependant l'Anglois & tous nos gens armez étant arrivés au même lieu, les Noirs prirent l'épouvante, & gagerent bien

* Marhaba terme Arabe qui signifie, *Soiez le bien venu*, de la racine Rahhaba, ouvrir & faciliter le chemin.

bien vîte la plaine, se retirant sous des arbres qui n'étoient pas fort éloignez de nous. Alors nôtre Noir nous rendant compte de son voyage, nous dit qu'étant arrivé à la pirogue ils ne songerent qu'à s'embarquer & à s'enfuir, l'emmenant avec eux de force; qu'il n'avoit jamais pû se faire entendre à eux, & que de son côté il ne comprenoit rien à leur langage Abyffin: ensuite il nous indiqua une petite caverne sous cette butte dans laquelle les Noirs avoient retiré leur poisson; nous y trouvâmes en effet près d'un millier de sardines, trois thons, leurs filets, des plats de bois, & d'autres pieces de ménage. Je fis prendre la moitié des sardines & des thons, & je leur laissai dans un plat une piastre & demie.

Je fis encore la tentative d'envoier à cette troupe noire un de nos gens qui parloit bien le Portugais, mais il ne put jamais en rien tirer; de sorte qu'il fallut revenir à nôtre canot, où nous trouvâmes que les matelots avoient préparé le poisson de la pirogue avec de tres beau sel qu'ils avoient trouvé dans le creux des rochers où la mer entre en jaillissant contre; il ne nous manquoit que du
bois

bois pour le cuire, huit hommes armez se détacherent pour en aller chercher.

Ils surprirent en chemin un Noir armé de zagaye, & d'une rondache de cuir, qui parut d'abord étonné de voir des hommes blancs; on me l'amena sur le bord de la mer dans une espece de caverne, où nous nous étions mis à couvert de l'ardeur du soleil; nous mêmes d'abord la main l'un dans l'autre, nous saluant du terme de Marhaba, qui fut toute nôtre conversation. Je lui presentai du vin d'Espagne qu'il trouva bon, je remarquai qu'il étoit fort tranquille, & qu'il ne s'étonnoit plus de rien, bûvant & mangeant avec nous de fort bonne grace, il s'effuyoit les mains, & imitoit toutes nos manieres de table; il fuma enfin plusieurs pipes de notre tabac de Virginie, & pour dernier regale, il but un grand verre d'eau-de-vie, qu'il avança un peu de mon côté avant que de l'avalier.

On lui demanda par signes, en lui montrant de l'argent, des provisions du pais, & surtout des bœufs & des moutons, en lui faisant voir la figure de ces animaux dans une estampe. Il comprit fort bien toutes ces choses, & il donna

à entendre par d'autres signes fort intelligibles, & même assez spirituels, que dès le lendemain matin, quand le soleil seroit à une telle élévation, il nous feroit apporter tout ce que nous demandions d'un endroit de la montagne où étoit sa demeure, qu'il nous indiqua. Cela fait, il fit signe qu'il avoit besoin de dormir, & prenant sa rondache & sa lance il se retira.

Cependant je n'étois pas sans quelque inquiétude de notre situation, à cause du grand vent qu'il faisoit, qui auroit pû tellement écarter nos vaisseaux, que nous eussions eu de la peine à les rejoindre le lendemain; nous n'avions presque plus de vivres dans le canot, & il nous restoit une traverse de plus de trois journées de la côte sterile où nous étions, à celle de l'Arabie heureuse, qui est à l'opposite. C'est pourquoy vers les neuf heures du soir, le vent étant tombé, je fis embarquer tous mes gens, & nous nous mêmes en mer en prenant le large, & faisant ramer l'équipage; une heure avant le jour, nous découvrimes le feu de notre vaisseau, & qui avoit passé la nuit à nous attendre, & nous l'abordames en peu de temps.

Nous

Nous continuames de faire route le long de la côte d'Abyssinie, cherchant toujours un lieu commode pour faire de l'eau & des provisions; & deux jours après, aiant découvert une espece de baye qui nous promettoit quelque chose, nous tâchames d'y entrer, mais le vent & la marée ne nous permirent pas d'en approcher de plus près que de deux lieues; en continuant la même route nous découvriâmes enfin une grande plage de cinq ou six lieues de longueur, & d'une de largeur; & après avoir sondé, nous mouillâmes à dix-huit brasses d'eau à trois quarts de lieue de la terre.

Je me mis aussitôt après dans le canot Autre descente sur cette côte. armé, & je descendis à terre accompagné, à peu près, comme dans notre première descente. Ce lieu étoit fort agréable & offroit devant nous une belle plaine, où nous entrâmes d'abord; nous trouvâmes vers son milieu quelques sentiers battus & marquez de pas de chameaux; nous les suivîmes, & après avoir passé un petit bocage, nous aperçûmes quelques Noirs passer le long du rivage de la mer, au nombre de cinq ou six qui alloient du côté de notre canot.

Je n'aurois jamais pensé que les douze matelots qui devoient le garder, & qui l'avoient mouillé sur son grapin à un jet de pierre du rivage, à cause des rochers, le quitteroient tous imprudemment pour descendre à terre, sans prendre du moins avec eux les armes qu'on leur avoit laissé pour leur sûreté. Les Noirs armez chacun de trois ou quatre zagayes s'en approcherent bientôt, on mit la main les uns dans les autres en signe d'amitié, & nos gens en leur montrant des piastres, tâcherent de leur faire entendre que nos vaisseaux avoient besoin de rafraîchissemens; alors les Noirs se tournant du côté où ils étoient mouillez, virent le pavillon Anglois que nous portions, & firent un certain signe d'indignation, soit que ce pavillon leur déplût, à cause de quelque mécontentement reçû des Anglois, ou que d'aussi gros vaisseaux leur fissent peur. Ils firent mine de se retirer, nos pauvres matelots au lieu de les laisser aller, furent assez simples que de s'avancer avec eux, en continuant leurs demandes, & s'écartant toujours plus du rivage de la mer.

Enfin, quand ils furent tous à une certaine distance, l'un des Noirs lança
une

une zagaye droit dans l'estomac d'un matelot, en criant ouf: chaque Noir en fit d'abord autant à celui qui étoit le plus près de lui, de sorte qu'en un moment il y eut cinq hommes de tuez; les autres aiant pris la fuite vers le canot, esliuerent plusieurs coups de zagaye, dont il y en eut un qui mourut six jours après. Le premier qui entra dans le canot prit un fusil, & le tira, quoique hors de portée, sur les Noirs occupez à voler ceux qu'ils venoient de tuer, il n'en fallut pas davantage pour les obliger de s'enfuir.

La nouvelle de cet accident, qui fut portée à nos vaisseaux, donna de grandes inquietudes sur mon sujet; on fit embarquer sur le champ cent cinquante hommes, avec des Officiers, dans les chaloupes, pour aller me chercher. J'avois fait plus d'une lieue & demie dans la plaine, & je me trouvois assez près des montagnes, sans avoir vû autre chose qu'une femme & un jeune garçon qui conduisoient une bourrique chargée de joncs, & qui s'enfuirent bien vite. Je fis courir après, & je courus moi-même, pour tâcher d'arrêter le garçon qui grimpoit la montagne, & nous jettoit

des pierres à mesure que nous l'approchions, un coup de pistolet que je tirai seulement pour lui faire peur, & voir son allure, le fit disparoître en un moment, courant plus vite qu'un dain.

Je pris le parti de rassembler ma troupe, & de m'en retourner après avoir fait un petit repas. En avançant dans la plaine, nous découvrîmes un gros de gens qui marchaient vers nous; on les prit d'abord pour des Noirs armez, & nous songions à nous bien défendre, lorsque nous distinguâmes que c'étoit de nos gens; nous nous joignîmes en tres-peu de temps, & nous apprîmes d'eux la catastrophe qui s'étoit passée sur le bord de la mer.

Ils me firent passer par l'endroit même où ces pauvres malheureux étoient encore étendus sur la grève, & où je les fis enterrer en présence des Aumôniers qui étoient descendus pour ce sujet. Avant que de nous embarquer, nos gens me proposèrent de les laisser aller à la recherche des Noirs, pour en assommer autant qu'ils pourroient, brûler leurs maisons, & venger la mort des matelots, mais je crus qu'il étoit plus prudent de nous retirer sans courir davantage de risque dans un país si étrange.

Je reçûs à notre bord bien des compliments sur les dangers que l'on croioit que j'avois courus; il y vint aussi des Officiers des deux autres vaisseaux, & tout le monde assura qu'on se souviendroit longtems de l'Abyssinie.

Nous mîmes à la voile dès le lendemain à la pointe du jour, nous rangeâmes la même côte encore douze ou quinze lieues, & à midi après avoir pris la hauteur du soleil, nous fîmes route vers l'est pour aller reconnoître le Cap d'Aden. Nous vîmes ce Cap dès le second jour, qui nous parut dans l'éloignement comme plusieurs Isles ensemble, à cause des diverses crêtes de montagnes qui le forment, & le troisiéme jour nous entrâmes heureusement, & nous mouillâmes dans la rade d'Aden, Arrivée à Aden. la meilleure de toute l'Arabie Heureuse, comme la ville de ce nom est aussi la plus celebre & la plus connue du même país.

L E T T R E II.

Description de la ville, du port & des fortifications d'Aden; avec ce qui s'y est passé par rapport aux François.

A PEINE, Monsieur, avons-nous mouillé l'ancre à la rade d'Aden, avec pavillon François, que le Gouverneur nous envoïa deux bateaux chargez de quantité de rafraîchissemens, en nous faisant faire des honnêtetez par un Officier. Nous ne descendîmes point à terre ce jour-là, parce que nous étions à plus d'une lieue de la ville, & que d'ailleurs nous ne jugeâmes pas à propos de nous engager sous une citadelle, dans un païs qui nous étoit encore inconnu.

Mais dès le grand matin du lendemain, nous envoïâmes complimenter le Gouverneur, & cependant nous le saluâmes de sept coups de cañon chaque vaisseau, qu'il nous fit rendre par celui de la citadelle, qui commande la rade la plus proche de la ville. Il renvoïa tout aussi-tôt faire de nouveaux complimens, & nous inviter de descendre. Les
ba-

bateaux du pais venoient en foule à nos bords nous offrir toutes sortes de rafraîchissemens, & nous trouvions déjà les Arabes de fort bonnes gens, & plus accoutumez que nous ne pensions à voir des étrangers.

Mr. de Champloret & moi, accompagnés des Officiers des trois vaisseaux, descendîmes à terre l'après-dîner: Nous trouvâmes sur le quai des gens armez qui nous conduisirent à la porte, nommée parmi eux la Porte majeure de la mer, parce qu'elle regarde le port, & à cause de sa grandeur; il y avoit devant un corps-de-garde. Je remarquai en passant que cette porte est d'une épaisseur prodigieuse, garnie de cloux, ou plutôt de grosses chevilles de fer, munie par derriere, & par surcroit de sûreté d'une barre aussi de fer, qui est proportionnée au reste.

Nous entrâmes par cette porte dans un lieu bien voûté; & après avoir fait quinze pas, nous trouvâmes une espee de cabinet aussi en voûte, & se terminant en angle. C'est là qu'un Officier de consideration, qu'ils nomment Emir-bar, & nous le Mirebar, c'est-à-dire le Prince de la mer, mais proprement le

le Capitaine du port, nous reçût fort civilement, & nous fit asseoir dans des fauteuils d'une figure singuliere. Il nous demanda d'où nous venions, & le sujet de notre voiage. La conversation fut courte, parce que cet Officier avoit déjà fait avertir le Gouverneur de notre descente, & que son ordre arriva dans le moment, de nous conduire chez lui.

Nous sortimes d'abord par une porte de fer, qui est au fond de ce lieu-là, & qui conduit encore à une autre à barreaux de bois; & nous marchames entre deux rangs de soldats precedez & suivis par beaucoup d'autres, le Mirebar étant à notre gauche, jusqu'au Palais du Gouverneur.

Nous montâmes par un fort bel escalier dans le principal appartement, où nous le trouvâmes au fond d'une sale, assis sur une estrade couverte de magnifiques tapis, & appuyé sur des coussins d'une étoffe brodée d'or. Sa compagnie étoit rangée à droit & à gauche, assise sur d'autres tapis, tout le reste de la sale étant couvert de nattes fort fines. Nous arrivâmes à son estrade sans avoir ôté nos souliers, ce qu'on ne permet ordinairement à personne; & après l'avoir
fa-

salué, le Gouverneur en nous présentant la main, nous fit dire par un Renegat Portugais son Interprete, de nous asseoir.

Il commença par nous faire quelques questions générales sur le país d'où nous venions, & sur notre voyage; à quoi aiant satisfait, il nous assura de sa protection dans l'étendue de son Gouvernement: ensuite il nous fit présenter du café à la Sultane*, & il eut l'honnêteté de nous dire qu'il avoit donné ses ordres pour notre logement. Et comme on ne parle jamais d'affaires dans une première audience, nous nous retirames, après lui avoir fait nos remercimens, & avoir promis de revenir le voir le lendemain.

Nous fumes conduits avec le même cortège par le Mirebar dans sa propre maison, que le Gouverneur avoit ordonnée pour notre logement, & où nous fimes venir de nos canots les provisions & les commoditez nécessaires. Cette maison quoique grande & belle en apparence, étoit sans autres meubles que des nattes, qui devoient nous servir de lits, de sieges

* Le café à la Sultane est expliqué ci-après dans le Mémoire sur le café.

ges & de tables , nous en fumes assez surpris , mais c'est la maniere du païs. Le soir on nous apporta des bougies sans chandeliers , à quoi il fallut suppléer par industrie. On soupa , & on passa ensuite une assez mauvaise nuit.

Notre hôte le Mirebar nous vint visiter de bon matin , pour savoir si nous avions bien reposé. Je lui répondis fort ingenuement. De quoi paroissant étonné , il demanda ce qui avoit pû troubler notre sommeil , aiant fait , dit-il , garder la maison , pour qu'on ne nous fît aucun bruit. Je lui fis dire que nous n'étions pas accoutumés à coucher si mollement ; ce qui lui fit faire un petit souris , car ces gens-là sont si graves , qu'ils ne rient presque jamais ouvertement.

Nous allâmes ensuite nous promener sur le port , en attendant l'heure commode pour revoir le Gouverneur , qui étoit allé à la maison de ses femmes. Il nous donna là-même sa seconde audience. Nous observâmes dans le mur de l'escalier plusieurs fenêtres avec des jalousies , d'où ces Dames nous regardoient passer. On nous introduisit dans un appartement disposé & orné à peu près comme celui du jour précédent , le Gouverneur étant assis

fis dans le fond, mais sa Cour n'étoit pas si nombreuse. Nous lui présentâmes de l'écarlate, & quelques fusils, qu'il reçût fort agréablement. Il nous exhorta beaucoup de négocier dans son Gouvernement, nous assurant de toute sa faveur, & nous parlant singulièrement du café, qui y est excellent & en abondance, sans compter les autres marchandises du pays, & les grandes commoditez que nous trouverions d'ailleurs.

De là nous allâmes visiter le Gouverneur de la Citadelle, qui a une maison dans la ville: nous lui donnâmes deux fusils & du drap. Il nous fit servir du café à la Sultane, & des confitures du pays: on donna des fruits à nos gens. Ce Gouverneur étoit fort affable, & avoit l'air d'un homme de condition; il étoit dans une grande vénération par tout le pays.

Peu de temps après, étant de retour à notre maison, les principaux Banjans, qui sont les Courtiers d'Arabie, y vinrent pour nous faire visite, & pour nous offrir leurs services. Ils nous prièrent de faire venir des marchandises qui étoient sur nos vaisseaux, ou du moins des échantillons: mais comme nous n'avions que des barres de fer, peu de corail & de co-

che-

chenille, notre principal fonds étant en piaftres pour l'achat des cafés, nous nous contentâmes de leur faire voir les échantillons des étoffes qui s'étoient trouvées dans notre navire Hollandois.

L'après-midi nous rendimes vifite au Capitaine des Banjans, à qui nous demandames fans façon du forbet, au lieu de café à la Sultane, que nous n'avions pas encore accoutumé de boire. Nous passâmes de là au Bazar, où se vendent toutes les marchandifes : on en voit l'étalage dans les boutiques, qui font le long de plusieurs petites rues, difposées à peu près comme celles de la foire Saint-Germain : les Banjans en font les marchands, & l'on n'y voit jamais de femmes.

Le même jour un Seigneur de la ville nous envoya prier de venir chez lui. Nous trouvâmes plusieurs de fes gens, qui nous reçurent à la porte de fa maifon, & d'autres sur le haut de l'escalier. Ceux-ci nous prièrent de quitter nos fouliers, ce que je refusai abfolument de faire, chargeant l'Interprete de dire à ce Seigneur, qu'à cette condition je n'aurois pas l'honneur de le voir.

Là-deffus il fortit lui-même jufqu'à la porte de la fale, & après avoir porté la main,

main à son turban & ensuite sur son estomac, il me la présenta fort civilement, en m'invitant d'entrer, & me saluant de plusieurs mots arabes; il nous conduisit ensuite jusqu'au bout de la sale, & il nous fit asséoir avec lui sur la même estrade, couverte de fort beaux tapis, & de riches couffins, à la maniere du país.

Après de nouvelles civilités, ce Seigneur me demanda si dans des voyages d'aussi long cours, nous n'emmenions pas dans nos vaisseaux quelque personne habile dans la Médecine; ce qu'il disoit à cause d'un de ses enfans malade & languissant, qu'aucun Docteur du país n'avoit pû guerir; me priañt instamment de lui en donner quelqu'un des nôtres. Je l'assurai que nous avions heureusement avec nous un homme qui passoit pour avoir beaucoup d'expérience & assez d'habileté, & que nous nous ferions un plaisir de le lui envoyer. Il me fit sur cela bien des remerciemens; & après avoir encore été régalé de café à la Sultane, nous primes congé de lui, pour aller voir les principales étuves de la ville.

Il faut avouer qu'on ne peut rien voir de plus beau en son genre, que les bains & les étuves de cette ville. Elles sont tou-

tes revêtues de marbre ou de jaspe , & couronnées d'un beau dôme à jour , qui est orné en dedans de galeries soutenues par des colonnes magnifiques. Tout le bâtiment est parfaitement bien distribué en chambres , cabinets & autres pieces voutées , qui aboutissent toutes à la sale principale du dôme. Il est inutile d'en faire ici une description plus particulière , & de parler de ce qui se passe dans ces lieux agréables ; c'est à peu près la même chose que l'on voit dans les grandes villes de Turquie , dont les Relations du Levant font assez de mention.

Il nous fallut passer de là au travers du marché ordinaire , où nous trouvâmes quantité de viande , de poisson , & d'autres choses , qui nous parurent fort bonnes ; & nous gagnâmes ainsi notre logement.

Cependant la réputation de notre Esculape nommé la Lambardiere , qui à la verité étoit habile , & savoit plus que bien d'autres de sa profession , s'étoit tellement répandue par ce que j'en avois dit chez le Seigneur Arabe , que le Gouverneur l'avoit déjà envoié chercher , & nous trouvâmes effectivement des gens de sa part qui avoient ordre de l'emmenner. Il

vou-

voulut le consulter sur des maux d'estomac, & sur un grand dégoût dont il se plaignoit ; notre homme lui fit espérer de le guerir, & pour cet effet il retourna à bord des vaisseaux, chercher des remèdes pour composer une medecine qu'il lui porta, après quoi il revint souper & coucher à notre maison, où l'on ne manqua pas de rire aux dépens du Medecin, en le felicitant sur ses nouvelles pratiques.

Chacun se retira là-dessus ; mais environ une heure après minuit, il nous arriva une alarme assez chaude, par un grand bruit que nous entendimes à la porte, de gens qui y frappaient avec beaucoup de violence. Un moment après, on vint nous dire que c'étoit le Mirebar accompagné de plusieurs soldats, qui demandoit à entrer. Alors une terreur panique surprit un de nos Officiers, qui la communiqua aux autres ; ils'imagina que la médecine de notre Docteur avoit fait quelque mauvais effet en la personne du Gouverneur, & qu'on venoit pour nous faire là-dessus une avanie.

Quoique l'heure fût indue, & qu'une pareille visite me surprît assez, je me donnai le plaisir d'augmenter la peur de cet

Officier , en faisant semblant d'avoir eu la même pensée que lui ; cependant le Mirebar entra avec ses fatellites , qui nous fit entendre d'un air assez brusque , que le Gouverneur nous demandoit absolument. Le pauvre Médecin étoit à demi mort , il alleguoit sans cesse la bonne qualité de ses drogues dont il disoit les noms & les vertus , sans oublier la dose , qu'il soutenoit avoir donnée avec toute l'attention imaginable. Nous arrivâmes dans cette perplexité jusques chez le Mirebar , qui nous fit reposer un moment , en attendant qu'il eût fait avertir le Gouverneur ; on nous presenta des pipes & du tabac , mais personne n'eut envie de fumer , si ce n'est moi qui voulus tenir compagnie au Mirebar.

Peu de temps après nous entrâmes chez le Gouverneur ; je me presentai le premier , il me donna la main comme à l'ordinaire ; & nous ayant fait asseoir d'un air fort tranquile , il nous dit avec une douce gravité , qu'il voyoit bien que nous n'avions pas dessein de negocier dans son Gouvernement , que cependant nous eussions pû y faire bien nos affaires ; mais qu'il nous donneroit une Lettre pour son frere le Gouverneur de Moka , chez qui
nous

nous serions bien reçus, & où nous profiterions pour le moins autant que dans le Golfe de Perse, car d'abord nous avions feint d'y vouloir aller.

On lui fit, comme l'on peut croire, des remerciemens d'un très-bon cœur, & on lui marqua beaucoup de joie de la Lettre qu'il promettoit, laquelle étoit seule capable de nous porter du côté de Moka, dans l'esperance de trouver la même faveur dans le Gouverneur son frere. Il fit ensuite approcher notre Docteur, pour lui demander à quelle heure il devoit prendre sa medecine; à quoi celui-ci ayant satisfait, nous primes congé avec tout le contentement possible.

Nous revinmes chez le Mirebar où tout le monde fuma & se réjouit, non sans quelque espece de honte d'avoir pris l'alarme sans sujet. Nous apprimes là que le Gouverneur en revenant de l'appartement de ses femmes n'avoit pû dormir, & que ne pensant pas incommoder des gens de mer, accoutumés à veiller, il s'étoit avisé de nous envoyer chercher. Nous nous rendimes ensuite à notre logis pour prendre quelque repos le reste de la nuit. Je me levai de très-grand matin pour me promener, & pour voir à loisir les de-

hors de la ville, accompagné de l'Interprete Portugais, qui m'expliquoit toutes choses.

70. de-
grez de
longitu-
de, 12.
de lati-
tude se-
lon les
Tables
d'Abul-
feda.

Cette ville est assise au pied de hautes montagnes qui l'entourent presque de toutes parts. Il y a cinq ou six Forts à leur sommet, avec des courtines, & d'autres ouvrages en grand nombre, aux cols ou gorges des montagnes. Un bel aqueduc conduit de-là les eaux dans un grand canal ou réservoir, construit à un quart de lieue de la ville, qui fournit d'une très-bonne eau tous ses habitans; car il n'y en a point d'autre * à Aden, & je ne sai sur quelle autorité nos Géographes font passer une riviere à travers de cette ville.

La place est entourée de murailles qui sont aujourd'hui en assez mauvais état, sur tout du côté de la mer, où il y a cependant quelques plates-formes par intervalles, avec cinq ou six batteries de canon de fonte, dont quelques-uns sont de soixante livres de bale. On croit que c'est

en-

* Abulfeda dit qu'il y a à Aden une porte du côté de la terre, appelée la Porte des Porteurs d'eau, & que c'est par-là qu'on y porte de l'eau douce d'ailleurs.

encore de l'artillerie que Soliman second y laissa, après avoir pris la ville, & conquis presque tout le païs, que les Turcs furent depuis contraints d'abandonner aux Princes Arabes.

Pour arriver à Aden du côté de la terre, il n'y a qu'un seul chemin pratiqué sur un terrain assez étroit, & qui s'avance dans la mer en maniere de peninsule. La tête de ce chemin est commandée par un Fort avec des corps-de-garde d'espace en espace, & à une portée de canon plus bas il y a un autre Fort en pâtre avec quarante pieces de gros canon en plusieurs batteries, & une garnison, ensorte qu'il seroit impossible de tenter une descente de ce côté-là: Et pour aller de la ville à ce dernier Fort, il y a encore sur le chemin de communication, un autre Fort de douze pieces de canon, avec une garnison.

A l'égard de la mer, par où cette ville est véritablement accessible, c'est une baye qui a huit à neuf lieues d'ouverture, & qui est comme divisée en deux rades, dont l'une est fort grande, & assez éloignée de la ville; l'autre moindre, & plus proche, qu'on appelle le Port. Celle-ci est d'environ une lieue de large,

à prendre cette largeur depuis la Citadelle qui la commande, avec cinquante piéces de canon, jusqu'à la pointe avancée où sont les Forts dont je viens de parler. On mouille par tout à dix-huit, vingt, & vingt-deux brasses.

Je ne dis rien de l'interieur de la ville, dont la grandeur est assez considerable, & où l'on voit encore plusieurs belles maisons à deux étages, & en terrasses, mais aussi beaucoup de ruines, & de mazzures. On comprend aisément par ce qui reste & par une situation si avantageuse, qu'Aden étoit autrefois une ville fameuse & importante, une forte place, & le principal boulevard de l'Arabie heureuse. Le territoire aux environs est fort agreable, quoiqu'assez étroit, avec beaucoup de verdure au bas des côteaux des montagnes.

Au retour de ma longue promenade, je trouvai à la porte de la mer Monsieur de Champloret qui fumoit avec le Mirebar : il me dit qu'ayant voulu s'embarquer on lui avoit refusé la sortie de cette porte. Je voulus en savoir la raison, & en même-temps on m'arrêta moi-même, au même lieu, sans me donner le moindre éclaircissement. Ce procedé, où je ne compre-

nois

nois rien, m'obligea de dire à un Officier de notre bord, qui se trouva là par hazard, de partir sur le champ, & de faire venir trois chaloupes bien armées de soldats, qui cacheroient leurs armes, & qui au moindre signal feroient feu sur le corps-de-garde pour nous degager, & pour favoriser notre embarquement: mais à force de faire des instances, le Mirebar nous dit enfin que le Gouverneur avoit donné cet ordre, qu'il avoit pris médecine, & qu'il vouloit absolument nous revoir. Cela nous obligea de rentrer dans la ville pour aller dîner à notre logis.

Deux heures après on vint nous chercher de la part du Gouverneur, & nous allâmes le trouver en grand cortège, parce que nos gens venoient d'arriver avec les chaloupes. D'abord il nous dit mille biens de la médecine qu'il avoit prise, & de celui qui l'avoit composée. Il nous témoigna ensuite le regret qu'il avoit du parti que nous prenions, nous réitérant toutes ses offres, & n'oubliant rien pour nous engager de rester à Aden. Enfin après bien des remercimens de notre part, le Gouverneur nous quitta pour aller reposer, & faire ensuite expedier

la Lettre qu'il avoit promise ; il avoit aussi promis de nous donner un pilote que nous avions demandé , mais ce pilote ne nous vint pas , le Gouverneur pensant peut-être que cela suffiroit pour nous faire changer de resolution.

J'allai tout aussi tôt me presenter à la porte de la mer , avec quatre ou cinq de nos Officiers , & je ne trouvai plus de difficulté pour notre sortie : cela m'obligea de renvoyer les chaloupes avec ordre de tenir les vaisseaux sous la voile dès le lendemain matin , & de nous envoyer les canots à cette porte , pour baisser avec la mer , si nous ne pouvions pas nous embarquer du plein de l'eau . Le reste de la journée se passa en promenades sur le rivage , & en entretiens avec le Mirebar , à qui je fis present d'un sabre turc qu'il avoit vû à un de nos gens , & qu'il avoit demandé à acheter.

Départ
de la ra-
de d'A-
den.

Le lendemain 27. Decembre 1708. à peine étoit-il jour qu'on nous apporta la Lettre du Gouverneur d'Aden pour celui de Moka ; & après avoir été conduits jusqu'au rivage par le Mirebar , nous nous embarquâmes pour regagner nos vaisseaux . Ils étoient alors à une lieue & demie de la ville . Des jons ,
ou

ou bâtimens du païs venant de dehors, comme nous nous embarquions, prirent une grande épouvante, en voyant ces vaisseaux inconnus, & allerent mouiller fort près de la terre, avec le risque d'échouer.

Pour nous, nous étions bien avertis de prendre garde aux courans de bonne heure, c'est ce que nous fimes en appareillant de la rade; car du côté du Cap d'Aden, ils portent sur sa pointe avec beaucoup de rapidité; & quelque précaution que nous prissions, nous ne passâmes qu'à un quart de lieue de ce Cap, qui peut bien avoir le tiers d'une lieue d'élevation. Il est fort droit & escarpé, nous y remarquâmes deux tours avec des soldats en sentinelle, & ces tours sont vûes d'un château qui n'est qu'à une demie lieue de la ville, sur lequel les habitans voient les pavillons, & les signaux qu'on y met pour avertir dans l'occasion, ce qu'elle repete, aussi-bien que la citadelle, qui a la même vûe. On dit que du haut de ce Cap on voit dix lieues de païs à la ronde, & on le découvre lui-même de la mer de 15. ou vingt lieues. Cette côte en général paroît sèche & sabloneuse; mais un peu plus a-

vant, le país est plein de bocages, & d'humidité.

On nous avoit fort recommandé de ne faire route que par l'ouest, & même quart de nord-ouest; mais le pilote de Monsieur de Champloret dont le vaisseau étoit à l'avant de nous, s'entêta toujours de faire l'ouest quart de sud-ouest; cependant il vit le matin le sommet de Babelmandel, montagne fameuse qui est à l'entrée de la mer rouge, du côté de l'Afrique, & il ne la reconnut pas; il continua toujours sa même route en disant qu'il étoit bien instruit, & qu'il avoit des journaux fort justes. Il força de voiles, & nous ne lui pûmes parler, se trouvant à plus de deux lieues loin de nous. Nécessairement engagés dans son erreur, nous nous trouvâmes bientôt à l'entrée d'une baie d'environ six lieues d'ouverture, dans le milieu de laquelle est une Isle.

Monsieur de Champloret aperçut du lieu où il étoit, quelques pirogues de pêcheurs sur la côte; il y envoia son canot pour prendre langue, mais ses gens ne purent jamais se faire entendre. Pour nous, en examinant la baie dont je viens de parler, l'Isle qui est au milieu, &

les

les comparant avec nos Cartes, nous crûmes aisément que ce pouvoit être l'entrée de la mer rouge; prévenus d'ailleurs de l'assurance que nous avoit donné ce pilote de nous y bien conduire, & par le rapport des gens que nous envoiâmes avec la chaloupe, lesquels ne purent découvrir le fond de cette entrée: ce qui avoit assez de ressemblance avec le détroit que nous cherchions.

Comme il faisoit petit vent, nous fûmes tous d'avis d'entrer, & bientôt nous trouvant deux lieues en dedans, toujours la sonde à la main, nous vîmes une barque qui venoit à nous, & en même temps nous découvrîmes une ville. Les gens de la barque qui consistoient en deux pilotes, un Banjan, & en vingt hommes d'équipage, nous apprirent bientôt que c'étoit la ville de Tagora en Afrique, dans le Roïaume d'Adel & de Zeila, compris autrefois dans l'Empire des Abissins, & que nous étions dans la baie de ce même nom. On me remit en même tems une Lettre de la part du Roi, que le Gouverneur m'envoïoit; car on nous avoit aperçûs dès la veille; & on ne douta point que nous n'eussions dessein de faire quelque commerce dans

Tagora
en Afri-
que.

ce païs, ou du moins besoin de rafraichissemens. Ces gens-là nous firent ensuite le détail des marchandises, & des grandes commodités & facilités, que nous devons trouver chez-eux, en nous disant aussi beaucoup de bien du Gouverneur de Tagora, qui avoit une grande passion de nous voir; cependant on interpreta la Lettre Arabe, dont je viens de parler, & en voici le contenu.

LETTRE DU SULTAN
MEHEMED BEN DEINY,

Du Port bien gardé de Tadgioura, c'est-à-dire, Taghora.

Les Ma- AU NOM DE DIEU, CLEMENT,
homans misericordieux.

sont ob-
ligés par
leur Loi *Louange à Dieu, telle qu'elle lui est due.*
d'écrire

le nom
Dieu au
com-
mence-
ment de
leurs
Lettres
& de
tous
leurs ou-

” **D**IEU donne sa benediction à ce-
” lui après lequel il n'y aura plus
” de Prophete, & à sa famille, ses a-
” mis, & la paix.

” L'écriture de cette Lettre est de

” no-

„ notre maître le Sultan Mehemed, vrages,
 „ fils de Sultan Deiny, que Dieu très- de le
 „ haut conserve. Ainsi soit-il. louer,
 „ Nous vous faisons savoir, ô Capi- & enfin
 „ taine de navire, que vous avez sûre- de benit
 „ té & garantie entiere dans ce port de Maho-
 „ Taghioura, pour faire de l'eau & du met.
 „ bois, car nous sommes obligés de vous
 „ en fournir, & nous vous donnerons
 „ un Raban pour vous introduire dans
 „ la ville où vous desirerez descendre.
 „ Si vous voulez aller au port de Zei-
 „ la, il est plus proche du lieu où vous
 „ êtes présentement. Nous sommes
 „ gens de bonne foi, & nous croions
 „ en Dieu & en son Prophete; car no-
 „ tre profession de foi est telle: Je té-
 „ moigne qu'il n'y a point d'autre Dieu
 „ que Dieu, & que Mahomet est son
 „ Prophete; Dieu lui donne sa bene-
 „ diction, & le comble d'un grand nom-
 „ bre de saluts de paix, agréables, &
 „ benits jusqu'au jour du Jugement. Et
 „ louange à Dieu Seigneur des deux
 „ vies. Vous avez la sureté de Dieu,
 „ & la sureté du Sultan Mehemed, fils
 „ du Sultan Deiny; & le salut soit sur
 „ vous, la misericorde de Dieu & ses
 „ benedictions.

A côté est le sceau du Roi qui contient ces mots : *Celui qui se confie au Roi celeste, le Sultan Mehemed fils de Deiny, l'an 1117.*

C'est-à-dire l'an 1117. de l'hegire, qui répond à l'année 1705. de Jesus-Christ, année de l'avenement à la Couronne du Roi d'Adel, & en laquelle le sceau en question a été gravé.

Et de l'autre côté du sceau on trouve après la souscription le mot *Catmir*, qui est le nom du chien que les Mahometans prétendent, selon l'Alcoran, avoir fait la garde des Freres dormans pendant leur sommeil de trois cens neuf ans. Ils écrivent ordinairement ce mot sur les Lettres qui vont au loin, ou qui passent la mer, comme une sauve-garde & une espee de talisman qui en fait la sureté.

Dans ces circonstances jointes à la beauté du pais, qui me parut charmant, & n'ayant plus qu'environ une demie lieue de chemin à faire, je pris la resolution d'aller mouiller près de Tagora; mais pour plus grande sureté, comme la nuit étoit proche, j'envoiai toujours devant notre canot avec plomb & sonde; & ce fut un grand bonheur pour

nous,

nous, car nos gens trouverent bientôt un banc de roche, sur lequel nous devions nécessairement passer, & trois brasses d'eau seulement: ce qui nous obligea de revirer promptement de bord, & de changer de dessein.

Je pris les deux pilotes sur notre bord, & je renvoïai le Banjan avec la barque, le chargeant de faire mes excuses au Gouverneur, à qui j'envoïai douze livres d'excellent tabac de Virginie, deux fusils, & deux mesures de poudre, avec assurance que je récompenserois les pilotes que je retenois pour nous conduire à Moka.

Je ne quittois pas la baie de Tagora sans quelque regret, à cause de la beauté du païs & des connoissances utiles au commerce, qu'on auroit pû tirer de ce lieu-là, dont il me semble que les voïageurs, ni les gens de mer n'ont point encore parlé; mais la conservation de notre vaisseau étoit préférable à toute autre considération.

Il fallut faire pour sortir, la même route que nous avions faite pour entrer, & le jour étant venu, nous vîmes nos deux camarades, le *Diligent* mouillé à l'entrée de la baie & la Prise à une bon-

ne

ne lieue loin de lui. Nous fîmes voile pour les aller joindre, & en même temps j'apperçûs de l'écume un peu sur le vent de nous: j'envoiai tout aussitôt un Officier dans le canot, pour voir ce que ce pouvoit être, examiner le canal, & mouiller à l'endroit le plus profond avec un grapin qui nous serviroit de signal pour en sortir heureusement. Je lui avois fait entendre qu'il falloit ranger cette écume, & il ne laissa pas de s'en écarter, faisant toujours tout le contraire de ce que nous lui marquions par signes.

Cependant le vaisseau avec ses deux huniers & petit vent derriere, nous conduisoit insensiblement sur le bord d'un banc très-périlleux, dont le côté opposé formoit l'écume en question, par la rencontre de la mer qui montoit. J'eus besoin alors de descendre un moment dans ma chambre, & en prenant une chemise, je sentis subitement une grande secoussè du vaisseau, qui me fit comprendre qu'il venoit de toucher; je remontai précipitamment sur le Gaillard, & je trouvai une grande desolation, tout le monde se lamentant & s'abandonnant presqu'au desespoir, au lieu

lieu de songer à se tirer du péril.

Alors après avoir tiré un coup de canon, mis le pavillon en berne ou en signal, & amené les huniers, je fis armer nôtre chaloupe bien équipée, & chargée d'une ancre à jet & d'un greslin, avec un bon Officier, à qui on recommanda de jeter cette ancre sur l'avant & à tribord du vaisseau, pour pouvoir se tirer de dessus ce banc. La chaloupe ainsi chargée & embarassée, ne pouvoit aller que de quatre rames & assez lentement; mais par bonheur nôtre canot revint assez à temps, & on lui fit prendre la bosse de la chaloupe, afin de la remorquer; ainsi la diligence fut aussi grande qu'on pouvoit le souhaiter.

Pendant ce temps-là le navire battoit sur le bord du banc par une petite vague qui le soulevoit, & le faisoit tomber sur le fond, quand elle étoit passée; ce qui causoit une secoussé qui faisoit tout trembler. Je descendis dans la Sainte-Barbe, pour regarder au gouvernail, le vaisseau frapant du talon, crainte qu'il ne se fût cassé en brisant ses ferrures & sa barre: je regardai aussi par les sabors, & comme la mer étoit calme, je vis le fond du banc sur lequel nous étions, n'ayant

n'ayant que 14. pieds d'eau, au lieu de dix-sept au moins qu'il en falloit à nôtre vaisseau. Ce fond étoit de sable, semé de grosses roches, contre lesquelles le dessous du vaisseau frêloit & battoit; ce qui fit enfin sortir plusieurs morceaux de la quille, que je voiois passer sur l'eau.

Mais par l'extrême diligence des gens de la chaloupe à mouiller l'ancre où on leur avoit dit, & par le travail de tout l'équipage, le vaisseau fut bientôt tiré au large de ce banc, & tout le monde rassuré de la crainte du péril que nous avions couru. J'envoiai tout aussitôt le canot, pour ramasser les morceaux qui étoient sortis de la quille, pour reconnoître si ce n'étoit point véritablement du dessous du vaisseau; mais on trouva que ce n'étoit que de la doublure de la quille; ce qui nous mit hors de toute apprehension: & pour dernière épreuve, on pompa, & on vit que par bonheur le vaisseau ne faisoit point d'eau.

Cependant les chaloupes des autres vaisseaux arriverent, pour nous prêter un secours dont nous n'avions plus de besoin. Il étoit question de sortir tout-à-fait de cette baie, & pour cela les
deux

DE L'
deux Pilo
passer à b
rée, que
te de fo
Nous
appareil
que le v
gagnam
gnant er
passam
matin u
prolong
enfin i
la Me
de la
donne
On
d'aller
mots c
la fixu
sition
d'afu
le R
qui
Far
sur
à l'
lieu
deu

deux Pilotes de Tagora conseillèrent de passer à bas bord de l'Isle qui est à son entrée, quoiqu'il n'y ait pas à mouiller, faute de fond.

Nous levâmes donc l'ancre, & nous appareillâmes toutes nos voiles, parce que le vent avoit presque calmé, & nous gagnâmes ainsi le dehors, en nous éloignant environ une lieuë de la terre. Nous passâmes la nuit suivante en calme; & le matin un petit vent s'étant levé, nous prolongeâmes la terre, & nous entrâmes enfin sur le soir dans le fameux détroit de la Mer rouge, ou du Golphe Arabe & de la Mecque; car les Geographes lui donnent ces trois noms-là.

On fera peut-être bien-aîsé, avant que d'aller plus loin, de trouver ici en peu de mots ce qu'on peut dire de plus exact sur la situation de ce Golphe, & sur la disposition de son embouchure. Le Cap Gardafuy dont j'ai déjà parlé, qui est dans le Royaume d'Adel, en regarde un autre qui lui est opposé, qu'on appelle le Cap Fartach, dans un Royaume de ce nom sur les côtes d'Arabie. La distance de l'un à l'autre n'est que d'environ cinquante lieues; mais l'Océan enfermé entre ces deux terres pendant plus de cent cinquante

Entrée
dans le
détroit
de la
Mer
rouge.

te lieues d'étendue, est enfin si fort referré par les côtes qui se rapprochent, qu'il ne reste plus qu'environ quatre lieues d'ouverture ou de distance d'un rivage à l'autre; & c'est cette ouverture qui forme le petit canal, appelé communément le Détroit, ou le commencement de la Mer rouge. Cette Mer s'élargit ensuite, & s'étend sur plusieurs côtes de différens noms, l'espace de près de deux cens lieues, allant du sud-est au nord-ouest.

Comme la nuit étoit assez proche, & que la mer descendoit, nous allâmes mouïller dans une anse de sable à l'entrée du détroit, sur dix brasses d'eau, où nous vîmes une Mosquée, des huttes de pêcheurs, & plusieurs balles de marchandises sur le bord de l'eau. M. de Champloret y envoya sa chaloupe, qui ne trouva personne à qui parler.

Isle de
Babel-
Mandel.

Vis-à-vis de cette anse est l'Isle de Babel Mandel, qui donne le nom à ce détroit, ou qui le reçoit de lui. Ce nom est composé de trois mots Arabes *Bab, al, mondoub*, que les Geographes ont rendu en Latin par *Ostium luëtus*, détroit des pleurs, sans dire la raison de cette dénomina-

mination. L'Isle nous demeuroit sur la main droite en entrant ; elle peut avoir deux lieues de longueur, sur une largeur un peu moindre : on y voit quelque verdure en certains endroits, quoiqu'en general elle ne soit presque qu'un rocher sterile, battu des vents & des vagues, & brûlé par l'ardeur du soleil. Je la trouve au reste très-mal placée dans la plûpart des Cartes ordinaires, qui la mettent tout au milieu du détroit, au lieu qu'elle est tout-à-fait du côté de l'Arabie, & si proche, qu'il n'y a entre l'Isle & la terre ferme qu'un passage fort étroit pour les plus petits bâtimens.

Dès l'entrée du détroit, & sous la hauteur de l'Isle, le mouillage est fort bon, & il y a une autre anse moins grande que celle où nous avons mouillé, d'un quart de lieue de largeur, avec des terres basses dans le milieu, où l'on voit de petites maisons couvertes de nattes. Nous vîmes là du monde sur le rivage, deux barques mouillées & deux pirogues qui avoient échoué. C'est là que les pirates & les forbans ont coutume de venir mouiller à couvert des vents de la mousson du sud-ouest.

Sur la haute montagne qui porte aussi
le

le nom * de Babel-mandel , & dont le pied borne le détroit du côté de l'Afrique, opposé à celui de la terre ferme d'Aden en Asie, il y avoit autrefois un Fort, qui défendoit le mouillage dont j'ai parlé, mais il est aujourd'hui en ruine. On peut ranger cette côte de près tant que l'on veut, & nous n'en passâmes qu'à un quart de lieuë; il seroit aisé d'en tirer des rafraîchissemens, de l'encens, des gommes, & d'autres marchandises.

C'est là qu'on envoie de Moka, pour savoir si les vaisseaux Arabes & Indiens peuvent sortir en sûreté, c'est-à-dire s'il n'y a point de pirates cachez dans cette anse, & si on n'en a point vû croiser dans les dehors. En sortant du Déroit ils ont coutume de ranger la terre & le Cap d'Aden, qui par son élévation paroît, de quelque côté que l'on vienne, de plus de

* C'est proprement cette montagne qui donne le nom au Déroit & à l'Isle de Babel-mandel. Abulfeda fameux Geographe Arabe, l'appelle Almondoub, & il nomme le Déroit Bab-al mondoub, c'est-à-dire la porte de la montagne Mondoub. Mondoub signifie le lieu des pleurs, de la racine Arabe Nadaba, *flevit super mortuum*, parce qu'anciennement les Arabes pleuroient comme morts, ceux qui passoient ce dangereux déroit, pour entrer dans l'Océan.

de quinze lieues loin; & c'est aussi un passage où tous les gens de l'Asie craignent de trouver des pirates.

Nous levâmes l'ancre de bon matin avec un vent frais, & les quatre grandes voiles dehors, faisant route pour Moka, qui est situé dans le Golphe de la Mer rouge, à vingt lieues du Détroit. Depuis l'Isle dont j'ai marqué la vraie situation, on voit des terres basses à l'étendue de la vûë, qui est bornée par de hautes montagnes. Nous faisons grand chemin, aidez aussi par la marée qui montoit, nous tenant à deux lieues de terre de tribord, c'est-à-dire, aiant la côte d'Arabie à notre droite, où nous remarquons par intervalle quelques bocages.

Enfin à six lieues loin de Moka, nous découvrîmes cette ville, qui nous présenta un fort bel objet, à cause de ses hautes tours & de ses Mosquées, qui sont toutes blanchies en dehors. Cette vûë nous réjouit beaucoup, Moka étant le terme souhaité, pour lequel nous étions partis de l'Europe, & qui nous avoit fait faire une navigation de plus de neuf mois. Nous commençames dès lors de voir quantité de palmiers qui nous paroissoient border le rivage jusqu'à la ville, qui en a
aussi

aussi beaucoup à ses environs; ce qui forme une très-agreable perspective.

Le vent étoit toujours fort frais, quoique sans tourmente, & le canot de M. de Champloret, qu'il menoit au cablet, pensa périr, le vaisseau ayant donné une secousse qui le mit de travers & le remplit d'eau, en sorte qu'il lui fallut mettre sa chaloupe en mer pour sauver les matelots.

Cependant nous carguâmes deux basses voiles, & mîmes en travers, pour fonder le fond, toujours au large de la terre de deux bonnes lieuës, par la crainte des bancs qui sont sur cette côte. Nous trouvâmes l'un & l'autre huit brasses d'eau. Notre camarade attendit ensuite le retour de sa chaloupe; après quoi, au lieu de nous suivre, il se tint toujours avec ses quatre voiles majeures, & continua de suivre sa même route.

Pour nous, nous allions la sonde à la main, la jettant de moment à autre, & nous écartant de la terre dès que nous trouvions moins de huit brasses, pour nous remettre à notre même eau, & dans le canal ordinaire: c'étoit aussi pour nous éloigner d'un grand banc de sable que l'on rencontre à deux lieuës en deça
de

DE L
le la rad
lmoitié
de plus d
qu'au
Le p
épece
mier da
la toute
il en av
paravan
dans la
l'entrée
baye d
repen
sur le
qui l'o
d'amen
ses voi
temps
villon
cours
N
au la
viro
& at
ce m
qui
larg
que

de la rade de Moka, & qui regne jusqu'à la moitié de son entrée, sur une largeur de plus de deux lieuës, depuis la côte jusqu'au canal.

Le pilote du *Diligent* s'étoit fait une espece de point d'honneur d'entrer le premier dans cette rade, négligeant pour cela toutes ses instructions & ses memoires; il en avoit usé de même quatre jours auparavant, lorsque pour entrer le premier dans la mer rouge, il nous fit manquer l'entrée du détroit, & nous mena dans la baye de Tagora: mais il eut lieu de s'en repentir; le vaisseau aiant enfin touché sur le banc dont je viens de parler; ce qui l'obligea de tirer un coup de canon, d'amener les huniers, de carguer les basses voiles, qu'on fit repareiller quelque temps après; & enfin de mettre le pavillon en berne pour demander du secours.

Nous étions alors, comme je l'ai dit, au large de ce vaisseau, éloignez d'environ une demie lieuë, toujours sondant, & assez inquiets de n'avoir trouvé dans ce moment-là que six brasses d'eau; ce qui nous fit encore reprendre plus au large: notre Prise qui nous suivoit, & que nous avions grand intérêt de con-

D

fer-

server, se gouvernoit suivant la route que nous faisons.

Quand nous eûmes retrouvé le canal de huit brasses, nous y mouillâmes avec la Prise, & tout aussi-tôt nous mîmes la chaloupe & le canot à la mer, équipez de nos meilleurs matelots, pour aller au secours de notre camarade; mais le vent qui étoit augmenté, & la marée contraire ne leur permirent pas de l'aborder d'une heure entiere. Cependant comme la mer montoit, & que le vent souffloit de force dans ses voiles, le banc se trouvant heureusement d'un petit sable mêlé de vase, le vaisseau traîna dessus, s'empara, & en sortit enfin tout-à-fait.

Au retour de notre chaloupe, qui à cause de sa charge & du temps, n'avoit pû faire que le tiers du chemin vers le *Diligent*, nous sondâmes encore, & nous ne trouvâmes plus qu'environ cinq brasses d'eau, la mer étant sur le point de baisser. Alors notre pilote nous fit lever l'ancre & appareiller les huniers, & en peu de temps nous allâmes mouiller près d'une pointe avancée, qui du côté du nord forme la moitié du port de Moka, & sur laquelle est bâti un Fort: nous y trouvâmes six brasses d'eau, & beaucoup meilleur

Arrivée
près de
Moka.

DE L
sur mou
scille.

L
Descript
ka, a
en gen
ont fat

C
mes à
mé par
courben
ainsi une
pointes
fendent
est d'e
Fort à
où les
mouill
sez p
moyen
D'a
cres, l
villon

leur mouillage, fonds de sable, & peu de rocaille.

L E T T R E III.

Description du Port & de la Ville de Moka, du païs d'alentour, & de l'Arabie en general, avec ce que les François y ont fait pendant leur séjour.

C'EST, Monsieur, le troisiéme de Janvier 1709, que nous mouillâmes à la rade de Moka. Le port est formé par deux langues de terre qui se recourbent en maniere d'arc, & represente ainsi une demi-lune parfaite. Sur les deux pointes sont situés des Forts qui en défendent l'entrée; & cette entrée qui est d'environ une lieuë de large d'un Fort à l'autre, fait une maniere de rade où les grands vaisseaux sont obligez de mouiller. Le reste du port n'est pas assez profond, & ne sert que pour les moyens bâtimens.

D'abord que nous eûmes jetté nos ancres, les Forts arborerent chacun un pavillon rouge en pointe chargé de trois

croissans , & d'une * figure en fautoir ; nous remarquâmes aussi, quoique fort éloignez de la ville, le pavillon Hollandois que le Directeur du comptoir avoit fait arborer sur une terrasse pour nous faire honneur, & enfin un autre pavillon semblable à ceux des Forts sur une batterie de canon qui est près de la maison du Gouverneur.

Nous saluâmes de sept coups de canon chacun, & on nous répondit de cinq coups de la batterie de la ville. Le Gouverneur envoya aussi-tôt à notre bord une de ses barques portant pavillon & flamme, avec le Mirebar ou Capitaine du port de Moka, habillé d'une étoffe verte plissée & à larges manches pendantes, de la figure d'un froc de moine, ayant par-dessous une espee de soutane rayée couleur de souci ; il étoit accompagné du Banjan Bira, parlant Portugais, vêtu de blanc avec une belle ceinture brodée, portant sur son épaule une écharpe de soye de plusieurs couleurs, & d'un
Hol-

* Cette figure est celle de la fameuse épée d'Ally, gendre de Mahomet, appelée Zulficar; elle est à deux lames, & a servi à de grandes prouesses, selon les Musulmans.

Hollandois du comptoir, qui avoit demeuré en Turquie, & savoit fort bien la Langue franque : ce dernier étoit vêtu à la Turquie.

Après les premières civilités, j'expliquai au Mirebar le sujet de nôtre voyage, que nous avions entrepris sous les auspices, & par la faveur de l'Empereur de France nôtre maître, qui étoit bien aise que ses sujets liassent amitié & fissent commerce avec ceux du Roi d'Yemen; ce que le Mirebar reçut parfaitement bien, en nous assurant que le Gouverneur de Moka seroit ravi de nôtre arrivée, & de ces dispositions.

Je leur presentai ensuite des liqueurs, mais ils ne voulurent jamais en boire, se contentant de les sentir. Le Banjan Bira nous offrit sa maison; ils se rembarquerent avec un de nos Officiers que je chargeai d'une Lettre pour le Gouverneur, & de celle que j'avois de son frere le Gouverneur d'Aden, & je les fis saluer de cinq coups de canon.

Ils revinrent quelque temps après avec des rafraichissemens, m'apportant une Lettre du Gouverneur en réponse de la mienne, & une autre de deux Missionnaires Recollets Italiens, écrite en Latin :

tin: celle du Gouverneur étoit en Arabe,
 en voici la traduction.

„ Au Capitaine François ,

„ MONSIEUR DE MERVEILLE,
 „ que Dieu dirige.

„ *Louange à celui à qui elle est dûë.*

„ **S**ON Excellence haute & élevée
 „ le Capitaine François, Monsieur
 „ de Merveille, que Dieu dirige s'il lui
 „ plait, benisse ses marchandises & ef-
 „ fets, & lui donne un état florissant.
 „ Nous avons reçu vôtre Lettre par vô-
 „ tre Envoyé, par laquelle nous avons ap-
 „ pris vôtre heureuse arrivée au beni
 „ port de Moka, toujours florissant, par
 „ la grace de Dieu & par la justice du
 „ Commandeur des fideles, ALMAHDI,
 „ * **LY DIN ILLAH**, que Dieu fasse
 „ triompher. Vous vous conduifez selon
 les

Il y a
 dans
 l'Arabe,
 Ammiran-
 nin, c'est à-
 dire,
 Comman-
 deur des
 croians,
 ou des
 fideles.

* C'est-à-dire le conducteur à la Religion de
 Dieu. Le Roi d'Yemen se donne les noms & les
 titres ordinaires des Califes, qui finissent tous par
 le nom de Dieu.

„ les maximes les plus excellentes, &
 „ les coûtumes les plus parfaites. De-
 „ main, s'il plait à Dieu très-haut,
 „ nous monterons chez vous, & nous
 „ nous informerons à fond de vos affai-
 „ res. Tenez-vous tranquilles en vous-
 „ mêmes, & ne vous inquietez de rien
 „ sur toutes vos affaires. Nous deman-
 „ dons à Dieu sa grace, étant nôtre ap-
 „ pui suffisant, & le meilleur soutien.
 „ Par le Gouverneur du port de Mo-
 „ ka, Saleh, fils d'Aly, que Dieu con-
 „ serve.

Le lendemain 4, les Peres Recollets
 vinrent à bord, & je les priai de nous
 menager une premiere audience du Gou-
 verneur, ce qui fut executé le même
 jour. Il est vrai qu'il nous fit proposer
 d'attendre au lendemain, aiant dessein
 de nous faire une entrée, comme étant
 les premiers Officiers François arrivez
 dans son gouvernement; mais nous le
 priâmes de nous dispenser de cette cere-
 monie, & de permettre que nous euf-
 sions l'honneur de le saluer incessam-
 ment.

Nous nous embarquâmes donc dans
 nos canots, Mr. de Champloret, &
 moi, accompagnez d'une partie de nos

Officiers, fort proprement habillez, & d'une suite fort leste, & nous descendîmes sur le quai du port. Après avoir passé de ce quai à la porte de la marine, nous trouvâmes douze chevaux parfaitement bien harnachés, & environ deux cens soldats avec des timbaliers à leur tête. Le Mirebar nous reçût à cette porte, & nous conduisit au palais du Gouverneur, qui n'est pas fort éloigné, suivis d'une grande foule de peuple.

A peine étions-nous-entrez dans ce palais, qu'on nous fit dire par l'Interprete de quitter nos souliers, pour passer dans la salle d'audience; compliment qu'on nous avoit déjà fait à Aden, & auquel je répondis pareillement, par un refus que je fondai sur nos coutumes, qui n'exigent pas cette formalité, même chez nôtre Empereur, le plus grand Prince de l'Europe, ajoûtant que j'étois prêt à m'en retourner sans avoir d'audience; & comme j'en fis quelque semblant, on me rappella, & on nous fit tous entrer dans une grande salle, couverte de tapis de pied, & disposée comme celles des Turcs du Levant, avec un sofha, ou une estrade élevée dans le fond.

Le

Le Gouverneur étoit assis sur deux tapis brodez d'or, & appuyé sur des coussins de pareille étoffe. Il nous reçut fort civilement & me présenta la main. Je lui fis mon compliment, dont le précis étoit que nôtre Empereur, le plus puissant, le plus magnanime, & le plus brillant de gloire, entre tous les Princes de l'Occident, toujours rempli de bonté & d'équité, avoit permis à ses sujets d'une compagnie honorée du nom de * Roïale, de venir pour la première fois ouvrir un commerce dans le Roïaume d'Yemen, dont il consideroit fort le Prince; & que si on nous favorisoit, il en enverroit d'autres dans la suite qui pourroient continuer un commerce utile aux deux nations.

Avant que de répondre, le Gouverneur porta la main à son front, & ensuite sur sa poitrine, en faisant une inclination, comme pour marquer son respect profond pour le grand Prince dont je venois de lui parler; & prenant la parole, il me dit qu'il étoit fort content de nôtre arrivée, & qu'il en donneroit
avis

* Cela s'entend par rapport à la Compagnie Française des Indes Orientales.

avis au Roi son maître; ajoutant que c'étoit un Prince excellent, grand, bien-faisant, aimant la justice, qui avoit une attention particuliere à faire bien traiter les Européens, & que nous nous appercevrions de la distinction qu'il sauroit faire d'une nation comme la nôtre. On servit ensuite du café, qui termina cette premiere audience.

Nous allâmes de là chez le Banjan Bira, qui est le truchement & le principal facteur des Européens, & nous y primes nôtre logement pour quelque temps. Le lendemain le Directeur du comptoir Hollandois nous vint voir, & nous invita à dîner chez lui. Nous y allâmes, après lui avoir rendu sa visite, & il nous fit fort bonne chere. Ce comptoir est là établi à cause que les Hollandois envoient tous les ans un vaisseau de sept cens tonneaux de Batavia à Moka, pour charger du café & d'autres marchandises de l'Arabie, qu'ils transportent à cette premiere place, où est leur magasin général, & l'entrepôt de toutes les marchandises, pour les apporter en Europe, ou pour les transporter ailleurs dans l'Inde même.

Il fut question quelques jours après de
par-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 83
parler d'affaires & de traiter avec le Gouverneur pour nôtre commerce, qui devoit nous engager à faire une longue résidence dans son Gouvernement. Voici le Traité qui fut fait à cette occasion, & que le Gouverneur me fit expedier en bonne forme, quand on fut d'accord de part & d'autre de toutes les conditions.

Traité fait entre le Gouverneur de Moka, & les Capitaines des Vaisseaux François, le seize Janvier 1709.

AU NOM DE DIEU, CLEMENT,
misericordieux.

Louange à Dieu, Seigneur des deux vies.

SALEH BIN ALY, que Dieu
conserve.

Ici est son Cachet.

» **A** PRÈS la louange à Dieu, qui
» a fait l'ouverture de son discours

D 6

» aux

„ aux hommes par sa louange , pour
 „ leur enseigner à entrer par cette por-
 „ te de la louange dans tout ce qu'ils
 „ commencent ; & après lui avoir ren-
 „ du graces de ses grands bienfaits , &
 „ beni son saint nom , la verité de ses
 „ promesses , & l'élevation de sa paro-
 „ le , & souhaité ses benedictions & ses
 „ saluts à ses prophetes , qui ont verita-
 „ blement accompli son testament , lors-
 „ qu'ils ont dirigé son peuple au droit
 „ chemin .

„ Nous déclarons que l'an 1120.
 „ sous le regne de nôtre maître , le
 „ Prince des Fideles , le Seigneur des
 „ Musulmans , * ALMAHDI EY DIN
 „ ALLAH RABBI LAAL IMAI-
 „ NA , que Dieu protege , il est arri-
 „ vé en ce port , florissant par la bon-
 „ ne conduite de sa Majesté , trois Na-
 „ vires de l'Empire François , suivant
 „ ce qu'ont déclaré les illustres Capitai-
 „ nes desdits vaisseaux ; lesquels nous ont
 „ demandé un écrit qui leur reste entre
 „ les mains , en maniere de témoignage ,
 „ par lequel ils auront confiance

„ en-

* C'est-à-dire , le Conducteur à la religion de
 Dieu , Seigneur des deux mondes .

DE L'ARABIE HEUREUSE. 87

„ envers nous; & de leur côté ils ob-
„ serveront les conditions qui y seront
„ marquées à leur égard.

„ Premièrement, ils pourront exer-
„ cer leur religion à laquelle ils croient,
„ à la vie & à la mort; ce qui ne peut
„ leur être refusé, & comme c'est la
„ coutume.

„ II. Leurs chaloupes débarqueront
„ & embarqueront depuis le lever du
„ soleil jusqu'à son coucher; mais leurs
„ gens ne pourront passer la nuit que
„ dans leurs vaisseaux, ou au Daké, &
„ leurs gens débarqueront & embar-
„ queront, excepté dans les hautes ma-
„ rées, qui les empêchent de travail-
„ ler, ils ne débarqueront qu'avec per-
„ mission.

„ III. Ils pourront arborer leur pa-
„ villon sur la maison où ils logeront.

„ IV. A l'égard des marchandises
„ qu'ils débarqueront, elles seront po-
„ sées auprès de la porte Alforfa, jus-
„ qu'à ce que les Ecrivains soient aver-
„ tis; & de la porte Alforfa elles seront
„ portées dans leurs maisons, & elles
„ seront ouvertes selon la coutume en-
„ vers les étrangers.

„ V. Pour ce qui est de la douane,

„ ils paieront trois pour cent, & ils ne
 „ paieront douane que des marchandises
 „ qui seront vendues; & ce qui re-
 „ viendra d'Ainimal, ne paiera point
 „ de douane.

Chalou-
 pes du
 Gouver-
 nement,
 de 14
 tonne-
 aux.

* Rai-
 mes,
 moien-
 nes bar-
 ques de
 sept ton-
 neaux.

„ VI. Lorsqu'ils auront besoin des
 „ chaloupes du Beitelmal, ils paieront
 „ pour le débarquement deux piaftres,
 „ & pour l'embarquement aussi deux
 „ piaftres; & pour les petites * Raimes
 „ une piaftre seulement.

„ VII. Et lorsqu'ils mettront pied
 „ à terre, ils paieront par personne ce
 „ qui a été ci-devant pratiqué à l'égard
 „ de leurs semblables.

„ VIII. Si aucun des habitans du
 „ port de Moka insulte quelqu'un d'i-
 „ ceux, c'est à nous d'en faire justice.

„ IX. Les marchandises seront sur le
 „ compte du Courtier, si on les vend
 „ en sa presence & de sa connoissance;
 „ c'est à nous de faire justice de ceux
 „ qui se revolteront contre eux, ou qui
 „ feront banqueroute, ou qui s'enfui-
 „ ront d'eux avec quelques marchandises,
 „ qu'ils auront par eux-mêmes ven-
 „ dues sans mediateur.

„ X. Et d'autant que les gens de ces
 „ trois vaisseaux qui viennent à droitu-

„ re

„ re de leur païs, favoir le Capitaine
 „ Monsieur de la Merveille, & le Ca-
 „ pitaine Monsieur de Champloret le
 „ Brun, sont des hôtes dans le païs du
 „ Commandant des Fideles, Seigneur
 „ des Musulmans, * Calife du Seigneur
 „ des prophetes, Almahdi ly din allah
 „ Rabbil al imayn, que Dieu conserve,
 „ & qu'ils nous ont demandé de leur
 „ accorder quelque grace qui leur fasse
 „ honneur; voici que nous leur accor-
 „ dons le quart de la douane des mar-
 „ chandises qui sont dans leurs vais-
 „ seaux, qu'ils débarqueront en cette
 „ année seulement. Et au moment qu'a
 „ été dressé cet écrit, ils ont assuré
 „ qu'ils avoient informé les gens de
 „ leur païs, qu'ils avoient été exemptez
 „ pour cette année de ce qui seroit de-
 „ barqué & embarqué; c'est pourquoi
 „ nous avons réglé cela tant aux em-
 „ barquemens qu'aux débarquemens,
 „ pour cette année seulement, à cause
 „ qu'ils sont hôtes du Roi; à condition
 „ qu'ils s'abstiendront d'attaquer aucun
 „ des

* C'est-à-dire, Vicaire ou Lieutenant de leur
 faux prophete Mahomet, tant pour le spirituel
 que pour le temporel.

„ des bâtimens arrivez en cet heureux
 „ port, quel qu'il puisse être, ami ou
 „ ennemi, & qu'ils n'attaqueront pas
 „ les nations qui ont accoutumé d'ar-
 „ borer pavillon sur leurs maisons, &
 „ que leurs gens ne feront aucune insulte
 „ dans le Daké, & à l'endroit où
 „ l'on fait de l'eau des autres Dakés, à
 „ l'Intendant de la mer; le premier ar-
 „ rivé fera de l'eau le premier, & au
 „ balancier tout de même; la regle de
 „ de toutes ces choses étant déjà con-
 „ nue. Ils feront aussi justice de ceux
 „ de leurs gens qui insulteront quel-
 „ qu'un; & s'il arrive par hazard que
 „ leurs vaisseaux se rencontrent dans la
 „ rade de Moka avec des vaisseaux d'au-
 „ tres nations, il ne sera pas permis à
 „ l'un d'insulter l'autre, la rade étant
 „ un lieu sacré, où il y a sureté de Dieu
 „ & du Commandant des Fideles, que
 „ Dieu conserve; c'est pourquoi ils sont
 „ obligez de s'abstenir, & il est de leur
 „ honneur. Enfin lorsqu'ils s'en iront,
 „ ils sortiront avec les enseignes dé-
 „ ploïées, les trompettes sonnantes, &
 „ au bruit des armes, suivant la cou-
 „ tume des autres nations: & si quel-
 „ qu'un de leurs gens s'enfuit à terre,

„ nous

„ nous le
 „ d'iceux
 „ nous n
 „ qu'il
 „ Capita
 „ ou au
 „ seaux
 „ reté.
 „ l'an 1.
 „ à qui

„ N
 „ mett
 „ Har
 „ de M
 „ sont
 „ feron
 „ amis
 „ dant
 „ & n
 „ se,
 „ nô
 „ no
 „ à
 „ A
 „ Trai
 „ reçu
 „ de la

„ nous le leur rendrons ; & si aucun
 „ d'iceux vouloit changer de religion,
 „ nous ne le recevrons pas, jusqu'à ce
 „ qu'il ait obtenu le consentement des
 „ Capitaines ; & si quelque Musulman
 „ ou autre vouloit passer sur leurs vais-
 „ seaux, ils le conduiront en toute su-
 „ reté. Ecrit le 30. de la lune Zilcade,
 „ l'an 1120. de l'Hegire du Prophete,
 „ à qui Dieu donne sa benediction.

C'est-à-
 dire, le
 16. Jan-
 vier
 1709.

„ **N**OUS Directeur de la Compa-
 „ gnie Roiale de France, pro-
 „ mettons au Seigneur Cheik Saleh El
 „ Hareby, Gouverneur de cette ville
 „ de Moka, que nos trois vaisseaux qui
 „ sont en rade, n'insulteront & n'offen-
 „ seront aucun de ceux qui sont de ses
 „ amis dans cette mer rouge, le regar-
 „ dant comme nôtre allié & bon ami,
 „ & nous obligeant de prendre sa défen-
 „ se, comme il s'oblige de prendre la
 „ nôtre en toute occasion. Fait sous
 „ nos feings & le sceau de nos armes,
 „ à Moka le 16. Janvier 1709.

Avant, & après la conclusion de ce
 Traité, je fus toujours parfaitement bien
 reçu du Gouverneur, & fort honoré
 de sa confiance ; il falloit cependant
 quand

quand nous voulions, Mr. de Champloret & moi, aller à nos vaisseaux, lui faire une espee d'honnêteté, du moins l'en avertir, selon l'usage du pais à l'égard des étrangers, & c'est pour la sûreté des droits de sortie, qui ne se paient que lorsqu'on est sur le point de partir, & pour les dettes contractées dans le pais.

Ce Gouverneur a sous lui, en divers lieux, sept autres Gouverneurs, ou Lieutenans, il est absolu, & extrêmement riche, se mêlant aussi beaucoup de commerce; il paie au Roi d'Yemen trente mille piastrès qu'il leve sur le peuple, comme font les Bachas de Turquie.

Au reste, la ville de Moka * n'est pas si considerable que celle d'Aden, mais elle est devenue plus marchande, aiant fait notablement diminuer le commerce de cette premiere ville depuis quelque temps; elle ne contient qu'environ dix mille habitans, presque tous
Ma-

* *Ex Ptolomæi Arabia, Joan. Gravio Anglo Interprete, notatur in Arabia felici in Adramitarum Regione Moscha portus, cum longit. 88. 30. lat. 14. Notatur quoque in Arabia petraa urbs Moka, cujus longit. 67, 50. lat. 30, 10.*

Mahometans, avec quelques Armeniens, & beaucoup de pauvres Juifs dans un quartier separé ou une espece de faux-bourg hors de la ville, tous gens basanés assez bien faits, & extremement civils. La ville est entourée de murs à l'antique, moitié de pierres, moitié de terre battue avec de la paille; il y a quatre portes, sans fossé, & plusieurs tours, avec du canon sur quelques-unes.

Ces tours sont habitées par des soldats qui font des patrouilles pendant la nuit, & qui durant le jour se tiennent sur le port & dans le Bazar pour empêcher les desordres & les friponneries; car en ce pais-là on est fort jaloux de la tranquillité publique, & de la bonne police: ils amènent les coupables devant le Gouverneur, qui sur le rapport d'un vieux Officier, qui commande ses gardes, les fait punir severement.

Tous ces soldats au nombre de cinq ou six cens s'assemblent tous les jours depuis midi jusqu'à deux heures dans la grande place, pour conduire le Gouverneur à la Mosquée, où il va avec beaucoup de faste & d'appareil, accompagné de ses fils, & de tout ce qu'il y a de gens considerables superbement montés, faisant

fant porter les drapeaux du Roi, & ceux de Mahomet & d'Aly, au son des timbales. En sortant de la Mosquée toute cette infanterie fait une décharge, & toujours à bale; ce qui obligea un jour le Gouverneur, qui en passant m'aperçut sur la terrasse de nôtre logement, d'envoyer un de ses gens me prier de sa part de me retirer, crainte de quelque accident.

Les femmes, excepté un petit nombre de celles du commun, ne paroissent jamais de jour dans les rues de Moka: le soir elles ont un peu plus de liberté, qui consiste à s'entrevisiter; c'est ainsi que nous avons rencontré quelquefois à une heure de nuit, les dames du Gouverneur, allant d'une maison à l'autre, éclairées seulement d'un falot, porté par un esclave, & suivies de leurs femmes. Quand elles trouvent des hommes en leur chemin, elles se rangent aussi-tôt toutes d'un même côté, contre les maisons pour les laisser passer, gardant le silence, & une grande modestie.

Elles sont à peu-près vêtues comme le sont en general toutes les femmes de l'Orient, dont les habits sont décrits par les voyageurs, ayant sur toutes choses un grand

DE
grand vo
qui leur
de voir à
tites bot
Il y
de très
plus b
des tra
rer de
jecturen
ni infer
vé à
une,
A
chez
fon d
jeune
été pl
Roi d
paroi
mai
qui
To
toi
vre
var
là
foi
po

grand voile d'une toile fine de couleur, qui leur cache le visage sans les empêcher de voir à travers : elles portent aussi de petites botines de maroquin.

Il y a chez les gens de considération de très-jolies personnes qui ne sont pas plus brunes que des Espagnoles, avec des traits fort fins, & capables d'inspirer de la passion : on peut même conjecturer qu'elles ne sont ni farouches, ni insensibles, par ce qui nous est arrivé à Moka : la digression, si c'en est une, ne sera pas longue.

Après avoir demeuré quelque temps chez le Banjan Bira, je louai une maison dans la ville ; j'avois pour voisin un jeune Seigneur Arabe dont le pere avoit été plusieurs fois en ambassade pour le Roi d'Yemen. Une cour seulement separoit sa maison de la nôtre, les deux maisons appartenant à un même maître, qui étoit un gros marchand de Surate. Toutes les fenêtres de cette maison étoient grillées en jalousies, qui s'ouvrent à la maniere du país, avec un avancement, ou saillie en dehors. C'est là que les femmes viennent se mettre le soir, comme dans une espece de balcon pour prendre le frais ; elles sont assises
sur

sur des couffins en travaillant à quelque ouvrage, ou lisant des romans. Du commencement les dames se cachotent avec un grand soin, & n'ouvrent jamais la jalousie: mais il plut à sept ou huit de nos volontaires, jeunes gens de famille, que j'avois pris sur mon vaisseau, & que je faisois loger avec moi dans la même maison, pour plus grande sûreté, de se divertir le soir dans la cour, quand tout le monde étoit retiré, & la première porte d'entrée fermée, ce qui se faisoit d'assez bonne heure. Ce n'étoient que danses & chansons continuelles & le plus souvent sous la fenêtre des dames: il n'en falut pas davantage pour les apprivoiser.

D'abord on ouvrit un peu la jalousie, comme pour mieux voir les danses, & ensuite on l'ouvrit tout-à-fait: bientôt on entendit ces dames qui chantoient sur le même air; & pour marque que la chose leur plaisoit, elles battoient souvent des mains: enfin elles dansèrent elles-mêmes au son d'un de leurs petits tambours, accompagné d'un chant tout-à-fait agréable. Ainsi accoutumées peu à peu à voir des étrangers, & à être vûes, leur jalousie s'ouvrit en plein jour,
en

en sorte que de nôtre terrasse plus basse d'un étage que celle de leur maison, on voioit tout ce qui se passoit dans leur appartement, qui se trouvoit justement au même niveau.

J'avois fait faire sur cette terrasse un petit logement couvert de nattes pour y être plus au frais que dans la maison, où l'on étouffoit de chaleur. Je n'eus pas de peine à distinguer que ces dames étoient au nombre de quatre, dont la plus âgée étoit la maîtresse de la maison, & n'avoit pas plus de vingt-cinq ans, fort bien faite, quoiqu'un peu chargée d'embonpoint; les trois autres étoient plus jeunes, & celle qui l'étoit le plus paroissoit n'avoir que quatorze ou quinze ans: c'étoient toutes trois de fort belles personnes, & de ce petit nombre on en distinguoit une qui effaçoit les autres.

Celle-ci se présentoit plus souvent à la fenêtre que ses compagnes, & affectoit fort de se faire voir. Elle parut un jour coëffée en cheveux bouclez, & en rubans, habillée d'une étoffe de soye, couleur de feu, se tournant d'un côté & d'autre pour se faire remarquer; quelque temps après elle alla prendre un au-
tre

tre habit, qu'elle vint montrer de la même maniere, ce qu'elle repeta jusqu'à cinq fois, faisant toujours voir de plus beaux ajustemens; la dernière fois elle prit un ruban sur sa tête; & en avançant la main du côté où j'étois, elle fit plusieurs signes, qui faisoient entendre que c'étoit de ceux-là qu'elle aimoit le plus: ensuite elle passa la main sur ses bras, en affectant de les montrer jusqu'au coude, & ajoutant avec ses doigts plusieurs tours de gentillesse, qui passent en ce pais-là pour autant de marques de consideration & d'amitié. Pour dernière scene, cette belle personne alla reprendre son premier habit de couleur de feu, & parut de nouveau à la même fenêtre avec une petite fille de six ou sept ans, aiant toujours ses airs enjouez.

J'étois alors couché sur un lit de repos, fort incommodé d'un mal assez ordinaire aux étrangers, lorsque les grandes chaleurs se font sentir; mais pour répondre en quelque maniere à tant de galanteries, je me fis apporter un cabinet de la Chine rempli de petites curiositez, dans lequel je pris des rubans & des éventails, que je montrai à cette dame; ce qui étoit fort facile par la proxi-

DE L
proximit
maisons.
Elle e
champ
petite fi
verler e
commun
core ren
les care
rée & aj
te à fai
quitta f
le cabi
étoit d
éventail
à un ru
donnai
tout l'a
prement
que les
fentoie
Cour
cham
Roi,
bleu
man
tonn
miro
une

proximité, & par la disposition des deux maisons.

Elle en tressaillit de joie, & sur le champ elle m'envoïa par un esclave la petite fille, qui n'eut que la cour à traverser en entrant par une petite porte de communication, que je n'avois pas encore remarqué. Je la reçus avec toutes les caresses possibles, on l'avoit fort parée & ajustée, & encore mieux instruite à faire des civilités, dont elle s'acquitta fort bien. Je lui montrai d'abord le cabinet de la Chine, & tout ce qui étoit dans les tiroirs: elle s'attacha à un éventail fort propre, & bien doré, & à un ruban d'or à fond bleu, que je lui donnai: ensuite je lui fis voir par ordre tout l'appartement qui étoit assez proprement meublé: rien ne la frappa tant que les estampes enluminées qui représentoient la maison roïale, & toute la Cour de France, dont on avoit paré ma chambre, & le plafond aux armes du Roi, orné d'une large bordure de drap bleu, semée de fleurs-de-lis. Elle ne manqua pas aussi de se regarder avec étonnement dans deux grandes glaces de miroir, & d'examiner attentivement une toilette garnie de dentelles d'or,

& un buffet sur lequel il y avoit plusieurs pieces d'orfèvrerie : enfin tous les meubles, & sur tout les chaises, dont on ne connoit point l'usage en ce pais-là, furent pour cette enfant un sujet d'admiration. On voulut la faire reposer sur des carreaux mis exprès avec des tapis de Turquie pour recevoir les gens du pais, mais elle ne pouvoit se lasser d'admirer, & on eut bien de la peine de lui faire manger quelques confitures.

Enfin elle prit congé de moi avec des complimens, & une politesse qui me surprirent. L'esclave m'avoit fait entendre que c'étoit la fille de la principale dame du logis, je chargeai cet esclave d'un pot de cloux de girofle confits à la maniere des Indes, pour la dame qui s'étoit montrée depuis peu coiffée & habillée de la façon que j'ai dit ci-devant, ce qui fut tres-bien entendu de l'esclave.

A peine la petite fille fut-elle rentrée chez elle, que j'entendis de grandes exclamations, & des termes de remerciemens plusieurs fois repetez : ensuite la dame en question parut plusieurs fois à la fenêtré, tenant son éventail ouvert, & marquant en plusieurs manieres la joie

qui

DE L
 qui la po
 cette be
 pors d
 d'une
 ralle,
 travers
 gnée e
 mée en
 & la fig
 C'est
 lanterie
 vrai qu
 occup
 dois v
 je pri
 lui dan
 de la v
 trouvai
 les com
 part &
 tra, q
 vite,
 comm
 Ap
 Moka
 que le
 aiant
 & pr
 tour

qui la possédoit. Quelques jours après, cette belle personne s'humanisant toujours davantage, s'avança à la fenêtre d'une chambre qui joignoit nôtre terrasse, & me donna fort gracieusement à travers des barreaux de bois, une poignée d'une petite fleur blanche fort estimée en Arabie, qui a presque l'odeur, & la figure du jasmin d'Espagne.

C'est à quoi aboutirent toutes les galanteries entre ces dames, & moi: il est vrai que connoissant fort le Seigneur qui occupoit la maison, à qui même je rendois visite deux ou trois fois la semaine; je pris un soir la liberté d'entrer chez lui dans le temps que les dames venoient de la ville de faire des visites; je les trouvai arrêtées dans le vestibule, & les complimens commençoient déjà de part & d'autre, lorsque ce Seigneur entra, qui d'un seul mot les fit retirer bien vite, me faisant au reste des honnêtetés comme à l'ordinaire.

Après avoir fait connoître la ville de Moka & ses habitans, il faut vous dire que le pais en général est fort sec, n'y aiant que de mauvaises eaux nitreuses, & presque salées, comme l'est presque tout celui qui borde la Mer rouge;

mais le territoire de Moka est le pire de tous, il y fait une chaleur excessive, & il ne tombe presque jamais de pluie; enforte qu'à nôtre arrivée, il y avoit deux années entieres qu'on n'avoit vû tomber de l'eau: & il faisoit aussi chaud au mois de Janvier, qu'il fait ordinairement à Paris dans celui de Juillet; cependant les gens du pais accoutumez encore à de plus grandes chaleurs en Juin & en Juillet, lorsque le vent du sud se fait sentir, disoient quelquefois avoir froid, & les plus aisez prenoient la veste de drap, qu'ils ne quittent d'ordinaire qu'au mois de Mars. Il plut deux fois dans ce mois-là pendant nôtre séjour: nous remarquâmes aussi que vers les neuf à dix heures du matin, il vient de la Mer un vent de bise qui rafraichit beaucoup, sans quoi on ne sauroit resister à la chaleur, car on sue bien fort sans faire aucun exercice.

On voit aux dehors de Moka quelques palmiers plantez parmi le sable que l'on a soin d'arroser par le moien des puits que l'on a creusez, & qui portent des dattes fort communes. Il vient aussi du mil en quelques endroits, qui est blanc & trois fois plus gros que le nô-

DE L'A
nôtre. Ap
à couvri
celui dont
presque
des folle
l'eau de
te; & l
le retire
pierre at

Suite de
quel
faux
Mecq

J E re
nôtre
transp
que r
pour
de ve
duit
vient
L'
fait,
détro

nôtre. Après le temps des pluies la terre se couvre d'une espece de croute de sel; celui dont on se sert en ce païs, se fait presque sans aucun travail, par le moïen des fosses & des rigoles qui reçoivent l'eau de la Mer, lorsque la marée monte; & le sel s'y durcit si fort, que pour le retirer il faut le rompre comme une pierre avec des pics.

L E T T R E I V.

Suite du même sujet, avec quelques remarques historiques sur les descendans du faux Prophete, & sur les Cherifs de la Mecque & de Medine.

JE reprends, Monsieur, le sujet de nôtre voïage, qui étoit l'achat, le transport, & les chargemens des cafés que nous devons porter en Europe; pour cela il est bon avant toutes choses, de vous faire connoître le païs qui produit une plante si chérie, & que l'on vient chercher de si loin.

L'Arabie en général est, comme l'on fait, ce vaste païs qui s'étend depuis le détroit de la Mer rouge, jusqu'au Golfe

ou Sein Perfique, & depuis l'Ocean oriental, ou la grande Mer des Indes, jusqu'aux frontieres de la Syrie, de la Palestine & de l'Egypte, formant la plus grande presqu'Isle qui soit dans le monde connu. On fait aussi la division ordinaire de ce grand pais en trois Arabies, qui sont, la Deserte, la Petrée & l'Heureuse, division qui n'a pas été suivie des Geographes & des Historiens orientaux.

Ceux-ci ont partagé toute l'Arabie en divers Roïaumes & Regions ou Provinces, qui sont encore aujourd'hui possedez par des Rois & des Princes particuliers, lesquels ne dépendent ni du Grand Seigneur, ni du Roi de Perse.

Entre ces Roïaumes, l'un des plus considerables est celui d'Yemen; il comprend la plus grande partie du pais qui a été nommé Arabie Heureuse. Ce pais s'étend du côté de l'Orient le long de la côte de la Mer Oceane, depuis Aden jusqu'au Cap de Rasalgat, c'est-à-dire, d'un Golphe à l'autre: une partie de la Mer rouge le borne du côté du Couchant & du Midi, & le Roïaume ou pais de Hidgias, qui appartient au Cherif de la Mecque, en fait les li-
mi-

mites du côté du Septentrion.

Le seul Roïaume d'Yemen, à l'exclusion de toutes les autres regions de l'Arabie, produit l'arbre du café; encore cet arbre ne se trouve-t-il en grande abondance que dans trois Cantons principaux, qui sont ceux de Betelfaguy, Senan ou Sanaa, & Galbany, du nom de trois villes qui sont dans les montagnes, & dont Sanaa passe pour la capitale de tout le païs. Il est vrai que les montagnes font l'agrément, l'abondance & toutes les richesses du Roïaume d'Yemen; car comme j'ai déjà dit, tout ce qui s'étend le long de la Mer rouge, n'est qu'une mauvaise plage sèche & presque sterile, qui en quelques endroits a jusqu'à dix ou douze lieues de largeur, mais qui est bordée en revanche par ces mêmes montagnes, lesquelles outre le café portent beaucoup d'autres arbres, des fruits en quantité, & où se trouve enfin de l'eau fort saine, une agréable fraîcheur, & un printemps presque continuel.

Nous aurions pû étant à Aden, charger des cafés de Sanaa & de Galbany; qui en sont assez à portée; mais ils ne sont pas si estimez ni si recherchez que

ceux de Betelfaguy. Cette considération, & l'esperance de trouver le café moins cher, nous firent venir à Moka, où après avoir fait nôtre traité avec le Gouverneur, & pourvû à tout ce qui regardoit nôtre établissement & la sûreté des navires, nous allâmes à Betelfaguy établir aussi une maison pour nôtre commerce & pour le transport des cafés, qui se devoit faire par terre de cette ville à celle de Moka.

Betelfaguy est éloigné de Moka d'environ trente-cinq lieues, en tirant vers le fond de la Mer rouge, dont il est à dix lieues de distance. On y va en deux petites journées, en côtoyant les montagnes, & on trouve vers les deux tiers du chemin la ville de Zebit ou Zebide, où nous couchions ordinairement, qui paroît avoir été grande & considérable, & où il n'y a presque point d'eau, quoique quelques Geographes y marquent une riviere. Il est vrai que sur toute cette route on trouve divers petits ponts qui servent à passer les ruisseaux, ou plutôt les torrens qui descendent des montagnes en certains temps, mais qui n'arrivent presque jamais jusqu'à la Mer, se perdant dans.

dans les sables brûlans de cette côte.

La ville de Betelsaguy, quoique plus grande que celle de Moka, est du même Gouvernement, & le Gouverneur de Moka y tient un Lieutenant, qui prend aussi la qualité de Gouverneur. Elle est ornée de fort belles Mosquées, dont les hautes tours, ou minarets, sont blanchies en dehors comme en dedans. Les maisons y sont de brique, à un & deux étages avec des terrasses. La ville n'a point de murailles, mais à une portée de Mousquet on voit un fort joli Château, où il n'y a point d'autre eau que celle d'un puits extrêmement profond, dont l'eau que l'on tire par le moïen d'un chameau, sort toute fumante comme si elle bouilloit, de sorte qu'il est impossible d'en boire d'abord, mais en la laissant reposer pendant la nuit, elle devient la meilleure & la plus fraîche qu'on sauroit trouver.

Il y a en cette ville un fort grand bazar ou marché au café, qui occupe deux grandes cours avec des galeries couvertes. C'est là que les Arabes de la campagne viennent apporter leur café dans de grands sacs de natte; ils en mettent deux sur chaque chameau. Les Marchands

Betelsaguy ville
du Gouverne-
ment de
Moka.

chands qui en veulent acheter, le font par l'entremise des Banjans, gens qui font en Arabie toutes les fonctions des Juifs de Turquie & des Courtiers d'Europe, sur tout pour le commerce de café, qu'ils savent parfaitement connoître.

Dans le milieu du fond du bazar il y a un Divan ou Sopha, élevé de quatre pieds, où se mettent sur des tapis les Officiers de la douane, & quelquefois le Gouverneur en personne. Ces Officiers tiennent registre du poids qui se fait en leur presence, & du prix de tout le café qui est vendu, pour en faire paier les droits au Roi. Les peseurs se servent de grandes balances; & pour poids, de grosses pierres envelopées dans de la toile.

Pour tout droit de vente sur le café, le vendeur seul paie la valeur d'un sol par piastre du prix qu'il est acheté; & il faut toujours paier ces achats comptans, les villageois Arabes ne faisant aucun credit. On paie en piastres Mexicaines, celles du Perou & les Sevillanes n'ayant presque pas de cours depuis que les Portugais leur en mêlerent, disent-ils, de fausses de cette espece; de quoi
ils.

ils n'ont jamais perdu le souvenir. Ils reçoivent aussi l'or en sequins.

On porte journellement du café à Betselfagui de la montagne, qui n'en est qu'à trois lieues de distance: le marché s'y tient tous les jours à l'exception du Vendredi, que le Gouverneur & les Douaniers vont à la Mosquée l'après-midi, accompagnés de leurs Officiers & des soldats, portant les drapeaux de Mahomet, & ceux du Roi. Les païsans ont l'adresse de n'apporter gueres de café, quand le prix n'en est pas tel qu'ils peuvent le souhaiter.

C'est à Betselfaguy que se font les achats de café pour toute la Turquie; les Marchands d'Egypte & ceux de Turquie y viennent pour ce sujet, & en chargent une grande quantité sur des chameaux, qui en portent chacun deux bâles, pesant chacune environ deux cens-soixante-dix livres, jusqu'à un petit port de la Mer rouge, qui est à peu près à la hauteur de cette ville, à dix lieues d'éloignement. Là ils le chargent sur de petits bâtimens qui le transportent cent cinquante lieues plus avant dans le golfe, à un autre port plus considérable, nommé Gedda ou Zieden, qui

est proprement le port de la Mecque.

De ce port le café est encore rechargé sur des vaisseaux Turcs, qui le portent jusqu'à Suès, dernier port du fond de la Mer rouge, qui appartient au Grand Seigneur; d'où étant encore chargé sur des chameaux, il est transporté en Egypte, & dans les autres Provinces de l'Empire Turc, par les différentes caravanes, ou par la Mer méditerranée; & c'est enfin de l'Egypte que tout le café qui s'est consommé en France, a été tiré, jusqu'au temps que nous avons entrepris le voyage d'Arabie.

Les achats que nous faisons actuellement, faisoient rencherir le café tous les jours de marché; l'arrivée de nos vaisseaux à Moka en ayant d'ailleurs fait hausser le prix, qui fut encore augmenté par l'enlèvement qu'on en faisoit dans le même temps pour l'Egypte & pour la Turquie.

Et à propos de prix en général, les choses sont bien changées, & il est aisé de voir que la consommation du café n'a jamais été si grande qu'elle l'est aujourd'hui; car il n'y a pas plus de vingt-cinq ans que l'on avoit pour dix ou dou-

ze piastres le bohar de Betelfaguy, qui est un poids de sept cens cinquante livres de France, lequel coûte à present cent quinze piastres, & quelquefois davantage.

Mais revenons à Moka, qui fut toujours le lieu de ma résidence, comme aiant la direction des principales affaires durant tout le temps que nos vaisseaux resterent à cette rade. J'avois prié Mr. de Champloret de faire son sejour à Betelfaguy pour les achats & l'envoi des cafés par terre d'une ville à l'autre. J'étois toujours fort bien avec le Gouverneur, dont je prenois grand soin de cultiver l'amitié en faveur de nôtre commerce, & singulierement pour donner cours & credit à nos piastres du Perou, dont nous avons une bonne quantité. Il m'invitoit de le venir voir souvent à la douane, où il alloit d'ordinaire le matin, faisant passer toutes les Marchandises devant lui, & me priant de choisir ce qui pourroit me convenir.

Il m'arriva cependant une affaire qui pensa tout gêner, & rompre la bonne intelligence qui étoit entre nous. Les Peres Italiens qui me servoient souvent d'Interpretes, avoient introduit chez moi

moi un Marchand de la ville, nommé Sidy Mehemet, qui se faisoit de nos amis, & qui s'accoutumoit à boire de nôtre vin. Il passoit pour être riche, & pour avoir du talent en fait de commerce. Il me fit un jour offrir par les Peres de me faire avoir le plus beau café du pais, qu'il feroit acheter sur les lieux, sans qu'il m'en coutât aucun droit de provision, ni autre chose que le déboursé, pourvû que je lui fournisse de l'argent, n'étant pas en état de faire des avances.

Dès le même jour je fis porter chez lui deux mille cinq cens piastras, avec priere d'envoier incessamment à la montagne, & d'emploier cette somme selon sa promesse. Il envoya effectivement faire des achats; ce qui m'ayant été rapporté, j'eus la facilité de lui envoier encore six mille piastras; mais il s'en falut beaucoup que nôtre homme ne fit faire des emplettes à proportion. Après une assez longue attente, il nous arriva du café en petite quantité, & encore fort mal nettoié, sujet par conséquent à une grande diminution, sans parler de plusieurs bâles qui étoient tout-à-fait rebut.

Mal

DE L'É
Mal fat
re plus et
cafés pr
dans un
tout de
me tire
de la
mais da
avec ran
voir ag
m'exch
ranie
re c
dure
mon
d'inve
re en
quitter
& ce
voici
J
Go
hor
cou
gn
l'un
ce
pui
m'a

Mal satisfait de ce procédé, & encore plus ennuié de ne point voir venir les cafés promis pour mon argent, j'entrai dans une juste défiance qui me fit revenir tout de bon aux meilleurs expédiens pour me tirer d'affaire. J'étois assez persuadé de la bonne justice du Gouverneur, mais dans ce fait particulier je craignois avec raison un reproche de sa part, d'avoir agi sans sa participation, ce qui m'excluoit en quelque maniere de la garantie portée par nôtre traité. D'un autre côté en prenant la voie de la procédure, & de la discussion, je donnois à mon débiteur le temps & les moïens d'inventer des artifices pour tirer l'affaire en longueur, & peut-être l'envie de quitter le païs. Dans cette perplexité, & continuant toujours d'être amusé, voici le parti que je pris.

J'envoiai prier le Banjan Bira que le Gouverneur m'avoit donné, comme un homme de confiance pour être mon courtier, de venir chez moi accompagné de Sidy Mehemet. Ils arriverent l'un & l'autre sur le soir; je fis dire à ce dernier par le Banjan même, que puisqu'après une si longue attente il ne m'avoit pas envoié les cafés promis, je
vou-

voulois absolument r'avoir mon argent sans differer d'un moment, sinon qu'il resteroit en ôtage dans ma maison, jusqu'à parfait paiement, ou jusqu'à ce qu'il m'eût donné une caution suffisante; & en m'adressant au Banjan, je lui demandai s'il vouloit en servir: mais le Banjan s'en défendit, me priant de ne le point embarrasser dans cette affaire. Ensuite on me servit à souper, pendant lequel temps nos deux hommes ne cesserent de s'entrerégarder, & de parler ensemble par intervalles. Je fis offrir du vin à Mehemet, qui n'eut point envie d'en boire contre sa coutume.

Après le souper il y eut entre eux & moi une autre conversation, dont le resultat fut que Mehemet ne se déterminant à rien, & le Bira ne pouvant pas, disoit-il, le quitter avec honneur, crainte qu'on ne l'accusât de l'avoir trahi; on envoya chercher chez eux tout ce qu'il falloit pour passer la nuit dans ma maison; je pris la clef de la grande porte d'entrée, & je mis des gardes dans la chambre où ils couchèrent, & où j'appris que l'inquietude avoit été grande pendant toute la nuit.

Le jour étant venu, on raisonna en-

core beaucoup sans rien conclure d'effectif; enforte que le Bira fut obligé de s'en aller à ses affaires, & Mehemet resta avec deux gardes que je lui donnai. Vers les neuf heures, le Mirebar & le Marchand du Roi vinrent me rendre une visite, j'envoiai chercher mon interprete, & après quelques discours ils me dirent qu'ils avoient appris l'arrêt que j'avois fait de la personne de Sidy Mehemet, me priant de leur en dire le sujet.

Il étoit fort aisé de voir qu'ils étoient déjà bien instruits par le Banjan, & qu'ils venoient de la part du Gouverneur; je ne laissai pas de faire venir devant eux mon debiteur, & de leur en dire brièvement l'histoire. Ils m'écoutèrent tranquillement, & ensuite avec ce flegme, & cette gravité qui sont si naturels à ces gens-là, le Mirebar me fit un long discours, dont le précis étoit que cette maniere d'agir étoit violente, & tout-à-fait inusitée dans leur païs, que le Gouverneur auroit d'autant plus de raison d'en être surpris, qu'il étoit homme juste, & assez dans mes intérêts; qu'en cela je bleffois extrêmement son autorité, étant le premier

mi-

ministre de la Justice, à qui seul il étoit permis d'avoir des prisons, & d'y faire mettre les sujets du Roi son maître; que c'étoit enfin manquer à ce que je lui devois de ne l'avoir pas du moins prevenu par quelque honnêteté, & mal reconnoître toutes les considérations qu'il avoit pour moi.

Je savois bien que l'action étoit hardie, & la chose délicate; mais la conjoncture où je me trouvois m'avoit fait prendre mon parti: ainsi ma réponse fut prompte & précise. Je commençai par faire l'éloge du Gouverneur, & de relever les obligations que je lui avois, ajoutant que bien loin de vouloir rien entreprendre sur son autorité, j'étois sur le point d'aller le trouver lorsqu'ils étoient venus chez moi, pour lui rendre compte de ce que j'avois été obligé de faire, les priant de vouloir bien l'en instruire, en attendant l'audience que j'irois lui demander, n'ayant pas jugé à propos la veille de l'importuner à une heure si incommode.

Ces raisons assez foibles, comme l'on voit, n'empêcherent pas les envoyés de me repliquer qu'ils croïoient que je ne devois pas manquer d'envoïer mon prison-

DE L'
sonnier au
ment me
justice. A
gissant
pondis q
qu'ils m
affaire il
que du
tion se t
la Comp
n'avois p
l'en lais
apparte
rentré
pour le
un des
gnie, a
liberté
ge rec
les lieu
maison
autre
cet u
par e
que
derat
païs
trou
privi
vante.

sonnier au Gouverneur, qui certainement me rendroit bonne & prompte justice. Alors païant de hardiesse, & s'agissant de soutenir la gageure, je répondis que j'étois très-persuadé de ce qu'ils me disoient, mais que dans cette affaire il y avoit un malheur qui étoit que du moment que l'homme en question se trouvoit arrêté dans la maison de la Compagnie * Roïale de France, je n'avois pas le pouvoir ni l'autorité de l'en laisser sortir, que tout l'argent qui appartenoit à cette Compagnie, n'y fut rentré, à moins de paier moi-même pour le debiteur; que d'ailleurs c'étoit un des privileges de la même Compagnie, attaché à la prééminence & à la liberté de la Nation Françoisë, privilege reconnu & mis en usage dans tous les lieux de l'Orient, où elle avoit des maisons, d'y arrêter ses debiteurs sans autre formalité; que j'aurois pû selon cet usage, envoyer chercher Mehemet par des soldats & à grand bruit; mais que j'avois ménagé les choses par considération pour le Gouverneur & pour le païs; & qu'enfin personne ne pouvoit trouver mauvais que je me servisse de nos privileges dans une occasion aussi importante.

* Toujours par rapport à la Compagnie des Indes. &c.

Com-

Comme nous étions les premiers François venus en Arabie par la Mer rouge, pour le commerce, & qu'avec nos trois grands vaisseaux, nos maisons, & toute nôtre apparence, nous faisons une fort bonne figure dans le païs, on ne s'avisa point de me contester le privilege que j'alleguois; au contraire je crois que ces bonnes gens y firent grande attention: mais parce qu'enfin l'autorité du Gouverneur étoit commise, & que c'étoit tout ce qui faisoit le plus de peine, les deux Envoiez, après une bonne heure de raisonnement, me prièrent de les recevoir eux-mêmes pour cautions.

J'avois prévu cette proposition, & sans sortir de ce sang froid, dont ils me donnoient eux-mêmes l'exemple, je répondis sans hesiter, que je connoissois toute la valeur d'un tel cautionnement; mais que regardant desormais cet homme dans ma maison comme de l'argent comptant, il ne pouvoit en aucune façon en sortir, que la Compagnie ne fût entièrement payée; sinon, que j'allois l'emmener en France à la même Compagnie, qui approuveroit ma conduite.

Cette declaration pensa les deconcertez; je vis bien qu'ils en furent piquez. Ils

DE L'
 Ils se lev
 trouver
 ce que s
 me fu
 payé fa
 toute ce
 front de
 Je cr
 cher; e
 respecte
 rien ref
 plus su
 s'étoit
 payer
 avan
 Le
 après
 dant d
 faloa
 de lui
 nant
 je f
 cha
 & l
 che
 tion
 Ce
 non
 j'av
 mé

Ils se leverent , en disant qu'ils alloient trouver le Gouverneur , dans l'esperance que s'il vouloit bien m'assurer lui-même sur sa parole d'honneur que je serois payé sans retardement , & prendre sur lui toute cette affaire , je ne lui serois pas l'affront de les refuser.

Je crus alors qu'il étoit temps de se relâcher ; ce que je fis , en leur disant que je respectois trop le Gouverneur , pour lui rien refuser , & que je comptois d'autant plus sur l'exactitude de sa parole , qu'il s'étoit déjà engagé à moi de me faire payer en general de tous nos debiteurs , avant le départ.

Les negociateurs revinrent peu de tems après , amenant avec eux le Commandant des troupes du Gouverneur , qui me salua de sa part , & me pria en son nom de lui envoyer mon debiteur , me donnant sa parole qu'en dix jours au plus tard , je serois entierement payé , soit en marchandises , soit autrement. Le Mirebar & le Marchand du Roi me dirent la même chose , ajoutant qu'ils se rendoient cautions conjointement avec le Gouverneur. Ce qui me parut plus que suffisant , connoissant la probité du Gouverneur , que j'avois d'ailleurs beaucoup d'interêt de ménager.

Je

Je leur mis donc mon prisonnier entre les mains ; le Commandant le fit prendre par quatre soldats , & ils sortirent tous de chez moi , l'emmenant au Palais du Gouverneur. J'appris qu'on l'avoit d'abord mis en prison & dans les fers , & qu'ensuite on lui avoit donné des coups de bâton sur la plante des pieds. Cependant la parole du Gouverneur fut bien tôt dégaagée ; car dans les huit ou neuf jours que le malheureux Mehemet resta en prison , ceux qui avoient negocié sa sortie de ma maison , m'amassèrent eux-mêmes des cafés , & m'en firent apporter jusqu'à concurrence de mon argent , à très-peu de chose près : & c'est ainsi qu'avec un peu d'adresse & de fermeté , je me tirai d'intrigue dans cette affaire d'honneur & d'interêt , assez délicate.

Pendant nôtre séjour de Moka , nous avons vû un des Cherifs de la Mecque , de la race du faux prophete Mahomet , qui étoit venu se refugier chez le Roi d'Yemen , après avoir perdu la bataille qu'il avoit livrée à l'autre Cherif son proche parent , lequel étoit resté le maître de tout le pais. Le Roi lui avoit assigné cent écus par jour pour son entretien , & la ville de Moka pour le lieu de sa demeure.

Ce

DE L'A
Ce Prince
vingt h
nobilité d'
de même
brochez
même :
Mosqué
porter c
met , &
vie. Il
ce de ch
Moka ,
phetés
de dev
sur les
Le
à Moka
rif de l
s'il con
ennem
pais.
faire
Cher
acco
disti
un a
C
hom
mieu

Ce Prince dépouillé avoit pour toute suite vingt hommes bien montez; il étoit habillé d'un drap verd, avec un turban de même couleur, dont les bouts étoient brochez d'or & ornez d'une crepine de même: nous l'avons vû souvent aller à la Mosquée avec son petit cortège, faisant porter devant lui l'étendart de Mahomet, & affectant une extraordinaire gravité. Il alloit aussi quelquefois à une elpece de chapelle qui est dans les dehors de Moka, où l'on prétend qu'il y a des Prophetes enterrez. Le peuple y va en grande devotion, & s'arrête en chemin à prier sur les tombeaux qui sont hors la ville.

Le Cherif demeura cinq mois entiers à Moka, au bout duquel temps le Cherif de la Mecque fit savoir au Roi, que s'il continuoit de donner retraite à son ennemi, il porteroit la guerre dans son país. Il n'en fallut pas davantage pour faire sortir de ses terres le malheureux Cherif. Nous l'avons vû partir de Moka, accompagné de beaucoup de gens de distinction de la ville, pour aller chercher un asile plus éloigné.

Comme l'Arabie est le país où le Mahometisme a pris naissance, on y est mieux instruit qu'ailleurs, de plusieurs points

points d'histoire & de religion, qui y ont du rapport; & je puis assurer que je me suis défait en ce pais-là de quantité de faux préjugés sur cette matière: j'ai fait sur tout à l'occasion de nôtre Cherif disgracié & fugitif, deux observations qu'on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici.

La première, que c'est une erreur de la plûpart des Européens, erreur qui se trouve aussi dans de bons livres, que le Grand Seigneur est le Souverain de la Mecque & de Medine, & que les Cherifs, c'est-à-dire les Princes de la race de Mahomet qui y commandent, ne sont que des Gouverneurs ou des Vassaux tributaires.

Il est vrai que les Turcs ayant détruit l'Empire des Califes, & leur ayant succédé par droit de conquête, le Sultan a aussi succédé à la dignité & à toute l'autorité des anciens Califes, premiers successeurs de Mahomet, qualité très-éminente, qui le constitue Chef de la Religion & de l'Empire, & qui est reconnue en lui par les quatre principales sectes du Mahometisme.

Mais il est vrai aussi que dans la décadence & la diversion de cet Empire, la
ra-

DE L'
nce du p
e la sou
eux fam
sont fite
Princes
la déper
plus pur
les Che
cent, u
voyant f
sens con
tres qu
me l'o
nenr
des de
Medin
à l'égar
aussi la
Jerusal
maître
sez la
par r
C
phét
tire
met
fils,
fond
homi

race du prétendu Prophete s'est conservé la souveraineté & la possession de ces deux fameuses villes, & du pais où elles sont situées, sans opposition des autres Princes Mahometans, & sans être dans la dépendance d'aucun : au contraire les plus puissans d'entre ces Princes ont pour les Cherifs & pour les lieux qu'ils possèdent, une extrême vénération, leur envoyant souvent des offrandes & des presents considerables. D'ailleurs dans les titres qu'ils se donnent & qui sont, comme l'on fait, fort fastueux, ils ne prennent que l'humble qualité de serviteurs des deux sacrées villes de la Mecque & de Medine ; ce qui est particulièrement vrai à l'égard du Grand Seigneur, qui prend aussi la qualité de protecteur de la sainte Jerusalem, dont il est véritablement le maître & le souverain : ce qui marque assez la difference qu'il y a entre ces villes par rapport à lui.

Cette race au reste des Enfans du Prophete, pour parler comme les Orientaux, tire son origine de Fatime fille de Mahomet, épouse d'Aly, laquelle eut deux fils, sçavoir Hassan & Hussein, qui ont fondé deux grandes maisons dans le Mahometisme, & qui sont les peres de tous

F

les

les Cherifs ou descendans de Mahomet, qui sont aujourd'hui dans le monde.

La maison d'Hassan a été divisée en deux branches principales, dont la première est restée en Arabie, & a donné des Rois ou des Princes souverains à la Mecque & à Medine. La seconde branche est passée en Afrique, & a donné naissance aux Rois de Maroc, & aux autres Cherifs qui sont en Afrique.

Je nedis rien ici de la Maison ou des descendans de Hussein, second fils de Fatime, qui sont, selon les Orientaux, les Rois de Perse d'aujourd'hui, & les autres Cherifs de l'Asie, parce que cela n'est pas de mon sujet, renfermé dans les seuls Cherifs de l'Arabie.

Cependant, quoique la branche aînée de la maison de Hassan se soit multipliée en une infinité de maisons, ou de familles différentes dans l'Arabie, il n'y a jamais eu que quatre principales maisons qui ont régné à la Mecque & à Medine, qui sont celles de Beni Cayder ou Kader, de Beni Moussatani, autrement Benihassan, de Beni Hachem, & de Beni Kitada.

Le Cherif qui regne aujourd'hui à la Mecque, est de cette dernière Maison, la-

DE L'A
 ipelle,
 principau
 le celui
 Maison
 aussi à la
 tada.
 Mais
 triplée
 ches, la
 rifs d'une
 parait
 nent le
 pour l
 les g
 Qu
 tre les
 que & c
 & tout
 Alor
 Calife
 conne
 ler ac
 ler q
 la p
 Prin
 regn
 pouv
 bli.
 Il y

laquelle, à ce qu'on prétend, occupe la principauté depuis plus de cinq cens ans; & celui qui regne à Medine, est de la Maison de Beni Hachem, qui regnoit aussi à la Mecque avant celle de Beni Kitada.

Mais celle-ci se trouvant encore multipliée & divisée en plusieurs autres branches, la parenté qui est entre tous les Cherifs d'une même Maison, devient souvent parmi eux un sujet de discorde; ils prennent les armes les uns contre les autres pour la souveraineté, & se font de cruelles guerres.

Quelquefois la division se met aussi entre les deux Cherifs regnans de la Mecque & de Medine, ils se font la guerre, & tout est en confusion dans leurs Etats.

Alors le Grand Seigneur en qualité de Calife, ne manque gueres de prendre connoissance de leurs differends, de parler aux Cherifs avec fermeté, & d'installer quelquefois par force un Cherif, en la place d'un autre; mais toujours ce Prince favorisé doit être de la Maison regnante, toute l'autorité du Sultan ne pouvant pas interrompre cet ordre établi.

Il y a un exemple celebre de ces guerres

res civiles entre les Cherifs de la Mecque & de Medine, & de la part que peut y prendre le Grand Seigneur, qui merite d'être rapporté. Il m'a été fourni par un homme extrêmement versé dans les laugues & dans l'histoire des Orientaux, lequel m'a aussi donné la traduction du trait dont il s'agit, en ces propres termes.

„ Loüange à Dieu. Lorsque les Rois
 „ des deux sacrées villes se firent la guer-
 „ re l'un à l'autre, après plusieurs com-
 „ bats où fut répandu le sang des Mu-
 „ sulmans pour leur querelle particu-
 „ liere, la nouvelle en parvint au Prince des
 „ vrais croïans, l'Othoman, que Dieu
 „ assiste, lequel leur écrivit cette Lettre.
 „ Après la loüange à Dieu, & le sa-
 „ lut aux Rois des deux sacrées villes.
 „ Enfans de la Maison du Prophete,
 „ sachez que les bonnes œuvres sont
 „ bonnes par elles-mêmes, mais que
 „ quand elles sont faites par les enfans de
 „ la Maison du Prophete, elles en sont
 „ plus pures & plus excellentes : & au
 „ contraire les iniquitez sont mauvaises
 „ par elles-mêmes ; mais quand elles
 „ viennent de la part des enfans de la
 „ Maison du Prophete, elles sont enco-
 „ re

„ re plus pernicieuses & plus criminelles.
 „ Je vous conjure donc par le saint Tem-
 „ ple de Dieu, par l'Angle sacré, & par
 „ le Makam, ou le Domicile d'Abraham,
 „ de mettre fin à cette indecence scan-
 „ daleuse, & de vous retirer auprès de
 „ votre Ayeul; sinon, je tirerai son Sa-
 „ bre du fourreau, & je le déchargerai
 „ sur vous.

C'est à-
 dire,
 Maho-
 met.

„ Le Sultan leur envoïa cette Lettre,
 „ ils la lurent avec attention, & ils en
 „ conçurent une si grande confusion,
 „ qu'ils convinrent tout aussi-tôt de faire
 „ la paix, & ils écrivirent la réponse en
 „ ces termes, au bas de la même Let-
 „ tre.

„ Après la louïange à Dieu, & le sa-
 „ lut. Le serviteur avoüé sa faute, & se
 „ repent devant son Createur. Si vous
 „ voulez châtier, en vos mains est la
 „ puissance; mais si vous pardonnez,
 „ cela fera plus digne de votre pieté.

Mais cette hauteur de la part du Sul-
 tan, & la soumission de la part des Che-
 rifs, ne détruisent pas pour cela leur sou-
 veraineté. Il est vrai qu'elle a reçu quel-
 quefois des atteintes considerables; sur
 tout du temps de Selim I, & du grand
 Soliman son fils, à qui rien ne résistoit,

& qui par le moyen d'une flote qu'il fit équiper dans le fond de la mer rouge se rendit maître des côtes d'Arabie, & d'une partie du Royaume d'Yemen : mais ses successeurs n'ont pas gardé long-temps ces conquêtes ; car à l'exception de Gedda, qui est proprement le port de la Mecque, & où les Turcs tiennent encore un Bacha, dont l'autorité est assez bornée, ils ne possèdent plus rien de fort considérable en Arabie. Il n'en est pas de même de la côte opposée, qu'ils ont presque toute usurpée sur les Abyssins, lesquels par ce moiën ne possèdent plus de port en propriété sur la mer rouge.

La seconde observation qu'on peut faire, est que la Mecque & Medine, avec les païs qui en dépendent ne sont point situées dans l'Arabie Heureuse, ou dans l'Yemen d'aujourd'hui, comme l'écrivent plusieurs Auteurs, mais dans une Province de l'Arabie en general, qui est contiguë à l'Yemen, à laquelle les Arabes donnent le nom de Hegiaz & de Tahamah : aussi voit-on que ces deux païs ont leurs limites qui les divisent, & qu'ils obéissent à des Princes differens, & independans les uns des autres.

Après le départ du Cherif, qui a donné

né lieu à cette digression, il courut un bruit que le Gouverneur de Moka avoit été mandé à la Cour, & qu'il avoit des raisons pour éluder ce voïage; cependant il envoïa au Roi son maître de fort beaux presens de tout ce qui lui étoit venu de plus curieux des Indes, s'excusant sur le grand nombre de vaisseaux qui étoient à Moka, dont les plus considérables étoient les François, qu'il étoit bien aisé de voir expedier avant son départ, ce qui lui donneroit lieu de faire d'autres presens de plusieurs raretez de l'Europe.

Le Roi aïant reçu favorablement les presens & les excuses du Gouverneur, il lui envoïa par un de ses principaux Officiers une veste, un sabre, & un beau cheval, comme une marque de distinction, & de son agrément. Lorsque le conducteur de ce present fut arrivé à une lieuë de Moka, il envoïa en donner avis au Gouverneur, qui se mit aussi-tôt en marche accompagné de ses fils, & de toute sa maison, suivi de toute la cavalerie & de la soldatesque, qui sont sous ses ordres, ce qui faisoit un cortege de deux ou trois mille hommes. Le Directeur Hollandois à qui on avoit envoïé des chevaux,

s'y trouva, faisant porter les drapeaux de la Compagnie, avec une escorte de vingts soldats.

La rencontre de l'Envoïé du Roi & du Gouverneur se fit à une demie lieue de la ville, & la reception de la veste se passa avec beaucoup de ceremonie. Le Gouverneur mit d'abord pied à terre pour recevoir la Lettre du Roi, & pour baiser la veste que l'Officier portoit élevée sans descendre de cheval; ensuite cet Officier étant descendu, il la lui revêtit, lui ceignit le sabre & lui presenta le cheval qu'il avoit amené. Le Gouverneur monta dessus, & l'on commença la marche vers la ville au son des timbales, l'Envoïé du Roi étant à la gauche du Gouverneur. Le peuple étoit cependant sorti de la ville en grande affluence pour voir cette ceremonie.

J'ai toujours fort regretté de n'avoir pas pû, par l'embarras & la multitude des affaires, dont j'étois seul chargé, faire un voyage à la Cour du Roi d'Yemen, qui fait sa residence ordinaire à Mouab, ville & château situés dans les montagnes, à plus de cent lieues loin de Moka. On dit que c'est le plus agreable séjour de l'Arabie Heureuse, & où

DE L.
où le Ro
grande fu
mes.

Ce Pr
te souve
même

* Calif
tre la g
fait rem
tiquité,

cellence

Mahon

ont po

& Po

Muful

Cep

de pas

dans l'Y

de l'Or

tendus

minat

ve pa

tach

mes,

mez.

tale d

pour

* Ce

où le Roi est en même temps en plus grande sûreté que dans les places maritimes.

Ce Prince tient son Roïaume en toute souveraineté, ne reconnoissant pas même le Grand Seigneur en qualité de * Calife; d'ailleurs le Roi d'Yemen outre la grandeur de sa Maison, dont on fait remonter l'origine à une haute antiquité, prend le titre d'Imam par excellence; qualité très-distinguée dans le Mahometisme, que les premiers Califes ont porté, & qui les constituoit Chefs & Pontifes souverains de la Religion Musulmane.

L'Imam est le dépositaire de l'autorité Prophetique parmi les Musulmans.

Cependant le Roi d'Yemen ne possède pas toute l'Arabie Heureuse; car dans l'Yemen même, & sur les côtes de l'Océan, il y a une assez grande étendue de païs qui n'est pas sous sa domination. Dans cette étendue se trouve particulièrement le Roïaume de Fartach, où croissent l'encens, les gommes, & tous les aromates les plus estimez. La ville de Fartach est la capitale de ce Roïaume, aiant aujourd'hui pour principal port celui de Chéer, vil-

F 5 le

* Ce Roi prend lui-même la qualité de Calife.

le située entre Aden, & le Cap de Fartach.

J'ai déjà dit que les terres seules du Roi d'Yemen, ou pour mieux dire les montagnes les plus fertiles de l'Arabie Heureuse, produisent le café: ceux qui les ont le plus fréquentées, m'ont assuré que dans ces montagnes, & au-delà dans de belles plaines, on y trouve aussi des vignobles, & de beaux arbres fruitiers en quantité, & sur tout des oranges, dont nous avons vû les fruits à Moka, ainsi que des raisins excellens, dont les Arabes ne font point de vin; cela est seulement toléré à l'égard des Juifs, qui le font en cachete, il y a aussi de très-bon blé, & beaucoup de gommés, & d'aromates.

L'animal le plus commun & le plus utile en Arabie, c'est le chameau, sur tout celui de l'espece destinée pour les courses, qu'on nomme Dromadaire, & qui ne porte pas ordinairement la somme; on les dresse de jeunesse à marcher d'une extrême vitesse à force de travail & de coups; ensorte qu'il n'y a point de cheval d'amble qui puisse les suivre, un de ces chameaux faisant fort bien vingt lieues de chemin dans une matinée,

née, chose presque incroyable, eu égard à la lenteur de cet animal & à sa grosseur.

Au commencement de la lune de Mars, le Gouverneur de Moka fit égorger en ceremonie quelques-uns de ces animaux, avec un certain nombre de bœufs & de moutons: on en distribua la chair à plusieurs femmes assemblées dans la grande place qui est devant le palais. Celui qui faisoit cette distribution reçût de chaque femme un *commassi*, qui est la plus petite monnoie du pais, de la valeur d'environ deux sols; elle est d'argent avec quelques caracteres Arabes; ces femmes firent ensuite une seconde distribution au reste du peuple, qui passa ce jour-là en grande joie; c'étoit pour celebrer la grande fête du Mahometisme, nommée par les Arabes *Aid al Adhha*, la fête du sacrifice ou des victimes. Cette fête arrive le 10. jour du dernier mois de leur année, auquel jour les pelerins assemblez à la Mecque assistent à un sacrifice solennel, qui se fait à Dieu, au nom de tous les Musulmans.

Il arriva pendant cette fête quelque desordre dans la ville par la facilité qu'a-

voit eue Monsieur de Champloret de permettre à ses gens, contre mon avis, de tenir une espece de cabaret à la porte de sa maison, pour la commodité de nos matelots. D'abord un canonier de son bord, après s'être enyvré de vin d'Espagne & d'eau-de-vie, étant allé se promener hors de la ville dans la plus grande chaleur du jour, fut trouvé mort en pleine Campagne. Ensuite un Banjan s'étant aussi enyvré au même lieu, maltraita plusieurs de ses camarades à coups de sabre, enforte que les plaintes en étant portées au Gouverneur, il envoïa un Officier & des soldats pour se saisir de lui: mais ce furieux s'étoit enfermé dans sa maison qu'il ne vouloit ouvrir à personne: les soldats entrèrent par une fenêtré, & le trouverent le sabre à la main, dont il tua trois soldats; l'un desquels mourut le soir même: on le prit enfin de force, & le Gouverneur lui fit trancher la tête dès le lendemain.

Les
Banjans
d'Arabie.

Ce malheureux me fait souvenir de dire ici quelque chose des Banjans en général, par l'entremise desquels se fait tout le commerce d'Arabie. Ils sont tous originaires des Indes, & particu-
lie-

lièrement de l'Isle de Diu dans le Roïaume de Cambaïe, assez près de Surate. Ils viennent en Arabie dès leur bas âge pour y chercher à faire fortune par le commerce; ils se répandent aussi pour ce sujet dans les autres parties de l'Inde.

Il y a parmi eux de tres-riches Marchands, beaucoup de peseurs d'or & d'argent, & des gens enfin de toute sorte de métiers. Au reste ils sont les plus fins Arithmeticiens du monde: car en trois ou quatre caracteres tracez sur l'ongle du pouce, quand ils sont pressés, ils font un compte exact en un clin d'œil. Il faut cependant être sur ses gardes avec eux, car ils trompent avec une merveilleuse adresse. Pour moi je crois que le commerce de ces gens-là a gâté les Arabes, ceux-ci aiant naturellement de la bonne foi & de la probité, se faisant un point d'honneur de paroître tels; mais ils ne laissent pas de tromper aussi, quand ils peuvent le faire seurement.

La Religion des Banjans est une idolatrie bizarre & grossiere; car on dit qu'ils adorent toute sorte d'animaux, mais principalement la vache, qui est le grand objet de leur culte & de leur amour.

amour. Entêtés des opinions de la metempsychose, en sorte qu'ils ne font jamais de mal à aucune creature vivante, & qu'on ne peut leur faire un plus grand déplaisir que de tuer en leur présence quelque animal que ce soit, ils n'ont pas en mourant de plus grand souci que de pouvoir tenir une vache par la queue, afin, disent-ils, que leur ame puisse entrer dans le corps de cet animal chéri.

D'ailleurs, entre plusieurs pratiques superstitieuses, comme de se laver tout le corps à leur lever, & avant & après le repas, de ne rien manger de tout ce qui a vie, & d'aller tous les soirs au bord de la Mer faire leurs prieres, en se mouillant le front avec la main; ils prennent tous les matins d'une certaine composition faite avec de la bouze de vache, mêlée de saffran, dont ils se marquent au front, en se prosternant, & en touchant la terre, & aussi aux extrémités des oreilles.

Parmi tant d'absurditez ils ont cela de bon, qu'ils pardonnent aisément les injures, & qu'ils ne font jamais de mal à personne. Enfin ils ont en apparence une grande innocence de mœurs; on dit même que leur nom de Banjan ne signifie

ne autre chose, qu'un homme simple & innocent. Ils ont une langue & une écriture particuliere, dont j'ai rapporté plusieurs pieces, que je crois n'être autre chose que le Malabar.

Au reste, leur habillement est fort singulier, sur tout celui de la tête, qui est une espeece de turban de mouffeline blanche, qu'ils tâchent de faire imiter, tant qu'ils peuvent, les cornes & la tête de la vache; & pour le reste ils portent une espeece d'aube de coton, qui leur descend fort bas, & par dessous une maniere d'écharpe assez longue pour les ceindre tout autour du corps, & qui leur passe aussi entre les cuisses, ne portant ni bas, ni calçon, & la plûpart allant les pieds nuds. Les plus notables ont une écharpe de soie blanche, brodée aux extrémitez d'autre soie de différentes couleurs.

Les Arabes, qui ont ces Banjans en horreur, & qui ne les souffrent que pour le commerce, ne leur permettent pas de se marier en Arabie, ni d'avoir aucune communication avec les femmes; en sorte qu'ils sont obligez de s'en retourner dans l'Inde, lorsqu'ils veulent se marier, & qu'ils ont fait quelque fortune dans l'Arabie.

Il y avoit déjà plus de six mois entiers que nos vaisseaux étoient à Moka, & le terme de nôtre départ approchoit; nous n'avions plus personne à Betelsaguy, tous les achats & tous les envois des cafés de ce canton-là, étoient faits: Monsieur de Champloret, qui y avoit fait sa principale résidence, s'étoit même déjà embarqué sur son vaisseau, à quoi le Gouverneur avoit eu assez de peine de consentir, se contentant de son Ecrivain pour régler ce qui pouvoit le concerner en particulier. Enfin tout nôtre argent se trouvoit employé en cafés, pour la valeur de plus de deux cens mille piastres, en y comprenant le prix des Marchandises du navire Hollandois; & il ne restoit plus qu'à finir quelques comptes avec les Officiers de la douane, & avec quelques particuliers pour d'autres affaires.

Dans ce temps-là je fus obligé de rectifier un assez mauvais procédé de l'Ecrivain dont je viens de parler, lequel s'ennuïant à Moka, s'avisa de s'en aller sans congé, travesti en matelot: il fut reconnu par le Mirebar même, qui en fit grand bruit, & en parla au Gouverneur, après l'avoir arrêté; mais

à

à la priere de cet Ecrivain qui avoit pris une grande allarme, & aussi par honneur, & pour l'interêt de M. de Champloret, qui blâmoit fort le procédé de l'Ecrivain, je racommodai son affaire.

Je commençai par satisfaire pour lui aux petits engagemens qui le regardoient : je dis ensuite au Mirebar tout ce qu'il falloit ; & un moment après je fus trouver le Gouverneur dans la maison de son Lieutenant, où il étoit assis au bout d'un grand balcon avec plusieurs personnes de considération, entre lesquelles étoit ce Seigneur dont j'ai déjà parlé au sujet des Dames nos voisines.

On me fit d'abord asseoir ; & avant que de m'entendre, le Gouverneur se mit à gronder ce pauvre Mehemet, dont j'ai raconté l'histoire ; & s'emportant tout de bon contre lui, il le frappa rudement d'une baguette, & il lui jeta son turban par terre, ce qui est parmi eux une grande ignominie. Je pris alors la liberté d'interceder pour ce malheureux, voyant bien que c'étoit ma présence qui avoit rappelé un fâcheux souvenir. Le Gouverneur s'adoucit, & puis il me donna audience sur l'affaire de l'Ecrivain, à qui je donnai beaucoup de

de tort. Il eut égard à ma remontrance, & consentit à son embarquement, après toutefois qu'il auroit rapporté un acquit du Serraf, c'est-à-dire de son Orfevre ou Changeur, formalité nécessaire à tous les étrangers qui partent du port de Moka, après y avoir fait commerce. Cela étoit fort aisé, puisque M. de Champloret & son Ecrivain ne devoient plus rien, & que j'avois païé pour eux environ deux cens piaftres avant que de venir au Palais.

Je restai encore bien du temps avec le Gouverneur, qui s'étoit mis en humeur de causer avec moi sur les manieres de l'Europe, s'informant singulièrement des armées du Roi, & de la marine de France. Nous tombâmes ensuite, je ne sai comment, sur le chapitre des femmes; il trouva nos coutumes bien étranges, par rapport à la liberté dont elles jouissent parmi nous, & à la familiarité que les hommes ont avec les femmes; familiarité, disoit-il, que les François portent jusques dans l'Arabie, & dont il lui étoit revenu des plaintes de la part des plus considérables habitans de Moka, dont les femmes étoient observées sans nul scrupule, du haut des

terrasses, jusques dans l'interieur des maisons; sans parler, ajouta-t-il, en riant, d'une hiltorie assez galante, arrivée à Betelfaguy, que l'on mettoit sur le compte de l'un de nos Officiers.

Enfin la conversation fut tout-à-fait gaie entre le Gouverneur & moi; & l'on ne peut pas s'entretenir plus agréablement à l'issue de deux affaires assez delicates. Il ne me parla jamais de celle de Sidy Mehemet, qui lui avoit tant fait de peine, soit par consideration, soit qu'il voulût l'oublier, pour ne pas commettre davantage son autorité.

Toutes nos affaires de commerce étant enfin expediées, & le jour fixé pour mon embarquement, arrivé, j'allai prendre mon audience de congé du Gouverneur, qui redoubla toutes ses honnêtetez à mon égard; il voulut même m'engager à faire un plus long séjour en Arabie, me promettant de me fournir les moiens de charger encore des cafés & d'autres Marchandises du país à un prix dont je serois content, & m'assurant qu'il ne tiendrait qu'à moi de m'enrichir à Moka: & sur ce que je lui representai, en le remerciant de ses bontés, que tous mes fonds en piâtres

tres étoient employés, il me repliqua qu'il m'en fourniroit tant que je voudrois, & que je n'avois qu'à prendre confiance en lui.

Alors je compris qu'avec un peu de bonne volonté, le Gouverneur auroit été bien-aïse de se servir de moi pour ses interêts particuliers; car il aimoit fort les profits du commerce, & il s'en mêloit un peu trop ouvertement, dont on commençoit à murmurer dans le país. J'aurois pû trouver mon compte en entrant dans ses vûes; mais je crus devoir preferer le bien général de la Compagnie, qui m'avoit confié ses interêts, à toute autre consideration: un plus long séjour avoit ses inconveniens; la fortune du Gouverneur pouvoit changer, & nos navires avoient absolument besoin de quitter une Mer, qui par la qualité de ses eaux, engendre à la longueur du temps, des vers dangereux dans les meilleurs bois de l'Europe. Je me débarrassai donc le plus honnêtement que je pus, des offres du Gouverneur, & je me retirai fort satisfait de lui en toutes manieres.

Mon dernier soin fut de paier tout ce que je devois de reste, pour la maison

DE
 son pri
 Moka,
 nance g
 voit
 fut ren
 être
 rieux.
 „ L
 „ C
 „ Mo
 „ da
 „ m
 „ de
 „ no
 „ du
 „ sur
 „ tu
 „ M
 „ é
 „
 riv
 Dr
 son
 blic
 du z

son principale , que j'avois occupée à Moka, & d'en tirer une espece de quit-tance generale, au nom de celui qui l'a-voit louée pour moi. Voici l'écrit qui me fut remis entre les mains, & qui n'est peut-être pas indigne de l'attention des cu-rieux.

„ LOUANGE A DIEU.

„ Cet écrit est pour témoigner que le
 „ Moula, ou le Docteur Aly fils d'Ab-
 „ dalouahab, a payé tout le loyer de la
 „ maison du Rosaire de l'Alfagih * Ke-
 „ der , qu'il avoit prise à ferme en son
 „ nom pour la somme de quatre-vingts
 „ ducats d'or, & qu'il ne reste plus rien
 „ sur son compte dudit loyer qui soit con-
 „ nu. Ce jourd'hui 16. de la lune de
 „ Mouharram, l'an onze cent vingt-un ;
 „ écrit par le pauvre devant Dieu, Ca-
 „ sem Alouadgih.

Sur le point de m'embarquer, il m'ar-
 riva un incident avec le Banjan Bira, le-
 quel

* *Alfagih Keder* est le nom d'un Docteur en Droit, appellé Elie, qui avoit fait bâtir cette mai-son pour y reciter les prieres journalieres en pu-blic: on donne à ces prieres le nom de Rosaire, du mot *ouerd*, une rose.

Keder si-
gnifie
propre-
ment
verd ou
ver-
doiant:
les Mu-
sulmans
donnent
ce nom
à Elie
parce
qu'ils le
croient
encore
plein
d'une
vie flo-
rissante
&c.

quel au lieu de me satisfaire de plus de mille piaftres, qui me revenoient encore de toutes les affaires que nous avions eues ensemble, dont les comptes arrêtés faisoient foi, prétendit ne me rien devoir; il étoit appuyé du Mirebar & de quelques Officiers du Gouverneur, lequel ne pouvoit pas entrer par lui-même dans cette discussion. Un Capitaine Anglois nouvellement arrivé des Indes, dont le vaisseau étoit mouillé près des nôtres, s'entremet fort honnêtement de nous ajuster, & je lui remis mes interêts; mais il ne put rien gagner sur l'avarice du Banjan, en sorte que je fus obligé de m'embarquer avec assez de chagrin, en disant au Mirebar, que puisqu'on me faisoit cette injustice, je pourrois bien me dedommager par quelque represaille, avant que de sortir de cette rade.

Ce n'étoit nullement mon intention; mais je voulus voir ce que la crainte pourroit operer en ma faveur; & pour l'augmenter, étant arrivé sur mon vaisseau, je fis armer les chaloupes, & je les envoyai sonder le port en plusieurs endroits. Cette manœuvre fit d'abord tirer quelques volées de canon des Forts, & peu de temps après, on vit une barque portant pavil-

pavillon blanc, qui vint droit à mon bord; il en sortit un homme qui me rendit une Lettre du Capitaine Anglois, avec un sac de cinq cens piaftres, qui étoit tout ce que l'obligeant Capitaine avoit pû faire pour moi, me conseillant de m'en contenter; il me prioit aussi d'ajouter à cette grace une autre faveur, que le Banjan demandoit avec instance, savoir de lui envoyer du drap pour se faire une veste, en signe de reconciliation & de bonne amitié, & pour sauver, disoit-il, son honneur dans le país, où nôtre différend avoit éclaté.

J'étois si content des manieres de nôtre Anglois, & j'avois de si bonnes raisons pour partir incessamment, & avec l'amitié de tout le monde, que j'accordai tout ce qu'on voulut, non sans admirer l'hypocrisie plus que pharisiennne du Banjan, qui en me volant visiblement, avoit encore soin de menager sa reputation. Je remerciai le Capitaine Anglois par une Lettre, & puis nous mêmes à la voile, en saluant la Ville & les Forts, comme nous avions fait en entrant.

L E T T R E V.

Derniere Lettre, qui comprend ce qui s'est passé au retour, depuis le depart de Moka, jusqu'à l'arrivée des vaisseaux à Saint-Malo.

Nous sortîmes, Monsieur, de la rade de Moka le vingtième Août 1709, & bientôt après du détroit de la mer rouge; nous rangeâmes ensuite la côte d'Afrique jusqu'au Cap de Guardiafui, d'où les courans nous portant trop au Nord, nous fûmes contraints de passer entre l'Isle de Zocotora, & la côte de Fartach.

Le 18. Septembre nous trouvant à l'ouest des Maldives, nous rencontrâmes un navire d'Amsterdam, armé de quarante-quatre canons, allant de Batavia à Surate; nous l'attaquâmes, & après une assez bonne défense, nous nous en rendîmes les maîtres. Sa charge fut estimée plus deux cens mille écus: il y avoit plusieurs caisses d'argent, & de l'or en lingots. Nous le menâmes à l'Isle Maurice, pour en débarquer l'équipage.

Nous

Nous vîmes cette Isle, & nous en ap-
 prochâmes, en rangeant sa côte d'une
 demie lieue. Nous apperçumes presque
 sur le bord de la mer un petit bâtiment
 de pierre blanche en forme de chapelle;
 ce qui nous fit juger qu'il y avoit là des
 habitans. En continuant la route, nous
 vîmes peu de temps après, les montagnes
 marquées dans nôtre miroir de mer, à la
 hauteur desquelles devoit se trouver le
 meilleur havre de l'Isle, appelé le Port
 de Peterbothed; nous en mouillâmes à
 trois quarts de lieue; on mit les chalou-
 pes & les canots dehors, pour aller recon-
 noître ce havre.

L'Isle
 Mauve
 ce.

Nos gens bien armez descendirent à
 terre, & ayant trouvé un troupeau de
 bœufs sauvages, ils en tuerent deux, &
 les porterent à bord de M. de Champlo-
 ret, qui nous en fit part. Les matelots a-
 voient cependant pris de fort beau pois-
 son, qui se trouva excellent; ce qui nous
 fit bien augurer du país en général, pour
 y faire nôtre relâche. Nous tirâmes trois
 coups de canon de nôtre navire, pour ap-
 peller les habitans, mais personne ne pa-
 rut.

Le lendemain matin on renvoya les
 chaloupes à terre, pour tâcher de retrou-

G ver

ver des bœufs, ou d'autres animaux, ce fut assez inutilement; mais on fit une meilleure découverte, car nos gens trouverent un chasseur Hollandois avec une meute de chiens; on l'amena à bord, ses chiens faisant un terrible bruit sur le rivage, où ils l'attendirent deux jours entiers, en criant presque toujours après lui.

Cependant on apprit du Hollandois, que lui & un autre chasseur que nos gens n'avoient pas vû, demeuroient à une habitation proche de la maison blanche, que nous avions prise pour une chapelle; qu'ils appartenoient au Gouverneur Hollandois de l'Isle, lequel leur donnoit une piastra pour chaque douzaine de peaux de cerfs qu'ils rapportoient; qu'ils avoient pour toute arme un bon couteau, dont ils se servoient, après que les chiens avoient forcé le Cerf, leur donnant la chair à manger, pour ne garder que la peau, laquelle étoit ensuite passée en chamois. Ils étoient partis au lever du soleil pour chasser, & ils n'avoient point entendu nôtre canon.

Là-dessus on trouva bon de faire deux choses; la premiere, de renvoyer le lendemain matin cet homme avec une Lettre pour le Gouverneur, par laquelle on
lui

DE L
lui deman
de rai
pour
pis le va
manque
promett
On ref
lequel n
le vais
lundois de
ux de no
veroit so
suivroit
en nous
jusqu'à
revenir
partir l'a
Tout c
canot rev
na le sec
tour de
verneu
les Ho
de cas
s'y tro
bois d'
lande;
manqu
même l

lui demanderoit en payant, des vivres & des rafraîchissemens, tant pour nous, que pour les Hollandois dont nous avions pris le vaisseau, sans quoi ils ne pouvoient manquer de souffrir extrêmement, lui promettant de lui rendre les prisonniers. On resolut aussi que ce même chasseur, lequel nous avions empêché d'avoir dans le vaisseau aucun entretien avec les Hollandois de nôtre Prise, seroit conduit par dix de nos soldats jusqu'au lieu où il trouveroit son camarade; que de là il poursuivroit son voyage vers le Gouverneur, en nous envoyant son camarade en ôtage jusqu'à son retour, s'il n'aimoit mieux revenir lui-même au vaisseau, & faire partir l'autre chasseur avec la Lettre.

Tout cela fut fort bien executé, car le canot revint le soir même, & nous amena le second chasseur, en attendant le retour de l'autre & la réponse du Gouverneur. Nous apprîmes de lui que les Hollandois ne faisoient presque plus de cas de l'Isle Maurice depuis qu'il ne s'y trouvoit plus d'ambre gris, & que le bois d'ébene se vendoit si mal en Hollande; que d'ailleurs les recoltes de ris manquoient depuis long-temps par l'extrême secheresse, ajoutant qu'une mul-

titude infinie de finges & de rats détrui-
soit tout. Il nous dit aussi que du côté
où nous étions mouillez il y avoit beau-
coup de cerfs & de cabris ; & que de
l'autre côté de l'Isle audelà des monta-
gnes on trouvoit force sangliers , qui
faisoient un tel dégât , qu'on avoit de-
puis peu ordonné une chasse générale
pour les détruire , & que les habitans
s'étant assemblez , on en tua en un jour
plus de quinze cens. Cet homme nous
dit enfin qu'il ne restoit plus dans cette
Isle qu'environ quatre-vingt Hollandois,
& qu'un navire de la Compagnie , qui é-
toit passé il y avoit deux ans , avoit ap-
porté au Gouverneur un ordre de les
transporter avec leurs familles à Batavia,
& qu'on attendoit à tout moment le bâ-
timent qui devoit les y emmener.

Ce même jour-là nous entrâmes avec
deux de nos vaisseaux dans le port de Pe-
terbothed , après l'avoir fait sonder , &
avoir envoyé les canots de nos prises à la
pointe des bancs qui sont à craindre. Les
autres navires entrèrent le lendemain ,
& le jour d'après nôtre chasseur revint
avec une Lettre du Gouverneur , & un
present de fruits du païs , oranges , ci-
trons , patates , &c. La Lettre portoit
qu'à

qu'à la rigueur il ne pouvoit rien nous fournir, à cause de la guerre ouverte entre les deux nations, & qu'il étoit en état de se défendre, si nous entreprenions de l'insulter; que néanmoins en considération des serviteurs de la Compagnie de Hollande, nos prisonniers, il nous envoyeroit des chasseurs, qui pourroient fournir du cerf & des cabrits, s'excusant d'envoyer des bœufs, n'en ayant que pour sa subsistance; outre qu'il étoit presque impossible de les conduire de si loin, à travers les bois; que pour des legumes & autres semblables choses, nous en trouverions fort aisément.

Sur cette réponse nous résolûmes de lui envoyer un présent. Un Lieutenant qui savoit le Hollandois, & l'Ecrivain de M. de Champloret, en furent les porteurs. Il y avoit, du lieu où nous étions mouillez, sept lieues à faire pour aller par terre au Port & à la Forteresse, où demeure le Gouverneur. Ils trouverent en chemin une petite riviere qu'ils passerent, audelà de laquelle ils le rencontrerent escorté de 25. hommes bien armez. Nos gens furent bien reçus de lui, & regalez en ce lieu-là même de viandes froides; ils bûrent de la biere &

de la ponche , qui est une boisson faite d'un tiers d'eau-de-vie sur deux tiers d'eau , avec des citrons , du sucre & de la muscade.

Le Gouverneur les mena au Fort , où il leur donna fort bien à souper ; la Gouvernante fut de ce repas. Le lendemain il les expédia , en faisant porter avec eux quantité de fruits & d'autres rafraîchissemens. A leur retour nous fîmes assembler les Officiers Hollandois , qui écrivirent eux-mêmes à ce Gouverneur , pour lui représenter que deux ou trois cerfs par jour , c'étoit bien peu de chose pour les équipages de quatre vaisseaux. Le Gouverneur envoya tout aussi-tôt le Lieutenant de la garnison , qui vint nous faire des complimens de sa part , & visiter les Officiers Hollandois , emmenant avec lui deux chasseurs d'augmentation : alors nous eumes quatre & cinq cerfs par jour.

Monsieur de Champloret & moi , & quelques Officiers , tous bons tireurs , allâmes aussi à la chasse , & nous fîmes assez de chemin sans rencontrer les bœufs à qui nous en voulions principalement. Nous nous partageâmes en deux troupes , pour parcourir les deux côtés de la

mon-

montagne, qui étoit fort haute, & tâcher de tuer du moins quelques cerfs & des cabrits ; mais il nous fut toujours impossible de les approcher. Nous avions seulement le plaisir d'en voir une grande quantité. On voit du sommet de cette montagne toute la côte qui est fort couverte de bois.

Nous redescendîmes dans la plaine, marchant toujours à l'ombre, & nous rejoignîmes nos gens, qui étant descendus par un autre côté, avoient trouvé un grand étang dont l'eau étoit très-bonne ; un ravin assez profond y entroit, & son dégorgeement se faisoit du côté de la mer, qui en cet endroit-là forme un bras, qui s'avance tout contre l'étang.

Cette découverte nous dedommagea de nôtre rude & inutile chasse ; car nous choisîmes ce même lieu pour faire nôtre aiguade : & les eaux sont là d'une qualité si parfaite qu'elles ne se sont jamais gâtées pendant nôtre traversée, de près de cinq mois, de l'Isle Maurice en France.

Toute nôtre chasse se borna à quelques pigeons rougeâtres, que nous tuâmes, & qui se laissèrent tellement approcher, qu'on peut les assommer à coups de pier-

res: je tuai aussi deux chauves-souris d'une espece particuliere, de couleur violette, avec de petites taches jaunes, ayant une espece de crampons aux ailes, par où cet oiseau se prend aux branches des arbres, & un bec de perroquet. Les Hollandois disent qu'elles sont bonnes à manger; & qu'en certaine saison, elles valent bien nos becassés. Enfin nous vîmes des chats devenus sauvages, & qui ont été mis dans l'Isle pour tâcher de détruire les rats, qui y sont en très-grande quantité.

En tirant vers les bords de la Mer, nous trouvâmes, à côté d'un petit ravin, un fort beau tombeau de pierre taillée, couvert d'une table de marbre, avec une inscription qui nous apprit que c'étoit le tombeau de la femme d'un Général Hollandois, qui étoit morte en cette Isle, en allant aux Indes. Avant que de nous embarquer, nous mangeâmes sur le rivage d'excellentes huitres, ce qui acheva de nous remettre de notre fatigue.

Je fus au bord de Monsieur de Champloret, où nous deliberâmes sur le carénage de nos vaisseaux, qui en avoient un extrême besoin, outre que la dou-
blu-

blure pouvoit être endommagée par les vers. Je crus que l'Isle Sainte-Marie, éloignée seulement d'une lieue de Madagascar & d'environ vingt lieues de circuit, nous seroit plus commode pour cette manœuvre par beaucoup de raisons. Monsieur de Champloret, au contraire, fut d'avis de carener au port où nous étions, malgré la disette des vivres, & les autres incommoditez. Je ne voulus point m'opposer à son avis, & pendant qu'on travailloit, je fus me promener à la maison blanche, où je vis un tres-bon port & quelques loges au pied du côteau, qui avoient apparemment servi à des vaisseaux, qui y étoient venus mouiller. Nous y déjeunâmes en intention d'aller aussi voir l'habitation de nos chasseurs Hollandois. Nous poursuivîmes nôtre chemin par des bois, pendant une bonne lieue; c'étoient pour la plupart des ébeniers & d'autres bois propres à diverses teintures: au reste nous sentions par intervalles une tres-forte odeur de cloux de girofle, quoique cette Isle n'en produisît point: ce qui venoit, à ce qu'on nous dit, d'une certaine plante, qui croît à la hauteur de deux ou trois pieds, qui a le même

Isle
Sainte
Marie.

G s

goût

goût & la même odeur que le clou ; on me la montra, & j'en fis moi-même l'épreuve.

Après avoir passé un grand ruisseau sur de grosses pierres de marbre, nous arrivâmes au logement des Hollandois, qui est assez agréable, & environné de cinq autres maisons, dans l'une desquelles est tout le menage des canes de sucre ; nous y vîmes le pressoir, pour faire ce qu'on appelle là le vin de canes, & ailleurs du frangorin, liqueur blanche, aiant de la force & de la douceur, mais dont l'odeur est desagréable à ceux qui n'y sont pas accoutumés. Nous vîmes dans les dehors une belle & grande allée en berceau d'orangers, & d'un autre côté un grand jardin bien entouré de petits citronniers, qui servent de haïe contre les singes. Tout cela est entouré de champs cultivés, dans lesquels croissent les patates : nos Hollandois me menerent aussi voir les habitations voisines, où c'étoit à peu-près la même chose ; & enfin un beau bois d'ébéniers : au retour nous mangeâmes du cerf, & nous bûmes du frangorin. Le lendemain, en me promenant dans leur jardin, j'eus le plaisir de voir de derri-

re la haie plus de quatre mille singes dans le champ voisin; ils étoient de la plus petite espece; en un moment ils eurent tiré de terre avec leurs pattes de devant, assis sur le derriere, une grande quantité de patates : à mesure que les uns s'en alloient, il en venoit d'autres, qui faisoient le même manège; ce qui auroit longtems duré sans les chiens qui survinrent, & leur firent gagner le bois.

J'allai me promener ensuite jusqu'à la petite riviere où nos gens avoient rencontré le Gouverneur : je vis de fort belles plaines, & quantité de bois, avec des habitations abandonnées. A mon retour chez nos chasseurs, je fus assez surpris de voir des poulets à la broche : ils me dirent qu'ils venoient des coqs & des poules apportés d'Europe, qui depuis étoient devenus sauvages, en sorte que pour tuer des poulets il falloit aller à la chasse; ces animaux vivent singulierement d'une espece de petit piment, ou de graine, d'un gout si fort, qu'une seule a plus de force dans un ragoût que le poivre concassé. Le lendemain je fis couper du bois d'une grande beauté, propre à faire des meubles, & je retour-

nai à nos vaisseaux, en traversant les bois, dont tout le país est presque couvert jusqu'au rivage de la Mer.

Cependant nos gens continuoient d'aller à la pêche, & prenoient beaucoup de poisson, qui étoit d'un grand secours aux équipages, ennuiés de manger du bœuf & du lard salés: le peu de cerf qu'on avoit, étoit réservé aux malades, & à la table des Officiers, qui le plus souvent étoient réduits à manger du poisson. On en fit même beaucoup saler & secher au soleil pour le voiage, ce qui nous a été d'une grande utilité.

Enfin nos malades étant rétablis, nos vaisseaux bien réparés, nos eaux & nôtre bois embarqués, nous tinmes la parole que nous avions donnée au Gouverneur de l'Isle, en lui rendant tous nos prisonniers Hollandois: & après avoir pris congé de lui, nous partîmes du port de Peterbothed le 16. Decembre 1709.

L'Isle de
Bour-
bon, ou
Mascari-
nin.

Nous mouillâmes encore au dehors, & puis nous mîmes à la voile pour aller à Mascarin, ou l'Isle de Bourbon, habitée par des François. Je m'étois trouvé au bord de Monsieur de Champloret, qui m'engagea d'y rester, nôtre

navire étant trop écarté: & le second jour nous arrivâmes à la rade mal assurée de Saint Denis, la seule où de gros vaisseaux puissent aborder l'Isle de Bourbon. Nous descendîmes à terre le lendemain 19. du même mois. Nous avions salué de sept coups de canon, après avoir mouillé dans cette rade, où il y a un Fort qui nous rendit un pareil salut. Un Capitaine accompagné de quelques habitans, vint nous recevoir au débarquement qui n'est pas bien facile à cause du galet, espece de caillou mouvant, dont tout ce rivage est rempli, & qui fait là un étrange bruit par le roulement de la Mer qui frappe contre, & qui est presque toujours grosse. Nous allâmes de là saluer Monsieur de Charanville, qui nous reçût fort obligeamment, & nous fit servir une colation, où il nous sacrifia plusieurs bouteilles de son meilleur vin, qui commençoit à lui manquer. Nous couchâmes chez lui, & nous y restâmes tout le lendemain pour faire quelques provisions; nous achetâmes des bœufs, mais l'embarquement en fut très-difficile.

Ce jour-là même nous vîmes passer nos autres navires, qui avoient ordre de

Monsieur de Charanville Gouverneur de l'Isle de Bourbon.

nous d'aller à l'Anse de Saint Paul qui n'est pas si exposée aux vents, & où le débarquement est plus aisé, n'y ayant que des sables. Le lendemain il se leva un vent terrible, qui grossit beaucoup la mer; cependant nous aperçûmes du haut de la maison une chaloupe qui parloit de nôtre bord, prenant le chemin du lieu où nous étions descendus. On jugea d'abord qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire; c'étoit en effet pour nous donner avis que le navire avoit chassé sur ses ancrs, & qu'il n'étoit plus en sûreté.

Un François, que nous avions pris en Arabie, venant des Indes, s'étoit embarqué de bonne volonté dans cette chaloupe, en intention de se jeter à la Mer dès qu'elle ne pourroit plus avancer par un si gros tems, & de venir à la nage nous informer de l'état du vaisseau; & c'est ce que nous vîmes du rivage où nous étions accourus. On n'a jamais vû mieux nager que faisoit cet homme, mais son entreprise étoit téméraire; car quand il fut question d'aborder, la Mer étoit si furieuse, & donnoit avec tant de violence contre le rivage, tout rempli de ces grosses pierres

dont

dont j'ai parlé, que c'étoit assez pour l'écraser. Cependant il tenta plusieurs fois de se prendre quelque part; mais le retour de la vague le reportoit au large en un instant. En vain les plus hardis mariniers de ce lieu s'avancerent & firent tous leurs efforts pour le secourir; ce pauvre homme aiant enfin perdu toutes ses forces, fut encore quelque tems le jouet des vagues, & puis il disparut à nos yeux; spectacle bien triste pour nous, & accident dont nous eumes tous un sensible regret.

Nous renvoiâmes à bord la ehaloupe qui étoit demeurée au large, en lui faisant un signal; & comme le même gros tems continuoit, nous en fîmes un autre au navire de partir incessamment pour la rade de Saint Paul, prenant la résolution de nous y rendre par terre au travers des montagnes. Nous passâmes encore cette nuit là chez le Gouverneur, où le vin nous manquant tout-à-fait, nous bûmes d'un certain vin de miel, que nous trouvâmes bon, & qui lorsqu'il est bien épuré, a un gout aussi délicat que celui du meilleur vin de Malaga.

Le lendemain matin après avoir bien de-

dejeûné, nous nous remîmes en marche; le Gouverneur qui voulut être de la partie, & nous, faisant porter un drapeau pour marquer encore aux Officiers du vaisseau de mettre à la voile incessamment, & que nous partions pour l'autre rade: ce qu'ils comprirent fort bien, & executerent à nôtre vûe.

Nous eumes bien de la peine, après quatre grandes pauses sous des arbres, de gagner le sommet de la montagne, moi sur tout qui ne croiant pas aller à pied, n'avois qu'une espece de souliers à la sibustiere faits d'un morceau de peau de cerf, avec un tissu de corroïe par dessus; la chose du monde la moins propre à grimper une montagne. Le Gouverneur m'avoit donné deux ou trois Noirs avec un Hamaq pour me porter, mais je ne voulus jamais me risquer dans cette voiture, par la grande difficulté des chemins, tous remplis de precipices & de passages fort dangereux.

Nous trouvâmes après cette montagne, un terrain fort pierreux & mal aisé, & ensuite une autre rude montagne qu'il nous fallut descendre pendant une lieue & demie, sans pouvoir aller au-

tre-

trement qu'à pied, appuyés sur de longs bâtons. Nous arrivâmes ainsi en un lieu nommé la Barque, qui est justement à la moitié du chemin. On se mit sous des arbres pour manger & se reposer, mais il ne s'y trouva point d'eau.

Nous avions jusques là passé par des montagnes couvertes de bois, en trouvant quelques citronniers & quantité de choux palmites, ou de palmiers à qui on a coupé la tête. Il s'agissoit de continuer nôtre route sur le bord de la Mer tout rempli de gros galets, comme à la rade de Saint Denis, n'y aiant point d'autre passage: celui-ci étoit encore rendu impraticable par les vagues de la Mer, qui venoient se briser contre les rochers, & s'étendoient jusqu'au pied de la montagne qui borde toute cette côte; enforte qu'il falloit être fort adroit & fort attentif pour passer, en sautant de roche en roche dans l'intervale du retour des vagues; cependant on voïoit des femmes & de jeunes esclaves faire tout ce chemin, & celui des montagnes, les pieds nuds, avec une facilité surprenante. Pour surcroit de peine, en quittant les bords de la Mer, il falut

se

se refoudre à monter une dernière montagne fort droite, appelée la Couronne, en se tenant des mains autant que des pieds.

Enfin nous arrivâmes au sommet de cette montagne, entièrement épuisés de fatigue, & sans avoir pu trouver une goutte d'eau : ma soif étoit extrême, mais il fallut reprendre courage, n'ayant plus qu'une demie lieue à faire pour arriver au lieu où nous devons coucher. Par bonheur à force de chercher à droit & à gauche sur cette effroyable route, on trouva enfin de l'eau qui fut d'un grand secours pour achever le reste du chemin. La nuit nous prit avant que d'arriver au village où il falloit passer la nuit, auquel on a donné le nom de Bien-venu. Nous y trouvâmes assez bien à souper, & nous y bûmes du fran-gorin, ou du vin de cannes.

Le lendemain nous eumes des chevaux pour nous porter à Saint-Paul, habitation des François, éloignée d'une bonne lieue de ce village; une lieue de ce pais-là en vaut deux grandes de France. La rade ou plutôt l'anse de Saint-Paul, est au bout d'une plaine, bornée par la montagne que nous venions de
des-

DE L
descend
pointe q
plaine e
gneur
largeur
& pro
quel o
quantit
mouton
bon en
la volail
aussi-b
ce est
& de
fin le
pêche
nots du
d'arbres
coup,
Ces
de N
qui p
avec
Ile
réul
dit
gnie
seffie
fend

descendre, & formée en partie par une pointe qui s'avance dans la Mer. Cette plaine est d'environ deux lieues de longueur, sur une petite demie lieue de largeur, aiant dans son milieu un grand & profond étang d'eau douce, sur lequel on voit des oies & des canards en quantité, & sur les bords beaucoup de moutons, & d'autre bétail. Tout est bon en ce quartier-là, & singulièrement la volaille, mais on la vend chèrement aussi-bien que les cochons, dont l'espece est fort petite: les tortues de terre & de Mer y sont fort communes; enfin le poisson y abonde, quoiqu'on n'en pêche gueres qu'à la ligne avec les canots du pais, qui ne sont que de troncs d'arbres creusés, qui ne portent pas beaucoup, ni ne peuvent aller au large.

Cependant il s'est trouvé des Noirs de Madagascar, esclaves à Mascarin, qui pour se sauver ont entrepris de faire avec un de ces canots, le trajet d'une Isle à l'autre, en quoi quelques uns ont réussi, & d'autres sont peris. On nous dit que depuis ce temps-là la Compagnie Roïale de France, qui est en possession de Mascarin, avoit resolu de défendre aux habitans d'acheter des Noirs

de

de Madagascar, outre que ces Noirs sont les plus méchantes gens du monde. On venoit d'en arrêter quatre, que l'on mit aux fers, accusés d'avoir comploté avec plusieurs autres contre la vie du Gouverneur, des Officiers, & des principaux habitans. La catastrophe devoit se passer la nuit de Noël qui étoit fort proche, & on faisoit les informations de ce complot.

Le jour de la solemnité nous assistâmes à la grande Messe, où il y avoit assez de peuple, & nous y vîmes des femmes aussi blanches, & d'un tein aussi frais qu'en France. Elles portent de petits corps, & des jupes legeres, coiffées à la Françoisé; les plus riches ont de la dentelle, & la plûpart vont les pieds nus. Les hommes & les femmes sont là tout à-fait gracieux & obligeans, jusqu'à vous arrêter quand on passe devant leurs maisons, pour vous inviter d'y entrer & de se rafraichir.

Nos Officiers trouvoient ces manieres fort à leur gré; mais pour y répondre, il falloit presenter de la ponche, liqueur assez chere en ce pais-là, puisqu'on vend l'eau de-vie s'y souvent une piastre & demie la bouteille.

Les

Les maisons ou les habitations de cette rade ne sont pas bâties en file, & ne composent pas des rues, comme dans une ville; ce sont tous bâtimens de bois isolés, & n'ayant qu'un seul étage, à cause des ouragans assez frequens, qui renverseroient tout si on leur donnoit plus d'élevation.

L'Isle en général, dont le circuit est d'environ soixante lieues, est fort montagneuse, & assez garnie de bois. On trouve dans certains endroits un fort bon terrain, où l'on recueille du froment & du ris. Tout le travail de la campagne se fait par les esclaves, les habitans travaillant fort rarement.

Parmi les arbres on voit de fort beaux palmiers, qui ne sont pas steriles. Le Gouverneur m'a dit qu'il y avoit tout au plus deux mille ames dans toute l'Isle, qu'elle est bonne, & fort saine pour la vie; ensorte que c'est avec quelque raison qu'on l'a comparée au Paradis terrestre: mais elle est presque sans aucun commerce que celui du passage des navires François qui vont aux Indes.

Cependant dès le lendemain des fêtes nous fîmes embarquer nos bœufs & toutes nos autres provisions, pour partir

Cette
Isle a
environ
60 lieues
de cir-
cuit. Un
Auteur
la com-
pare au
Paradis
terres-
tre. Les
Fran-
çois y
aborda-
rent en
l'année
1650.

im-

immédiatement après, malgré l'honnêteté du Gouverneur, & celle des habitans qui vouloient toujours nous retenir encore quelques jours.

Comme nous ne demeurâmes pas longtemps à Mascarin, je ne pûs pas apprendre tout ce qu'il y a de remarquable; mais après mon retour un ami me mit entre les mains la relation que je vais joindre à ce que j'ai déjà dit de cette Isle. On ne peut en être mieux informé, puisque celui de qui je la tiens, l'a faite sur les écrits & sur le rapport de M. de Villers, qui a été Gouverneur du païs pour la Compagnie des Indes Orientales, pendant huit ou neuf ans, & a parcouru toute l'Isle avec soin, l'examinant avec exactitude pour la rendre propre à une bonne colonie, comme elle l'est déjà, & qu'elle pourra devenir encore meilleure dans la suite, & même un entrepost considérable pour nos voïages d'Orient. Quoique plusieurs ayent écrit de cette Isle, personne n'en a rapporté les curiositez que l'on va apprendre ici, & qui paroîtront tout-à-fait extraordinaires.

„ L'Isle de Bourbon est dans l'Océan
 „ Ethiopique ou Indien, presque sous le
 „ Tro-

„ Tropique

„ de Madag

„ d'enviro

„ que le

„ il n'y a

„ lorsque

„ doublé

„ la déco

„ nom de

„ Chef se

„ même

„ sent,

„ bitans.

„ cé d'é

„ M. de

„ çois &

„ ledoit

„ tant in

„ étoit d

„ merv

„ ou h

„ guer

„ tracé

„ guer

„ tem

„ tres

„ la n

„ ne s

„ rable

„ Tropicque Meridional, à l'est de l'Isle
 „ de Madagascar, dont elle est éloignée
 „ d'environ 80. lieuës. Il ne paroît pas
 „ que les Anciens l'ayent connue; aus-
 „ si n'y trouva-t-on point d'habitans
 „ lorsque les Portuguais, après avoir
 „ doublé le Cap de Bonne-esperance,
 „ la découvrirent. Ils lui donnerent le
 „ nom de *Mascaregnas*, à cause que leur
 „ Chef se nommoit ainsi: & le vulgaire
 „ même le lui conserve encore à pre-
 „ sent, en appellant *Mascarins* ses ha-
 „ bitans. Elle n'a proprement commen-
 „ cé d'être habitée qu'en 1654, lorsque
 „ M. de Flacour, Gentilhomme Fran-
 „ çois & Gouverneur de ce qu'on pos-
 „ sedoit dans l'Isle de Madagascar, é-
 „ tant informé que celle de Mascaregnas
 „ étoit d'un excellent terroir & d'un air
 „ merveilleusement sain, y envoya sept
 „ ou huit de ses gens, qui ne pouvoient
 „ guerir des maladies qu'ils avoient con-
 „ tractées à Madagascar. Comme ils
 „ guerirent facilement & en peu de
 „ temps, ils firent naître l'envie à d'au-
 „ tres d'y passer. Depuis ce temps-là on
 „ la nomma l'Isle de Bourbon, mais il
 „ ne s'y est fait d'établissement confide-
 „ rable que lorsque la Compagnie Roïa-
 „ le

„ le d'Orient s'en est enfin emparée vers
 „ l'an 1680 , & l'a peuplée particulie-
 „ rement de François sous la domination
 „ du Roi : aussi n'y parle-t-on que la
 „ Langue Françoisé , & on n'y professe
 „ que la Religion Catholique , avec des
 „ Prêtres seculiers qui en ont soin. Cet-
 „ te Isle plus longue que large , est d'en-
 „ viron 65. lieues de tour , s'étendant
 „ de l'ouest à l'est.

„ Son terroir est un plat país tout au-
 „ tour & sur les bords de la mer , de peu
 „ d'étendue jusques aux montagnes qui
 „ font le milieu de l'Isle selon sa lon-
 „ gueur. Elles sont entrecoupées de Val-
 „ lons , & plusieurs rivières en sortent
 „ & arrosent les terres. Le plat país est
 „ divisé en trois quartiers , savoir Saint
 „ Denis , Saint Paul & Sainte Suzan-
 „ ne , dans lesquels les habitans ont bâti
 „ leurs *cases* & établi leurs habitations,
 „ qui ne forment point encore de ville,
 „ ni de bourg. Il y a déjà considerable-
 „ ment de terres défrichées & cultivées.
 „ On y cueille du blé , du ris , du blé
 „ d'Espagne , du mil , & beaucoup de
 „ legumes.

„ La terre dans ce qui est plat país ,
 „ n'a de profondeur jusqu'au roc qu'en-

„ vi-

„ viron deux pieds ; ce qui fait qu'elle
 „ est bientôt lasse, & qu'il faut la lais-
 „ ser reposer. On trouve davantage de
 „ profondeur de bonne terre dans la
 „ montagne, chose assez extraordina-
 „ re. Ceux qui ont assez de courage &
 „ de moiens pour défricher, y trouvent
 „ leur compte. En 1708. il y avoit en-
 „ viron neuf cens habitans dans l'Isle,
 „ tant en Chefs de famille qu'enfans &
 „ esclaves Negres. Il y a un Gouver-
 „ neur, un Greffier & un Garde-maga-
 „ sin pour la Compagnie d'Orient. Tout
 „ leur commerce, outre celui qui peut
 „ être entre les habitans, consiste à en-
 „ voier tous les ans une barque à Pon-
 „ ticheri, sur la côte de Coromandel,
 „ & à recevoir les navires qui passent
 „ pour l'Orient, ou qui en reviennent,
 „ auxquels on fournit ce qui leur est ne-
 „ cessaire, & sur quoi le vendeur fait
 „ un grand profit.

„ L'air de cette Isle est admirable
 „ pour la santé, les *Crioles* néanmoins,
 „ qui sont ceux qui naissent sur les lieux,
 „ ne vivent pas vieux ordinairement ;
 „ mais les autres vont souvent jusqu'à
 „ cent ans. Les maladies extraordina-
 „ res du país sont la colique, & un ac-
 „

„ cident qu'ils appellent *mal de chien*,
 „ que l'on guérit en brûlant le talon du
 „ malade jusqu'au vif avec un fer rou-
 „ ge. On ne voit point de bête veni-
 „ meuse dans cette Isle. Vers l'Orient
 „ il y a un furieux *volcan*; montagne,
 „ qui vomit du feu & fait de grands ra-
 „ vages, tantôt d'un côté, tantôt de
 „ l'autre. Ses feux sont perpetuels, &
 „ les environs sont tout brûlés & cou-
 „ verts de pierres fondues par ces feux,
 „ cassantes & tranchantes comme les
 „ pierres à fusil. Ce pais est desert, sul-
 „ fureux, & ne vaut du tout rien: on
 „ le nomme *le pais brûlé*. Les terres du
 „ haut des montagnes sont meilleures
 „ que celles d'en bas: il y fait très-
 „ froid, & on n'y manque point de gla-
 „ ce, chose à remarquer, car c'est sous
 „ le Tropicque.

„ Entre ces plaines, qui sont sur les
 „ montagnes, la plus remarquable, &
 „ dont personne n'a rien écrit, est celle
 „ qu'on a nommée *la plaine des Caffres*,
 „ à cause qu'une troupe de Caffres es-
 „ claves des habitans de l'Isle, s'y é-
 „ toient allé cacher, après avoir quitté
 „ leurs maîtres. Du bord de la mer on
 „ monte assez doucement pendant sept

„ lieus,

„ lieuës, pour arriver à cette plaine par
 „ une seule route, le long de la riviere
 „ de Saint Estienne, on peut même fai-
 „ re ce chemin à cheval: le terrain est
 „ bon & uni jusqu'à une lieuë & demie
 „ endeca de la plaine, garni de beaux
 „ & grands arbres, dont les feuilles qui
 „ en tombent servent de nourritures aux
 „ tortues que l'on trouve en grand nom-
 „ bre. On peut estimer la hauteur de
 „ cette plaine à deux lieuës au-dessus de
 „ l'horison; aussi paroît-elle d'enbas tou-
 „ te perdue dans les nues. Elle peut a-
 „ voir quatre ou cinq lieuës de circon-
 „ ference: le froid y est insupportable;
 „ & un brouillard continuel, qui mouil-
 „ le autant que la pluïe, empêche qu'on
 „ ne s'y voie de dix pas loin; comme
 „ il tombe la nuit, on y voit plus clair
 „ que pendant le jour: mais alors il y
 „ gele terriblement, & le matin avant
 „ le lever du soleil, on découvre la plai-
 „ ne toute glacée. Mais ce qui s'y voit
 „ de bien extraordinaire, ce sont cer-
 „ taines elevations de terre, taillées pres-
 „ que comme des colonnes, rondes, &
 „ prodigieusement hautes; car elles n'en
 „ doivent guerès aux tours de Nôtre-
 „ Dame de Paris. Elles sont plantées

„ comme un jeu de quilles , & si sem-
 „ blables qu'on se trompe facilement à
 „ les compter. On les appelle des *Pitons* :
 „ si on veut s'arrêter auprès de quel-
 „ qu'un de ces pitons pour se reposer,
 „ il ne faut pas que ceux qui ne s'y re-
 „ posent pas , & qui veulent aller ail-
 „ leurs , s'écartent seulement de deux
 „ cens pas : ils courroient risque de ne
 „ plus retrouver le lieu qu'ils auroient
 „ quitté; tant ces pitons sont en grand
 „ nombre , tous pareils , & tellement
 „ disposez de même maniere , que les
 „ Crioles , gens nez dans le païs , s'y
 „ trompent eux-mêmes : c'est pour ce-
 „ la que pour éviter cet inconvenient,
 „ quand une troupe de voyageurs s'ar-
 „ rête au pied d'un de ces pitons , & que
 „ quelques personnes veulent s'écarter ,
 „ on y laisse quelqu'un , qui fait du feu
 „ ou de la fumée , qui serve à redresser
 „ & à ramener les autres : & si la bru-
 „ me étoit si épaisse , comme il arrive
 „ souvent , qu'elle empêche de voir le
 „ feu ou la fumée , on se munit de cer-
 „ tains gros coquillages , dont on laisse
 „ un à celui qui reste auprès du piton ;
 „ ceux qui veulent s'écarter emportent
 „ l'autre ; & quand on veut revenir , on
 „ souf-

DE L'A
 souffie av
 quille co
 qui rend
 de loir
 les uns
 & on
 cette p
 „ Il y
 „ cette pl
 „ les autr
 „ plus d'u
 „ leur te
 „ Ils son
 „ tes d'
 „ feu. S
 „ allume
 „ qu'un
 „ fumée
 „ de au
 „ trou
 „ y fai
 „ chen
 „ tons
 „ hau
 „ &
 „ mo
 „ gran
 „ nich
 „ foug

„ souffle avec violence dans cette co-
 „ quille comme dans une trompette,
 „ qui rend un son très-aigu, & s'entend
 „ de loin; de maniere que se répondant
 „ les uns les autres, on ne se perd point,
 „ & on se retrouve facilement. Sans
 „ cette précaution on y seroit attrapé.
 „ Il y a beaucoup de Trembles dans
 „ cette plaine, qui sont toujours verts:
 „ les autres arbres ont une mousse de
 „ plus d'une brassée de long, qui couvre
 „ leur tronc & leurs grosses branches.
 „ Ils sont secs, sans feuillages, & si moi-
 „ tes d'eau, qu'on n'en peut faire de
 „ feu. Si après bien de la peine on en a
 „ allumé quelques branchages, ce n'est
 „ qu'un feu noir sans flâme, avec une
 „ fumée rougeâtre qui enfume la vian-
 „ de au lieu de la cuire. On a peine à
 „ trouver un lieu dans cette plaine pour
 „ y faire du feu, à moins que de cher-
 „ cher une élévation autour de ces pi-
 „ tons; car la terre de la plaine est si
 „ humide, que l'eau en sort par tout;
 „ & on y est toujours dans la boue &
 „ mouillé jusqu'à mi-jambe. On y voit
 „ grand nombre d'oiseaux bleus, qui se
 „ nichent dans les herbes & dans des
 „ fougères aquatiques. Cette plaine étoit

„ inconnue avant la fuite des Caffres :
 „ pour en descendre, il faut reprendre
 „ le chemin par où on y est monté , à
 „ moins qu'on ne veuille se risquer par
 „ un autre , qui est trop rude & trop
 „ dangereux.

„ On voit de la plaine des Caffres la
 „ montagne des trois *Salafes*, ainsi nom-
 „ mée , à cause des trois pointes de ce
 „ rocher, le plus haut de l'Isle de Bour-
 „ bon. Toutes ses rivieres en sortent , &
 „ il est si escarpé de tous côtez que l'on
 „ n'y peut monter.

„ Il y a encore dans cette Isle une au-
 „ tre plaine appelée de *Silaos*, plus hau-
 „ te que celle des Caffres , & qui ne
 „ vaut pas mieux : on ne peut y mon-
 „ ter que très-difficilement.

„ L'Isle de Bourbon est fort bien boi-
 „ sée , mais d'autres arbres que ceux
 „ d'Europe. Il y en a d'une hauteur &
 „ d'une grosseur étonnante. On y trou-
 „ ve l'*Ebene*, qui n'est que le cœur de
 „ l'arbre , & qui n'a jamais plus d'un
 „ demi-pied de diametre de sa grosseur.
 „ Il y croît aussi certains arbres , dont
 „ on peut faire de fort bonnes futailles.
 „ On y recueille beaucoup d'aloès ; &
 „ sans le grand soin que demandent les

„ gom-

DE L'A
 „ gomme
 „ coup d'
 „ L'arbre
 „ y vient
 „ autre
 „ oiseau
 „ dent l
 „ Cet
 „ n'a au
 „ re. D
 „ Paul,
 „ ancr
 „ peuv
 „ gare
 „ raga
 „ solen
 „ voit
 „ marq
 „ telle
 „ dire
 „ gu
 „ Le
 „ barq
 „ ordi
 „ se co
 „ ne p
 „ plus
 „ vent
 „ outrag

„ gommés, on y en recueillerait beau-
 „ coup d'excellentes que l'on néglige.
 „ L'arbre *Tacamaca* & celui du *Benjoin*
 „ y viennent fort haut, aussi-bien qu'un
 „ autre appelé *Natte*. On y trouve des
 „ oiseaux appellez *Flamans*, qui exce-
 „ dent la hauteur d'un grand homme.
 „ Cette Isle a un grand défaut, elle
 „ n'a aucun port, ni de lieu pour en fai-
 „ re. Deux rades foraines, l'une à S.
 „ Paul, l'autre à S. Denis, sont le seul
 „ ancrage où les navires qui passent,
 „ peuvent s'arrêter & se rafraîchir: mais
 „ gare la saison & la rencontre des ou-
 „ ragans, ces horribles tempêtes qui dé-
 „ solent ces mers en certains temps. On
 „ voit dans cette Isle une riviere fort re-
 „ marquable, en ce que son fond est
 „ tellement couvert & pavé, pour ainsi
 „ dire, de longues & très-grasses an-
 „ guilles, qu'on lui en donne le nom.

Le soir qui précéda celui de notre em-
 barquement, on s'aperçut que le ciel,

Tempête par
 un oura-
 gan.

ordinairement assez serain en ce lieu-là,
 se couvrait, & il commença de faire u-
 ne petite brume, qui se convertit en
 pluie douce, sans qu'il fit le moindre
 vent. Ce fut là le premier signe d'un
 ouragan qui se formoit, La nuit on en-

tendit un grand bruit , comme de roulemens dans les montagnes , & un peu après il arriva des gens de la campagne, qui rapportèrent avoir vû les ruisseaux se déborder & les oiseaux sortir des bois , où l'on entendoit des bruits effroiables.

Nous nous préparâmes dès la pointe du jour à gagner nos bords en diligence. Il pleuvoit & éclaircit beaucoup , & l'air étoit fort épais. Monsieur de Champloret & moi ayant pris congé du Gouverneur , nous nous embarquâmes séparément dans des canots , qui nous portèrent chacun à nôtre bord. Ce fut le canot du Capitaine du port qui me rendit ce service ; car je fus obligé de laisser le mien pour porter nos Officiers, qui malgré l'apparence d'un ouragan , étoient encore venus à terre, croyant se bien divertir.

Le vent, qui s'étoit mis à souffler, augmentoit de moment à autre , & les vagues grossissoient de même ; les navires chassoient , & l'ouragan ne pouvoit pas se manifester plus ouvertement ; le ciel étant tout couvert de nuages bas, & épais, au moment que je fus à bord.

J'y arrivai heureusement assez-tôt pour faire appareiller les huniers ; car comme

me

DE L'A
ne je vien
pu surcro
tre ancre
dre d'a
que nou
déjà fait
lorsque
cher & c
tôt coup
à un cert
mon qui
Dans
ploret
& cou
mais il
courir l
reuséme
navire q
para, n
un aut
presq
vires,
Lo
rade.
meu
toit t
refole
que d
d'un

me je viens de dire, nous chassions, & par surcroit de disgrâce la beque de nôtre ancre rompit, & il étoit à craindre d'aller nous briser sur nos navires, que nous eussions aussi fait perir. J'avois déjà fait mettre le cable au cabestan, lorsque nous vîmes nôtre navire demarcher & culer en arriere; je fis tout aussitôt couper le cable, hisser les huniers à un certain point, & appareiller l'artimon qui se déchira.

Dans ce moment Monsieur de Champloret se trouvoit sur le vent à nous, & couroit un bord pour nous doubler; mais il ne pouvoit gueres le faire sans courir le risque de nous aborder. Heureusement je fis tenir le vent, & nôtre navire qui gouvernoit parfaitement bien, para; mais il étoit en même temps dans un autre peril; car nous ne pouvions presque arriver sans perdre nos autres navires, & nous perdre avec eux.

Lorsque je fus tout-à-fait hors de la rade, je fis serrer les huniers pour demeurer à la cape; car le vent augmentoit toujours: ce qui me fit prendre la resolution de me mettre au large, c'est que dans les ouragans les vens tournent d'un moment à l'autre, & font plus

de la moitié du tour du compas.

Nos Officiers arriverent cependant avec beaucoup de peine & de risque, après avoir été bien mouillez, le canot étant si plein d'eau, qu'on fut obligé de l'abandonner, en coupant l'amarre qui le tenoit.

Nous voyions encore nos autres navires dans le même embarras où nous avions été. Monsieur de Champlotet avoit mis en travers, & attendoit sa chaloupe, qui étoit allé sauver son ancre; mais elle ne put gagner le navire pour être trop au vent, & courut risque de se perdre. Elle joignit enfin le bord du *Vainqueur*, qui heureusement l'attendit, & la sauva.

La pluie & le vent continuoient toujours de la même force, & j'étois si mouillé que je fus obligé d'aller un moment dans ma chambre pour changer, pendant lequel temps nos Officiers firent indiscrettement faire route, vent derriere: & quand je remontai sur le Gaillard, je ne vis plus nos autres navires. Nous revinmes au vent pour tâcher de les revoir, ce que nous ne pûmes plus faire depuis. Le matin du lendemain, le vent diminua quelque peu,
mais

mais la Mer étoit toujours fort agitée.

Cet ouragan qui causa sans doute, autant & plus de dommage sur la terre, que sur la Mer, nous fit un grand tort en particulier : car de tous nos bœufs embarqués, nous n'en pûmes rechaper que deux, les autres perirent dans la tourmente; on en sala la chair inutilement, n'ayant pas pû se conserver. On sauva par bonheur quarante grosses tortues de terre, auxquelles on ne donnoit rien à manger, se nourrissant de leur graisse, à ce que l'on croit.

Nous trouvâmes encore quelque mauvais temps par le travers du banc des aiguilles, & aiant alors le vent contraire & la Mer fort grosse, nous y demeurâmes deux jours à la cape. Nous avions rencontré un navire Danois, venant de la côte de Coromandel, où cette Nation a un comptoir à Trinquebare : il fut long-temps à se résoudre de nous venir parler, malgré les coups de canon que nous lui tirâmes; il nous fuïoit tant qu'il pouvoit, croiant que nous devions nous contenter de voir son pavillon. A la fin les coups réitérés, dont les boulets commençoient d'incommoder ses mats, le firent résoudre d'arriver sous

le vent, en nous demandant d'où nous étions. Nous avions pavillon Anglois, & nous le forçâmes de mettre sa chaloupe dehors, ne pouvant s'excuser sur le temps, qui étoit beau, & la Mer calme.

Nous visitâmes son passeport qui étoit de plus de quatre années, les livres du comptoir de Trinquebare que le Directeur envoioit à la Compagnie de Danemarck, & nous lûmes quantité de lettres. Nous retinmes toutes celles qui étoient pour l'Angleterre & la Hollande, où l'on faisoit de grandes plaintes sur les Armateurs François, & de nous en particulier, disant que trois navires Malouins troubloient tout le commerce des deux Nations dans la Mer des Indes, & que si on n'y remédioit, il arriveroit de plus grandes pertes, ajoutant que quatre navires Anglois avoient été obligez de se retirer dans un Port, & de mettre leur argent à terre, crainte d'y être forcés. Après avoir renvoié la caisse des papiers du comptoir, & toutes les lettres qui ne nous regardoient point, nous souhaitâmes un bon voyage au Capitaine Danois, qui alloit relâcher au Cap de Bonne-esperance.

Nous

Nous passâmes ensuite à la hauteur de ce Cap, mais à plus de 60. mille de distance, & on pensa à faire route pour gagner l'Isle de l'Ascension, ^{Isle de l'Ascension.} esperant d'y rencontrer nos camarades, ou d'en apprendre des nouvelles, & d'y prendre des tortues, qui sont là en grande abondance; mais nous ne pûmes jamais trouver cette Isle. On y laisse ordinairement une bouteille bien bouchée, avec une Lettre dedans, au pied d'une croix, pour donner avis de son passage & de tout ce que l'on veut.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire dans la suite de nôtre navigation, jusqu'au passage de la Ligne, qui nous fut fort heureux, par un petit vent frais, & très-peu de pluie. Nous n'y sentîmes pas les mêmes chaleurs que nous avions trouvé en venant d'Europe; mais je crois que ce changement n'étoit guères que par raport à nous, qui étions déjà accoutumés aux chaleurs brûlantes des côtes d'Arabie, en sorte que nous ne trouvions plus rien qui en approchât.

Sous la hauteur de trente-quatre degrés de latitude Nord de la Ligne, nous eûmes la vûe d'un Navire que la nuit

nous fit perdre : il louvoïoit comme nous, courant ses bordées par les vents contraires, ce qui nous fit croire qu'il tenoit comme nous la route de l'Europe : nous le revîmes le lendemain, & nous l'approchâmes. Je jugeai que ce pouvoit être un de nos camarades, ce que nous eussions bien-tôt reconnu, si dans le temps que je prenois un peu de repos, nos gens n'avoient pas changé la route, enforte que nous ne le revîmes plus.

Illes
Açores.

Nous passâmes fort au large des Illes Açores, & nous vîmes beaucoup de ces oileaux nommés des Calculots & des Dardins, ce qui nous fit croire que nous n'étions pas éloignés des Vegies, trois grands écueils qui sont au large de ces Illes.

Dix ou douze jours après, nous vîmes un navire : & comme il faisoit sa route sans crainte, ayant un passeport d'Angleterre, nous le joignîmes en peu de temps. Son pavillon étoit Espagnol, & le nôtre Anglois. Il mit sa chaloupe à la mer, pour nous faire entendre qu'il étoit de S. Sebastien, & nous faire voir ses expéditions de ce lieu-là. On se servit de sa chaloupe pour aller visiter

DE L'A
 sa son bon
 que l'équi
 roit que h
 sorti pour
 il nous fi
 quel il s
 à l'oueff
 corrigea
 nous avie
 chemin c
 si vite qu
 n'avoit
 des roc
 sous.
 No
 jours
 traires a
 der auc
 conform
 l'Espa
 nous
 qu'il
 hive
 tout
 bon
 *
 fait u
 te ma

ter son bord, & on nous rapporta que tout l'équipage étoit Basque. Il n'y avoit que huit jours que ce vaisseau étoit parti pour aller à la pêche de la baleine: il nous fit voir son * Point, suivant lequel il s'estimoit être à quarante lieues à l'ouest de Waterfort, sur quoi nous corrigeâmes nos routes, trouvant que nous avions fait erreur dans l'estime du chemin de nôtre navire, qui n'alloit pas si vite que nous le pensions, à cause qu'on n'avoit pas pû le nettoyer entierement des rocailles, qui étoient demeurées dessous.

Nous eûmes ensuite pendant huit jours, des vents d'est tout-à-fait contraires à nôtre route, sans pouvoir aborder aucune terre, & nous avions déjà consommé deux barriques de biscuit que l'Espagnol, dont je viens de parler, nous avoit donné, en nous apprenant qu'il y avoit eu en Europe un tres-rude hiver, & que le blé étoit fort cher par tout. A la fin les vents étant devenus bons, nous continuâmes nôtre route:

&

* Point, ou estime journaliere du chemin que fait un vaisseau, marquée par un point sur la carte marine.

& deux jours après nous fondâmes, trouvant le fond à quatre-vingt-dix brasses; nous connûmes par là que nous étions sur le banc, qui est au dehors des Sorlingues à la distance de cinquante lieues.

Le lendemain sur les huit heures du matin, nous découvrîmes quatre navires, dont trois avoient le vent sur nous, & l'autre étoit devant nous. On vint m'en avertir, & je les vis avec la lunette, sans pouvoir discerner, & reconnoître le corps du bâtiment. Je fis toujours faire la même route, & le vaisseau qui étoit devant nous faisant la sienne, il se trouva en peu de temps à une portée de canon du nôtre; il serra ses perroquets, & carga ses basses voiles. Cependant j'avois fait rafraichir l'équipage pour se preparer au combat; mais ce navire qui avoit l'air Hollandois, voiant la disposition du nôtre, qui ne lui étoit inferieur en rien, repareilla ses voiles, & sans montrer son pavillon, fit sa route, & nous continuâmes la nôtre, le perdant de vûe, lui & ses camarades.

Me
d'Ouef-
tant.

Le jour suivant qui étoit le sept de
Mai 1710, à demeure de jour nous eû-
mes

mes l'agréable vûe de l'Isle d'Ouessant, & nous l'approchâmes. Alors quelques Officiers, qui avoient acquis des Marchandises de l'argent qu'ils avoient detourné dans nos prises, ne souhaiterent rien tant que d'entrer à Brest, & ils me le firent proposer, sous pretexte de mes propres interêts: je répondis que ni ma santé, qui étoit déjà fort altérée, ni mon intérêt particulier, ne me feroient jamais oublier l'intérêt général de la Compagnie, à laquelle on favoit bien que j'étois fortement attaché; qu'ainsi le vent étant bon, j'étois d'avis d'en profiter.

Il est sûr qu'il auroit été très-avantageux pour moi d'aller à Brest, mais j'étois incapable de prendre ce parti-là, quand j'aurois prévu même qu'on me feroit paier à Saint Malo des droits exorbitans, & que la Compagnie à qui je faisois ce sacrifice de mes propres interêts, me traiteroit ensuite avec assez de rigueur, en oubliant ses promesses & mes services.

En faisant route pour Saint Malo, nous vîmes un navire de trente canons qui sortoit du Four, & qui venoit droit à nous: on se prepara encore au combat,

Arrivée
à Saint
Malo.

bat, cependant à une lieue de distance il prit un autre parti, commençant à fuir par la même route que nous avions à tenir; nous le perdîmes de vûe à deux heures après midi.

Le lendemain matin nous trouvant à la vûe de Saint Malo, & du côté de la Conchée, je fis faire des signaux. Nôtre principal Intereffé dépêcha tout aussi tôt un batteau à son Commis, qui me rendit une Lettre de sa part, me donnant ses ordres pour faire entrer le navire, & m'envoiant un Pilote pour cet effet. J'avois déjà approché de l'endroit qu'on appelle la grande porte, contre la mauvaise intention des Officiers dont j'ai déjà parlé, qui avoient comploté entre eux, aiant à leur tête l'homme le plus mutin & le plus déterminé qu'on puiffè voir, & fait serment de mener le navire malgré moi sous le Cap de Frehele, & d'y mouiller, dans le dessein de débarquer là tout ce qu'ils pourroient, menaçant de casser la tête à quiconque voudroit s'y opposer. Cependant malgré tous ces discours je fis gouverner, pour entrer dans la rade, & nous y mouillâmes heureusement le huitième.

Le

Le principal Intereffé, dont j'ai déjà parlé, vint à nôtre bord. Après les premieres civilités, je lui dis nettement que tels & tels Officiers qu'il voïoit devant lui, étoient autant de serviteurs infideles de la Compagnie. Je le tirai ensuite à l'écart pour lui faire le détail de tout, & singulierement pour lui apprendre que le nommé Guillaume Serot, dit la Croix, homme de néant, brutal & rempli de mauvaises qualités, auteur du complot dont j'avois empêché l'exécution, avoit pris un barreton d'or, de valeur de près de vingt mille livres, qu'il avoit ferré dans son coffre, où il avoit fait une cache exprès. Là-dessus on appella le Lieutenant général de l'Amirauté, devant lequel on commença une procedure dans les formes, contre ce Serot, qui fut mis en prison dans la ville, & nia le fait pendant deux jours entiers; mais enfin deux de ces Messieurs de la Compagnie l'ébranlerent à force de menaces. Il dit alors qu'il n'avoit que le milieu de la barre d'or, les deux bouts aïant été sciés; sur quoi on le fit embarquer, & ces Messieurs allerent avec lui sur le vaisseau pour chercher dans

le lieu où il disoit avoir mis cette pretendue portion de barre d'or. Ils virent veritablement la cache en question, & ils trouverent le barreton d'or en son entier, sans avoir été le moins du monde diminué, ni alteré.

Quelques jours après, les autres navires dont j'avois été séparé, arriverent heureusement au même port, & la Compagnie eut tout lieu d'être satisfaite du succès de son entreprise.



Heure

premie

lire le

temps

laquell

& n'in

publi

pag

leur

le J

Ma

vier

Me

Cap

C

RELATION

DU VOYAGE DE MOKA;
à la Cour du Roi d'Yemen, dans les
montagnes d'Arabie, fait dans la secon-
de Expedition des années 1711, 1712,
& 1713.

LA Compagnie des Negocians de Saint Malo, formée principalement pour faire le commerce du café dans l'Arabie Heureuse, s'étoit si bien trouvée de la premiere Expedition, dont on vient de lire le détail, qu'elle ne tarda pas longtemps d'en entreprendre une seconde, laquelle n'a pas eu un moindre succès, & n'interessera pas moins la curiosité du public que la precedente. Cette Compagnie fit pour cela armer deux des meilleurs Navires de ce port, *la Paix*, & *le Diligent*, lesquels sortirent de Saint Malo au commencement du mois de Janvier 1711, sous le commandement de Messieurs de la Lande & de Briselaine, Capitaines experimentés.

Ces Navires ne pûrent jamais gagner
le

le détroit de la mer rouge dans le mois d'Août, temps auquel les vents étoient encore propres pour y entrer. Ils virent bien l'Isle de Zocotora, mais ils ne pûrent pas l'approcher, non plus que la côte d'Aden, parce que la mousson regnoit alors du nord-est. Pour ne point perdre de temps, les Capitaines prirent le parti d'aller croiser sur le Cap Comorin, lequel avec l'Isle de Ceilan, forme le détroit de ce nom, & est un des plus grands passages de l'Asie.

Ce Cap tire son nom de l'Isle de Comar, à l'Orient des Maldives.

Ils furent assez heureux dans cette course pour enlever deux Navires Anglois richement chargés, qu'ils joignirent à un Navire Hollandois, pris endèça du Cap de Bonne-esperance; & environ un mois après, ils retournerent sur les côtes d'Arabie.

Ils furent d'abord à Aden pour y prendre des pilotes capables de les conduire sûrement dans la mer rouge, mais ils n'en pûrent pas trouver. On dit que les Arabes se font un scrupule de religion de s'embarquer sur nos vaisseaux; cependant ils arriverent heureusement à Moka, & ils y mouillerent avec les prises le 2. Decembre 1711. Ils trouverent pour Gouverneur de Moka, celui qui l'étoit

DE L'A
l'étoit d'A
Il roit pri
Saleh, que
Vifir,
nouveau
bien nos
même qu
pour les c
Quelqu
men tomb
nître lui
François
quelqu'o
Le Roi
Saleh m
tôt des
une Lett
sujet de
que le v
nître a
putés
du Ro
porto
une p
gent,
de fo
La
gue,
rent

l'étoit d'Aden lors du premier voyage. Il avoit pris la place de son frere Cheik Saleh, que le Roi d'Yemen avoit fait Visir, ou son principal Ministre. Ce nouveau Gouverneur reçut parfaitement bien nos Capitaines, & il leur accorda même quelque distinction particuliere pour les droits.

Quelque temps après, le Roi d'Yemen tomba malade; son nouveau Ministre lui vanta l'habileté des Medecins François, lui conseillant d'en faire venir quelqu'un des navires arrivés à Moka. Le Roi donna là-dessus ses ordres à Cheik Saleh même, lequel envoya tout aussitôt des députez à nos Capitaines, avec une Lettre fort civile, qui contenoit le sujet de leur députation. Pour marquer que le voyage étoit important, le Ministre avoit donné pour Chef à ces députés Sidy Abedil, premier Secretaire du Roi, accompagné d'un Officier: il portoit pour marque de son autorité, une petite hache d'arme à manche d'argent, pendue à sa ceinture, ou à la selle de son cheval.

La Lettre du Ministre ayant été reçue, & interpretée, les Capitaines prirent un peu trop à la rigueur le terme
de

de Medecin , qui s'y trouvoit plusieurs fois repeté , & ils répondirent en vrais marins , qu'ils n'avoient point de Medecins sur leurs vaisseaux , mais des gens habiles à couper des bras & des jambes , & à panser des plaïes , lesquels se mêloient aussi de traiter les malades , & que quelquefois ils les guerissoient.

Les deputés dirent que c'étoit de cette espece de Medecins que le Roi avoit besoin , s'agissant d'un abcès fâcheux qu'il avoit dans l'oreille , & qu'il se promettoit beaucoup de leur habileté. Alors nos Capitaines delibererent entre eux , & ils resolurent de profiter de cette conjoncture , pour faire connoître la Nation Françoisé au Roi d'Yemen , & pour connoître mieux qu'on n'a encore fait , le païs qui est sous sa domination , pour tirer de tout cela le plus d'utilité qu'il seroit possible pour le commerce.

Dans cette vûe , & pour répondre à l'honneur qui leur étoit fait , ils firent au Roi d'Yemen une députation dans les formes ; ils en chargerent Monsieur de la Grelaudiere Major de la garnison de Pondichery , originaire de la Province d'Anjou , lequel étant bien aise de repasser en France , étoit venu des Indes à
Moka

DE L'A
Moka avec
mais sur la p
mandant.
homme d'
savoit alle
la duppe
qu'on lui
On for
& on le fi
du Sieur L
vaisseau le
qu'en seco
mier Ch
on juge
soin des
charger
sens pour
toit une
pièds de
paire d
les, &
draps.
Ne
men
le 14.
res d
cheva
La tr
nes,

Moka avec nos Capitaines, qui l'avoient mis sur la prise Hollandoise pour Commandant. Ils le choisirent comme un homme d'esprit & de conduite, & qui savoit assez les langues, pour n'être pas la dupe d'un Interprete Portuguais qu'on lui donna pour l'Arabe.

On forma quelque suite à ce Député, & on le fit accompagner singulierement du Sieur Barbier, habile Chirurgien du vaisseau le *Diligent*, mais qui ne l'étoit qu'en second du Sieur des Noyers, premier Chirurgien de l'armement, lequel on jugea à propos de retenir pour le besoin des navires. Enfin les Capitaines chargerent les Députés de quelques presents pour le Roi; la principale piece étoit une fort belle glace de cinq à six pieds de hauteur; il y avoit aussi une paire de pistolets curieusement travaillés, & quelques pieces de nos plus beaux draps.

Nos Députés, & ceux du Roi d'Ye-
men partirent de compagnie de Moka,
le 14. Février 1712, vers les quatre heu-
res du soir, montés sur de fort beaux
chevaux, & très-proprement harnachez.
La troupe étoit d'environ vingt person-
nes, escortée par une Compagnie de Ca-

Départ
de Mo-
ka pour
la Cour
du Roi
d'Ye-
men.

valerie, & suivie de plusieurs chameaux & d'autres bêtes de charge, car on portoit toutes les commodités nécessaires pour ce voyage.

Mofa. On marcha tout le reste du jour, & une bonne partie de la nuit, & on se rendit à trois heures du matin à Mofa, petite ville champêtre assez agreable, après avoir fait dix lieuës de chemin. Cette ville fournit presque toute la volaille qu'on apporte à Moka, & c'est aussi l'entrepôt & le passage des fruits, qui viennent des montagnes.

Manze-ry. On monta à cheval sur les dix heures du matin, & on alla coucher à Manze-ry, où il n'y a que cinq ou six maisons. On passa la nuit sous des palmiers & des peupliers. Cette seconde traite avoit été de 15. lieuës.

Tage. Le lendemain on partit de très-grand matin pour se rendre à Tage, où l'on arriva après avoir fait dix-huit lieuës, mais par un fort beau chemin, & presque toujours plaine. Cette ville est fort renommée dans le pais: elle est grande & fermée de belles murailles, qu'on dit être un ouvrage des Turcs, avec un bon château sur une montagne qui commande la ville, & qui paroît de six lieuës loin ;

DE L'A
 loin; il y
 et c'est là
 prisonnier
 leurs pa
 montag
 la vûe,
 des comm
 ge est fil
 lui qui re
 ne manq
 le Châte
 & regala
 à la Sul
 grande
 fance d
 tion à re
 soit. Ils
 ville, où
 quées.
 De
 pour
 rent le
 ge de
 fois.
 & les
 ils vi
 fruiti
 deux
 l'un se

loin; il y a trente gros canons de fonte, & c'est là qu'on met ordinairement les prisonniers d'Etat. On a pratiqué plusieurs jardins sur le penchant de cette montagne, qui font un fort bel effet à la vûe, & qui donnent à la ville de grandes commodités. Le Gouverneur de Tage est fils du Roi, predecesseur de celui qui regne aujourd'hui. Nos Députés ne manquerent pas d'aller le saluer dans le Château; ils en furent très-bien reçus & regalés, principalement avec du café à la Sultane. Il les questionna fort sur la grandeur de la France, & sur la puissance du Roi, & il entroit en admiration à toutes les réponses qu'on lui faisoit. Ils virent ensuite une partie de la ville, où il y a neuf ou dix belles Mosquées.

De Tage en continuant le chemin pour se rendre à Manzuel, nos gens eurent le plaisir de voir à six lieues de Tage des arbres de café pour la première fois. Ils passent pour être les plus beaux, & les mieux cultivés de tout l'Yemen; ils virent aussi là beaucoup d'arbres fruitiers. Il n'y a à Manzuel que ^{MAN-} deux châteaux fort antiques, dont ^{zuel.} l'un servoit autrefois de demeure aux

I 2 Rois,

Rois, du temps des guerres avec les Turcs.

De Manzuel on entreprit d'aller en deux jours à Yrame, ville qui en est éloignée de trente lieues, passant par **Gabala.** Gabala, petite ville murée d'un côté, & dont les Mosquées ont de fort belles tours ou minarets. C'est un fils du Roi regnant qui en a le gouvernement; nos Envoyés allerent le saluer: ce Prince est bien fait & de bonne mine.

On coucha en chemin sous des arbres, & le lendemain on se rendit à la ville d'**Yrame.** Yrame, qui est grande, sans murailles, & où il y a aussi un Gouverneur.

A la sortie d'Yrame on trouve les plus hautes montagnes qui soient peut-être dans l'Yemen. Le país qui jusqu'alors nous avoit paru assez agreable, quoique souvent entrecoupé de montagnes, commence à être fort sec & sterile. On n'y voit plus ni arbres ni valées remplies de plantations de café, comme dans la precedente route, où d'ailleurs la terre est arrosée par les eaux qui coulent des montagnes moins élevées, lesquelles forment de frequens ruisseaux, sans faire cependant aucune riviere.

D'Yra-

DE L'A
D'Yram
re ville co
niere de
fort diffé
tagues d
sent dur
te, sans
fraicheur
leil.
Mais q
on n'a pr
& on c
respirer
s'étend
d'ailleu
de Dam
qui est
men.
Elle
d'une p
gnant
distan
a aussi
élevé
nom
* J
lequel
H12, c'

D'Yrame on se rendit à Damar, autre ville considerable, éloignée de la premiere de quinze lieuës par des chemins fort difficiles, toujours dans des montagnes d'une grande élévation, où l'on sent durant le jour une chaleur brûlante, sans presque aucun vent, ni autre fraîcheur, qu'après le coucher du soleil.

Mais quand on est arrivé à Damar, on n'a presque plus de fatigue à souffrir, & on commence, pour ainsi dire, à respirer; car le pais vient à s'ouvrir & à s'étendre en plaines fort agréables; & d'ailleurs à un quart de lieuë seulement de Damar, on trouve la ville de Mouab, qui est le séjour ordinaire du Roi d'Yemen.

Mouab
demeure
du Roi
d'Yemen.

Elle est assise sur la pente meridionale d'une petite montagne: c'est le Roi regnant qui l'a fait bâtir. A une pareille distance d'un quart de lieuë, ce Prince a aussi fait bâtir sur une montagne plus élevée, un château qui porte encore le nom de * Mouab; c'est comme une maison

* J'ai vû des Expéditions datées de ce Château, lequel y est nommé en Arabe HISN AL MAOUAHIB, c'est-à-dire le Château, ou le Palais des Graces.

son de plaifance, où le Roi va foyvent fe delaffer; enforte que, par ce que l'on vient d'observer, Damar, Mouab, & le château de ce nom, font pofés comme en triangle, & à une pareille diftance d'un lieu à l'autre.

A deux lieuës & demie de Mouab, le Roi a encore fait bâtir fur une petite montagne, une Citadelle, où il tient en garnifon fes meilleurs foldats, & une nombreufe artillerie. C'eft-là qu'il fe retire dans le temps des guerres avec les Princes voifins, quand il craint l'approche des ennemis, & de n'être pas le plus fort.

Les Envoyés Arabes qui avoient toujours accompagné les nôtres, fe fepererent d'eux à une petite diftance de Mouab, & ils s'avancerent en les priant de s'arrêter un peu, pour leur donner le temps d'avertir le Roi de leur arrivée. Ce Prince refolut tout auffi-tôt d'envoier au devant des François, & de leur faire une reception diftinguée; mais nos gens n'eurent pas la patience d'attendre cette ceremonie, par l'extrême chaleur qu'il faifoit. Ils marcherent un moment après, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fe trouva beaucoup de monde dans les dehors de
Mouab

Mouab pour les voir , ce qui leur étoit aussi arrivé presque par tout où ils avoient passé.

C'est ainsi que nos Députés, après avoir marché presque jour & nuit, en changeant souvent de chevaux, arrivèrent enfin à Mouab, le huitième jour de leur depart de Moka, aiant fait plus de six-vingts lieues par des chemins assez rudes, & presque toujours dans les montagnes. Leurs memoires portent que la route depuis Moka fut presque toujours dirigée vers le nord-est.

Ils descendirent dans la cour du Palais, après avoir passé par cinq différentes portes, où il y a des corps-de-gardes. Ils furent reçûs dans cette cour par un Officier de la Chambre du Roi, qui les conduisit par un bel escalier dans l'interieur de ce palais, lequel est bâti sur deux grandes aîles, de trois étages chacune.

On les pria d'attendre quelque temps à la porte de l'appartement du Prince, & cependant cet Officier les entretint par le moien de l'interprete. Cette attente fut un peu longue, & enfin on vint dire qu'ils pouvoient entrer; ce qu'ils firent, après avoir laissé leurs sou-

liers à cette porte. Ils trouverent d'abord le premier Ministre Cheik Saleh, qui après les avoir complimentés, en ajoutant qu'il étoit bon ami des François, leur servit d'introducteur dans la chambre du Roi.

Ce Prince qui est un vieillard, âgé de quatre-vingt sept ans, bien fait, d'une physionomie agreable, & mediocrement bâsané, étoit assis sur son lit, ou plutôt sur une estrade couverte de tapis, & placée dans le fond de la chambre, faisant face à la porte. Il étoit appuyé sur des coussins, aiant auprès de sa personne les deux Princes ses fils, un peu plus loin ses principaux Officiers; & ensuite, à commencer du pied de l'estrade, une partie des gens de sa Cour, rangés sur deux lignes, qui laissoient un large passage à ceux qui devoient venir à l'audience du Roi.

Le Chef de nôtre députation se presenta le premier, fit au Roi une profonde reverence, & voulut commencer le petit discours qu'il avoit préparé; mais le Roi, apparemment pressé de son mal, l'interrompit, pour demander lequel d'entre les François étoit le Medecin. On le lui montra, & tout aussitôt

tôt

DEL A
 tit le Prin
 ciers l'aïd
 à le con
 fenêtre
 montra
 dont il
 Celui
 cès form
 de ceux
 Ils s'étoi
 meur co
 une esp
 guerir
 fligée
 car ce
 ja caus
 ce pau
 continu
 vre, &
 meil.
 Ne
 qu'il
 de le
 de l'
 & p
 ne.
 empl
 ce a
 Le R

tôt le Prince se leva, deux de ses Officiers l'aiderent à descendre du sofa, & le conduisirent auprès d'une grande fenêtre. Là en relevant son turban, il montra au Chirurgien François, le mal dont il étoit question.

Celui-ci reconnut bien-tôt, & l'abcès formé dans l'oreille, & l'ignorance de ceux qui s'étoient mêlé de le panser. Ils s'étoient contentés, parce que l'humeur couloit un peu, d'appliquer dessus une espece de terre jaunâtre, croïant guerir ce mal en desséchant la partie affligée ; mais c'étoit tout le contraire, car ce remede à contre-temps avoit déjà causé une inflammation ; ensorte que ce pauvre Prince souffroit des douleurs continuelles, qui lui donnoient la fièvre, & qu'il avoit perdu l'usage du sommeil.

Nôtre homme assura d'abord le Roi qu'il le gueriroit, & pour commencer de le soulager, il appliqua sur le champ de l'huile rosat pour humecter la partie, & pour détacher toute cette terre jaune. Il se contenta enfin d'appliquer une emplâtre convenable pour faire une douce attraction de la matiere de l'abcès. Le Roi montra ensuite une tumeur qu'il

avoit à la main, que le Chirurgien François reconnut être de même nature que le mal de l'oreille, & que l'on avoit aussi imprudemment traité. Il en usa comme il venoit de faire à l'égard de l'abcès, faisant esperer au Roi qu'il seroit bien-tôt delivré de l'une & de l'autre indisposition.

Ce Prince se remit ensuite dans sa premiere situation, dit plusieurs choses obligantes à nos Deputés, les questionna sur le voyage d'Arabie, & il reçut enfin agreablement les presens qu'on lui offrit de la part des Capitaines. La glace de miroir attira sur tout son attention, il s'y regarda plusieurs fois dedans, ce qui fut imité par tous les Grands de sa Cour. C'est ainsi que se passa cette premiere audience.

Nos François ne sortirent point du palais, car le Roi voulut qu'ils y fussent logés & entretenus de toutes choses. On leur donna trois appartemens, dont l'un devoit servir de cuisine; mais ces appartemens étoient fort nuds, & presque sans autres meubles que des tapis de pied, & des couffins sur des estrades ou sofas, qui devoient servir de tables, de sieges & de lits. C'est la maniere de presque tous les Orientaux. Com-

DE L'
Comm
cipal suj
guerison
afflu au
& lui d
sans ou
forte qu
& que
noient,
le mond
Cepen
re prof
& avoi
ces, d
de tou
faire s
ce, sur
gnificer
& en
vertus
La m
men
enter
en p
L
gois
te pe
vent
né d

Comme par rapport au Roi, le principal sujet de cette députation étoit sa guerison, le Sieur Barbier se rendit fort assidu auprès de ce Prince. Il le purgea, & lui donna plusieurs raffraichissemens, sans oublier les remedes extérieurs; en sorte que peu à peu le mal diminueoit, & que le sommeil & l'appetit revenoient, au grand contentement de tout le monde.

Cependant Monsieur de la Grelaudiere profitoit de ces bonnes dispositions, & avoit du Prince de fréquentes audiences, dans lesquelles rien n'étoit oublié de tout ce qui pouvoit piquer, & satisfaire sa curiosité sur l'état de la France, sur la puissance du Roi, sur la magnificence de sa Cour, & de ses Palais, & en particulier sur les qualités & les vertus personnelles de ce grand Prince. La matiere plaisoit fort au Roi d'Yemen, qui ne cessoit d'admirer ce qu'il entendoit, & de marquer sa satisfaction en plusieurs manieres.

L'attention du Roi pour que les François fussent bien traités à sa Cour, ne se peut exprimer; il leur envoioit souvent des plats de sa table, & il avoit donné des ordres précis, pour tout le reste.

Mais nos gens ne pûrent jamais s'accommoder des mets qu'on leur presentoit, où l'épicerie, & surtout la canelle dominoient à l'excès. Ces mets étoient pour l'ordinaire de la chair de cabrit, de veau & de mouton, coupée par petits morceaux, & bouillie ensemble, avec du ris & une quantité de raisins secs: on leur servoit encore du bœuf aussi étrangement apprêté, & quelquefois de la volaille que les Arabes écorchent, immédiatement après l'avoir tuée, & à laquelle ils font sur le champ une friture; ils en usent de même de toutes leurs autres viandes, qu'ils apprént sans leur donner le temps de se mortifier. Pour du gibier, ils n'en mangent jamais: leur pain assez insipide, est fait à peu près comme les galettes de bled sarazin, que l'on mange en Bretagne, & en Normandie. Ils ne servent point de vin, quoiqu'il y ait des vignobles aux environs de Mouab, & ils ne presentent point d'autre boisson que de l'eau, & du café.

Nos gens, comme j'ai déjà dit, ne pouvant s'accommoder de cette manière de vivre, demandèrent qu'on leur fournît seulement les viandes nécessaires,
&

& qu'on leur laissât le soin de les accommoder; sur quoi on les satisfit agréablement, & avec une exactitude surprenante.

Leur séjour à Mouab fut de trois semaines entières, car il ne falut pas moins de temps pour rétablir parfaitement la santé du Roi. Ils sortoient souvent du Palais pour voir la ville & ses dehors. Cette ville n'est considerable qu'à cause de la demeure du Prince, car elle est d'une mediocre grandeur, avec des murailles de terre, comme le sont aussi la plûpart des maisons. Un des fauxbourgs de Mouab est entierement occupé par des Juifs, qui sont obligez de s'y retirer tous les soirs, n'ayant pas la liberté de coucher dans la ville. L'air est fort bon à Mouab; il y fait froid le matin avant le lever du soleil, & après son coucher; mais depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, la chaleur y est fort grande.

Les Officiers du Roi accompagnoient le plus souvent nos gens à la promenade, qu'ils faisoient à cheval aux environs de la ville, où en general le terrain leur parut fort bon. Tout ce qui est plaine étoit alors semé de ris & de

froment, & presque tout ce qui est colline & vallée, étoit planté de fort beaux cafés, sans parler de plusieurs vignobles, & de quantité d'arbres fruitiers.

Le Roi, dans un entretien particulier, avoit fort vanté à nos Deputés un nouveau jardin qu'il faisoit actuellement planter près de Mouab où il pretendoit n'avoir que des cafés d'élite, qu'on appelleroit des cafés du Roi. Nos gens ne manquerent pas d'aller voir ce jardin, où ils ne trouverent rien de fort singulier, si ce n'est le soin que ce Prince prenoit de faire mettre dans un enclos, & dans un arrangement particulier, des arbres qui sont si communs dans son Royaume.

Monsieur de la Grelaudiere après avoir loué au Roi son nouveau jardin, prit la liberté de lui dire là-dessus sa pensée, & de quelle maniere les plus grands Princes de l'Europe en usoient à l'égard de leurs jardins, où l'on ne mettoit presque point d'arbres que pour l'ornement, & pour la fraîcheur, ajoutant que s'il s'y trouvoit quelques fruits, les Princes se faisoient un plaisir d'en laisser l'usage aux gens de leur Cour.

Le Roi d'Yemen prit fort bien la chose,

DE L'
 fe, & ré
 moins de
 les Prin
 l'arbre
 son par
 étoit p
 ble, à
 & de se
 font peu
 que c'é
 voir cro
 qui ser
 pour
 un m
 de pl
 café.
 On
 une de
 ee Pr
 loisir
 courir
 par t
 ner l
 men
 pala
 nier
 & n
 com
 que

se, & répondit qu'il ne se piquoit pas moins de bon goût & de generosité que les Princes Européens ; qu'à la verité l'arbre du café étoit fort commun en son païs, mais que pour cela il ne lui étoit pas moins cher, & moins agréable, à cause de sa verdure continuelle, & de ses productions singulieres, & qui sont peut-être uniques dans la nature ; que c'étoit pour lui un vrai plaisir de voir croître des arbres de cette espece, qui seroient plantés comme de sa main pour en faire des liberalités ; & qu'en un mot il ne connoissoit rien en fait de plantes & de fruits, au-dessus du café.

On s'est dispensé de faire en son lieu une description particuliere du palais de ce Prince. Nos gens ont eu tout le loisir possible de le voir, & de le parcourir ; mais plus curieux de ne dire par tout que l'exacte verité, que d'orner leur recit par des magnificences chimeriques, ils ont avoué que quoique ce palais soit grand, & commode à la maniere du païs, rien n'est plus simple, & moins recherché que sa structure ; comme rien n'étonne aussi davantage, que la simplicité des meubles, / & des
au-

autres ornemens interieurs. On en jugera par ceux de la chambre du Roi, où l'on ne voit autre chose que l'estrade ou le sofa dont j'ai déjà parlé ; & pour toute decoration, une simple Indienne, qui regne tout autour de la chambre, de la hauteur seulement de cinq ou six pieds. Cette Indienne ne commence de chaque côté qu'à l'endroit où finit l'estrade, qui sert de lit, & qui est censée suffisamment ornée par des tapis, & par des coussins qui n'ont rien de trop magnifique.

La personne même du Roi se ressent aussi de cet air de simplicité. On ne lui a point vû d'autre habit que d'un drap assez fin de couleur verte, ou jaune, sans aucune espece d'ornement, aiant les jambes & les pieds nus, avec des babouches à la turque. Pour toute distinction, il porte par dessus son turban une espece de voile de soie blanche, qui lui couvre toute la tête, tombe sur le devant, & se noue sous le menton, à peu-près comme les femmes parmi nous, portent la coëfe de tafetas.

Je ne fai si dans une aussi grande simplicité observée dans la maison, & jusqu'en la personne d'un assez puissant Roi,
il

DE L'A
il n'entre
quelque p
maie.
Prince
à-dire,
Loi de
que le fi
compati
dans le M
les Moul
ordinaire
nistres
habits,
une ex
Pou
du Ro
me. C
paroit,
couche
deux
les tar
Celui
bours
prin
Prin
Tur
pé,
re, t
de cr

il n'entre point quelque affectation, ou quelque principe de la Religion Musulmane. J'ai remarqué ailleurs que ce Prince prend la qualité d'Imam, c'est-à-dire, de Prêtre, ou de Pontife de la Loi de Mahomet ; il se pourroit faire que le faste & l'ostentation ne soient pas compatibles avec cette dignité, comme dans le Mahometisme en général on voit les Mouftis, les gens de Loi, les Imams ordinaires, les Cadis mêmes, & les Ministres de la Justice, affecter dans leurs habits, & dans tout ce qui les regarde, une extraordinaire modestie.

Pour ce qui est de la vie particuliere du Roi d'Yemen, elle est assez uniforme. Ce Prince se leve dès que le jour paroît, il dîne à neuf heures pour se recoucher à onze heures du matin, & à deux heures précises après midi on bat les tambours, & on joue des hautbois. Celui qu'on appelle le Chef des Tambours, ou le Tambour major, a seul le privilege d'entrer dans l'appartement du Prince éveillé ou endormi. C'est un Turc de nation assez plaisamment équipé, portant une ceinture extraordinaire, toute garnie de grandes plaques, & de crochets d'argent, & une palme en
bro-

broderie sur le devant de son turban, sans parler d'une chaîne d'argent qui en fait plusieurs fois le tour d'une manière bizarre. Dès que le reveil du Roi est annoncé par cet Officier, il est visité par les Princes & par les Grands, qui l'entretiennent jusqu'au temps destiné à la prière, ou aux affaires. Au reste ceux-ci ne l'approchent jamais, sans lui prendre la main droite, qu'il tient sur son genou, laquelle ils lui baissent avec le plus profond respect. Il y a aussi des temps destinés à la promenade, & à la visite des femmes. Enfin ce Prince termine la journée en se couchant régulièrement à onze heures du soir, après avoir soupé à cinq.

Mais si quelque chose est capable de relever la simplicité qu'on a remarquée, & de faire éclater en lui la Majesté royale, c'est sans doute la marche que fait ce Prince, lorsqu'il sort de Mouab, pour aller tous les Vendredis à deux heures après midi au lieu destiné pour la prière publique. Tout le monde fait que chez les Musulmans, le Vendredi est leur jour de devotion, ou leur jour d'assemblée, qui répond au Samedi des Juifs, & au Dimanche des Chrétiens.

Cet-

DE L
Cete
soldats à
dre, ap
fortie
en a d
peaux
donne
& d'Al
diateme
garde d
chevaux
chez.
dinaire
porter
orné
Maison
bemen
rie; &
paroitro
cheval
puis
Princ
ces se
prix
fort
gran
dais
soleil
une

Cette marche commence par mille soldats à pied, & qui vont en bon ordre, après avoir fait une décharge à la sortie du Palais. Parmi ces soldats il y en a deux rangs qui portent des drapeaux coupés en pointe, auxquels on donne le nom de drapeaux de Mahomet & d'Aly. Les soldats sont suivis immédiatement de deux cens cavaliers de la garde du Roi, montez sur de fort beaux chevaux, & parfaitement bien harnachés. Ces cavaliers outre les armes ordinaires, savoir le sabre & la carabine, portent des demi-piques, dont le fer est orné de franges. Les Officiers de la Maison du Roi & ses Courtisans, superbement montez, suivent cette cavalerie; & à une certaine distance on voit paroître le Roi monté sur un très-beau cheval blanc, fort paisible, & qui depuis long-temps ne sert qu'à monter le Prince. Il a à ses côtes les deux Princes ses fils, montez sur des chevaux de prix & richement parez. Un Officier fort hautement monté porte au Roi un grand parasol, ou plutôt une espee de dais sous lequel il marche à couvert du soleil. Ce dais est de damas verd avec une espee de falbala d'une étoffe rou-

ge,

ge, d'environ huit pouces de hauteur, qui regne tout autour, & qui est enrichie d'une crépine d'or. Au dessus du dais il y a un globe d'argent doré, & par dessus le globe une petite pyramide aussi dorée.

Immédiatement devant le Roi, un de ses Officiers à cheval porte l'Alcoran, enfermé dans un sac de drap rouge. A côté de cet Officier il y en a un autre qui porte un étendart de damas verd de figure quarrée. Cela s'appelle l'étendart du Roi. Il n'y a point de figure dedans, comme aux autres, mais seulement quelques caracteres Arabes relevez en broderie; cet étendart est garni à l'entour d'une crepine d'or. Enfin un autre Officier marchant à cheval derriere le Roi, porte son sabre, dont la poignée & le fourreau sont fort enrichis; le fourreau est couvert d'un faux fourreau d'écarlate. Tant que la marche dure, les tambours ne cessent de battre, comme les timbales de sonner, & les hautbois de jouer.

Tout cet appareil n'est que pour aller dans la plaine voisine, environ à un quart de lieue de Mouab, où il y a un pavillon dressé pour recevoir le Roi,
&

DE L
& qui e
d'Orato
Penda
che, il
te de
menc
& des
avec de
Ils port
beau fa
mes. C
où le l
font f
meau
pez,
gros
portes
plume
amené
ner le
meat
avoit
plus
pav
I
&
les
qua
mer

& qui est aussi destiné pour lui servir d'Oratoire, ou de Mosquée.

Pendant que ce Prince est en marche, il trouve sur son passage cinquante de ses plus beaux chevaux, qu'on mène en main, & qui ont des houffes & des caparassons richement brodez, avec des brides garnies d'or & d'argent. Ils portent à la selle d'un côté un fort beau sabre, & de l'autre une hache d'armes. Ces chevaux viennent de Damar, où le Roi tient sa principale écurie. Ils sont suivis d'un pareil nombre de chameaux, aussi parfaitement bien équippez, avec des bats qui ont chacun un gros pommeau d'argent. Les chameaux portent à leur tête une grosse touffe de plume d'Autruche noire. Tout cela n'est amené là que pour parade, & pour orner la fête; car les chevaux, & les chameaux ne servent à autre chose, après avoir passé devant le Roi, qu'à faire plusieurs fois le tour de la tente, ou du pavillon, dont je viens de parler.

Le Roi seul entre dans cette tente, & il y reste une heure entiere à remplir les fonctions de son ministere & de sa qualité d'Imam, qui consistent à commencer, ou à entonner la priere publique,

que, & de faire ensuite le *Khothab*, es-
pece de prône ou de sermon, dans le-
quel après avoir loué Dieu, on celebre
la memoire de Mahomet, & on fait
des prieres pour le Prince regnant. Les
Princes & tous ceux qui ont accompa-
gné le Roi, font leur priere en même
temps que lui, en l'imitant en toutes
choses pour les ceremonies requises; car
cette tente est fort ouverte, & presque
tout le monde peut voir l'Imam.

Après la priere, le Roi remonte à
cheval au son des timbales, des tam-
bours & des hautbois; & il fait sa mar-
che pour le retour, de la même manie-
re qu'il est venu, les soldats faisant plu-
sieurs décharges à la sortie de la tente,
& le peuple des vœux & des acclama-
tions.

A son arrivée à Mouab, une partie
de cette cavalerie entre dans la cour du
Palais, & l'autre se tient dans les de-
hors; & quand le Roi est tout à fait
rentré, il se fait plusieurs courses, &
divers exercices de cheval, les Cavaliers
courant à toute bride les uns contre les
autres, & faisant des attaques regulie-
res, qui presentent au peuple assemblé
une image de la guerre. Ce jour-là tous
ceux

DE L'
ceux qui
voit passe
l'approch
ne refuse
min fait
Au re
dre com
nouvelle
faire sa n
du châte
n'a pas
quée;
re la p
manie
mythe
tré,
la méfi
content
reté &
de mo
dans
pris p
prop
exte
dre
Mos
la pr
E
le R

ceux qui se trouvent sur le chemin, pour voir passer le Roi, ont le privilege de l'approcher & de lui baiser la main, qu'il ne refuse à personne, toujours en chemin faisant.

Au reste on a de la peine à comprendre comment ce Prince ayant bâti une nouvelle ville avec un palais, pour y faire sa residence ordinaire, sans parler du château qui n'en est gueres éloigné, n'a pas fait construire une seule Mosquée; enforte qu'il est obligé d'aller faire sa priere en pleine campagne, de la maniere que nous avons dit. C'est un mystere que nos Députez n'ont pas penetré, & qui ne roule peut-être que sur la méfiance du Prince Arabe, qui non content d'avoir mis sa personne en seureté & à couvert par une longue suite de montagnes, n'ose encore s'enfermer dans un temple où il pourroit être surpris par ses ennemis, ou trahi par ses propres sujets. Cela ne seroit pas sans exemple, puisque le fameux Aly, gendre de Mahomet, fut assassiné dans une Mosquée, le jour de l'assemblée, ou de la priere publique des Musulmans.

Et en effet les memoires portent que le Royaume n'est pas hereditaire, & que

que le Prince qui se fait le plus d'amis, & qui a le plus de force, ou d'intrigue, l'emporte ordinairement sur ses concurrens, qu'il fait quelquefois mourir, ou enfermer. Mais il faut entendre par là que quoique ce Royaume soit depuis un très-long-temps dans une même Maison, on ne suit pas regulierement la succession naturelle des branches qui la composent; ensorte que les aînez sont exclus de la Couronne, quand les cadets, ou les Princes plus éloignez ont assez de puissance & de conduite pour y parvenir. C'est ainsi que le Roi regnant a succédé au Roi son frere, au prejudice du fils de ce frere, qui n'est, comme nous l'avons vû, que le Gouverneur de la ville de Tage; cependant le Roi d'Yemen prend des mesures pour assurer de son vivant la couronne au Prince son fils aîné, que tout le monde regarde déjà comme son successeur; & c'est apparemment dans cette vûe qu'il s'est fortifié dans les plus hautes montagnes, & qu'il garde les précautions que nous avons observées.

Si nos voyageurs avoient eu plus de curiosité, & l'intelligence de la langue du pais, on trouveroit ici quelque chose

se

DE L
se d'asson
men; ca
mes dar
trouve
qui pass
On
pouvoir
batheba
ter la s
temps d
a formé
cendar
ces on
gypte
je cro
parlon
ainsi ap
Chef d
donné
à la p
bites
me p
sicle
pre
d'Im
le R
com
U
de m

se d'assuré sur la Maison du Roi d'Yemen; car les grandes Maisons sont connues dans le Mahometisme, & l'on en trouve des histoires & des genealogies qui passent pour certaines.

On a d'abord pensé que ce Prince pouvoit être de l'illustre Maison de Thabatheba, dont quelques-uns font remonter la souveraineté en Arabie jusqu'au temps de Charlemagne. Cette Maison a formé une Dynastie de Princes descendans d'Aly, & il est sûr que ces Princes ont regné dans l'Yemen, & en Egypte dès le dixième siècle. Cependant je croirois plutôt que le Roi dont nous parlons, tire son origine des Ajubites, ainsi appellés du nom d'Ajub, ou Job, Chef d'une autre grande Maison, qui a donné naissance au fameux Saladin, & à sa posterité: une branche de ces Ajubites regnoit véritablement en ce même pais d'Yemen, dans le treizième siècle; & celui qui en étoit alors le chef, prenoit la qualité de Calife, & celle d'Imam, qui en est inseparable; ce que le Roi d'Yemen fait encore aujourd'hui, comme nous l'avons vû.

Une autre marque de grandeur, & de magnificence Royale chez ce Prince,

K ce,

ce, qui lui est commune avec tous les Princes de l'Orient, c'est le grand nombre de femmes qu'il entretient à sa Cour, & qu'on fait monter à six ou sept cens : leur Serail particulier est dans le château de Mouab ; ces femmes sont de diverses Nations & l'on assure qu'il y a, surtout, des Georgiennes d'une grande beauté, & des femmes Arabes même, qui sont fort blanches. Elles vont & viennent du château au Palais, où il y en a au moins trente de logées dans un appartement particulier. Leur voiture ordinaire est un chameau, sur lequel on met en travers une espee de berceau couvert d'écarlatte, & bien garni de coussins, sur lesquels ces Dames sont couchées ou assises. Elles sortent par une petite ouverture qui est sur le devant, le visage couvert d'un voile de toile peinte fort fine, & fort claire.

La plûpart des femmes de ce païs portent un grand anneau d'or au bout du nez, qui est percé pour recevoir cet ornement ; & outre cela elles portent aux bras, au poignet, & au-dessus de la cheville du pied, de certains cercles, ou brasselets d'argent ; les plus riches en ont d'or. Elles sont de plus toujours

rem-

DE L'A
 temples d
 forces. O
 qu'elles
 yeux, &
 pieds d'u
 à ces par
 les ongles
 rabie & a
 espee de
 Nos ge
 comme à
 entre ell
 des hom
 sauvage
 sent pre
 ses pour
 Barbier se
 privilege
 Mouab,
 sion, à
 ne des f
 une aut
 se trou
 François
 d'en pi
 culierer
 une jam
 va ces
 des Arab

remplies d'odeurs & de senteurs les plus fortes. On ne dit rien de la coutume qu'elles ont de se noircir le dessous des yeux, & de se froter les mains & les pieds d'une certaine drogue qui donne à ces parties une couleur vive, & rend les ongles fort rouges; cela passe en Arabie & ailleurs dans l'Orient pour une espece de beauté.

Nos gens ont remarqué qu'à Mouab comme à Moka, les femmes se visitent entre elles le soir; mais que la jalousie des hommes les rend là beaucoup plus sauvages qu'ailleurs, en sorte qu'elles n'osent presque pas paroître sur les terrasses pour y prendre le frais. Le Sieur Barbier seul parmi les François, a eu le privilege d'approcher des Dames de Mouab, & cela en vertu de sa profession, à cause d'un rhumatisme dont l'une des femmes du premier Ministre, & une autre femme d'un Officier du Roi se trouverent attaquées. Le Medecin François fut prié de les venir voir & d'en prendre soin; le mal s'étoit particulièrement arrêté sur un bras & sur une jambe, qu'il falut visiter. Il trouva ces deux personnes fort blanches pour des Arabes, & il leur appliqua des re-

K 2 medes

medes qui les tirerent d'affaire. Le Sieur Barbier assure que quelque confiance que ces femmes, & leurs maris eussent en lui, il n'a jamais pû parvenir à voir leur visage.

Pendant le séjour de nos Députés, il arriva à la Cour un Ambassadeur Turc, qui venoit de Constantinople par l'Egypte, de la part du Grand Seigneur au Roi d'Yemen; ce qui est encore une marque de sa souveraineté & de son indépendance. On sait assez que la Cour Othomane est très-reservée en matiere d'Ambassades. Cet Ambassadeur parut avec beaucoup de faste, & avec une grande suite; il fut logé & entretenu, ainsi que tous ses gens, aux dépens du Roi. Il apporta à ce Prince divers presents, & entre autres une horloge de prix, & d'un beau travail.

Pour le sujet de l'Ambassade, nos gens apprirent que c'étoit en apparence une Ambassade d'honneur & de ceremonie, & pour entretenir l'amitié & la bonne intelligence entre les deux Monarques Musulmans; mais qu'au fond il s'agissoit de tout ce qui peut regarder le commerce, & sur tout celui du café. On se plaignoit à la Porte de ce que le
 café

DE L'A
 té étoit
 beaucoup
 le reste d
 Européen
 mer rou
 vaisseaux
 douanes
 l'Ambass
 instances
 aussi que
 de ces in
 quer en
 torité;
 eut au
 ont en
 res en
 prix,
 dente e
 que le
 Minist
 possib
 en tr
 soit
 pris
 séjou
 Il
 un se
 qui
 Gide

café étoit devenu moins abondant, & beaucoup plus cher en Egypte, & dans le reste de la Turquie, depuis que les Européens venoient en droiture dans la mer rouge pour en charger de grands vaisseaux, au préjudice des sujets & des douannes du Grand Seigneur, sur quoi l'Ambassadeur devoit faire de grandes instances auprès du Roi : mais on disoit aussi que ce Prince n'étoit pas content de ces instances, qui sembloient attaquées en quelque façon sa souveraine autorité; & il y a lieu de croire qu'il n'y eut aucun égard, puisque nos François ont enlevé des cafés, tant que les navires en ont pû contenir, & au même prix, à peu-près, que dans la précédente expedition. On remarqua enfin que le Roi affecta de faire expedier ce Ministre Turc, avec toute la diligence possible, soit qu'étant fort menager, il en trouvât la dépense un peu pesante, soit que naturellement méfiant il eût pris de l'ombrage de la présence, & du séjour de tous ces Turcs.

Il arriva presque dans le même temps un soulèvement de quelques mécontents qui avoient pris les armes du côté de Giddah, ou Gedda, Port de la Mec-

que, à soixante lieues de Mouab. Le Roi y envoya d'abord un corps de trois mille hommes de ses meilleures troupes, qui défirent les rebelles, & en tuèrent plusieurs. On en apporta la nouvelle au Roi, avec cinq têtes, qui furent exposées dans les places de Mouab. Le reste des rebelles fut dispersé, & se retira dans les bois: on en fit des réjouissances à la Cour & dans la ville par des feux, dont le principal fut allumé dans la grande cour du Palais.

Quand le Roi fut parfaitement guéri, les François lui firent demander la permission de s'en retourner, ce que ce Prince eut d'abord de la peine à leur accorder, marquant qu'il eût bien voulu les retenir davantage à sa Cour; mais enfin il leur donna un jour pour l'audience de congé, & cependant nos gens apprirent que le Roi à l'âge que nous avons dit, épousoit encore une jeune Turque, âgée seulement de dix-huit ans.

Après la cérémonie de ce mariage, qui n'eut rien d'extraordinaire, les Députés furent conduits à leur dernière audience, que le Roi leur donna fort longue & fort agréable, accompagné
des

DE L'
des Princ
brulé qu
paroles o
ce, qu
reconno
mens re
firent su
presens
Roi tou
qu'il avo
du grand
pereur
Il fa
cette
terre
marino
de l'éta
pau C
& la m
les, &
le Ro
que
quell
ler,
l'Eu
tes,
Le
des
romp

des Princes & d'une Cour plus nombreuse qu'à l'ordinaire. Après quelques paroles obligantes de la part de ce Prince, qui marquoient son estime, & sa reconnoissance, & après les remerciemens respectueux que nos Députez lui firent sur le bon traitement, & sur les presens dont il les avoit honorez; le Roi tourna la conversation sur tout ce qu'il avoit déjà entendu de la France & du grand Prince, qu'il qualifioit d'Empereur, qui y regne avec tant de gloire.

Il falut tout de nouveau s'étendre sur cette matiere, parler de ses armées de terre & de mer, de ses finances, de la marine & du commerce, de sa Cour, de l'état de sa Maison, & de ses principaux Officiers, lui décrire la grandeur & la magnificence de ses Maisons Royales, & sur tout le Château superbe que le Roi occupe ordinairement, à quelque distance de la ville capitale, de laquelle on n'oublia pas aussi de lui parler, comme de l'une des merveilles de l'Europe, sans compter les places fortes, & les frontieres de son Royaume. Le Roi Arabe ne cessoit point de faire des questions, & d'admirer; enfin tout rempli de ces idées, il dit aux Députez

K 4 qu'il

qu'il s'estimeroit heureux de faire alliance, du moins d'entretenir quelque commerce avec un si puissant Prince, & il les pria de faire en sorte que quand les Capitaines seroient de retour en Europe, il pût obtenir un abrégé de l'histoire de l'Empereur de France, une représentation de son Palais principal; & enfin s'il étoit possible, son* portrait, & celui des Princes de sa famille.

Il demanda enfin si nôtre Empereur faisoit quelque estime du café : c'est, ajouta-t-il, ce que nous avons ici de plus considérable, & que la Providence divine nous a accordé, en le refusant à tous les autres climats de l'Univers; c'est aussi tout ce que je puis lui offrir, si vos Capitaines veulent se charger de cinq-cens bâles du plus beau qui soit dans mon Royaume, pour lui présenter de ma part, je les ferai porter jusques sur les navires.

Les Députez répondirent tout ce qu'il falloit aux demandes du Roi, promettant

* Tous les Mahometans ne sont pas également scrupuleux sur les portraits &c. Les Persans & les autres Sectateurs d'Aly ne sont presque point de difficulté là-dessus.

tant de faire connoître en France ses sentimens pour nôtre Empereur, & les choses qu'il souhaitoit d'avoir par rapport à ces sentimens & à sa curiosité. Pour ce qui est de la proposition du café, ils excusèrent les Capitaines de pouvoir l'accepter, sur ce que la cargaison des navires étoit trop avancée pour trouver encore place à un envoi si considerable; mais dans le fond ils ne crurent pas que les Capitaines dussent de leur Chef, & sans la participation de la Cour, recevoir un tel present. L'audience finit de la part du Roi par des souhaits de prospérité & d'un heureux retour en France, & de la part des Députez par de nouvelles protestations de leurs respects, & d'une parfaite reconnoissance envers un Roi si humain, & si bien-faisant.

Les presens que ce Prince avoit envoiés chez eux la veille du jour de l'audience, consistoient en deux habits à la façon du Pais, l'un d'une fine écarlate, & l'autre d'un autre beau drap de couleur de rose, avec deux vestes, l'une d'étoffe des Indes à fleurs d'or & d'argent, & l'autre d'une serge drapée, garnie de galons d'or, le tout pour Monsieur de la Grelaudiere. Il y en avoit

autant pour le Sieur Barbier, & outre cela il leur donna à chacun un fort beau cheval très-proprement équipé. Il leur envoïa aussi des chevaux & de fort beaux habits pour les Capitaines.

Nos gens après avoir pris congé du premier Ministre & des principaux Officiers de la Cour, partirent enfin de Mouab sur la fin de nôtre Carême, accompagnés d'un Officier, escortés comme auparavant, & défrayés de même par tout. Ils tinrent la même route; mais comme ils n'étoient plus si pressés, ils ne firent pas de si grandes journées. Ils passèrent presque toutes les nuits dans d'assez bons gîtes, & sur tout au commencement du voyage, où l'on trouve toutes les commodités possibles, & jusqu'à des écuries à mettre cinq-cens chevaux.

Nous avons déjà dit qu'un si long chemin se fait presque toujours par de hautes montagnes, entrecoupées de quelques plaines. Nos gens ont remarqué que dans ces montagnes, dont plusieurs sont stériles & brûlées par l'ardeur du soleil, on ne voit aucun bois de haute futaie; mais il y a beaucoup de bocages & de verdure, particulièrement

ment

ment sur les côtaux. Ils ont vû des perdrix rouges, qui sont plus grosses que les nôtres, des cailles & des tourterelles en quantité, que les Arabes ne tirent jamais, des renards si hardis, qu'ils se laissent approcher tant que l'on veut; & enfin des singes sans nombre, & de la plus grande espece, qui ne sont pas plus farouches que les renards.

Mais la plus grande attention de nos voyageurs fut de bien observer tout ce qui regarde les plantations de café qu'ils trouverent sur leur route, d'examiner de près l'arbre de ce nom, & de prendre des Arabes qui les accompagnoient, toutes les instructions necessaires pour ne rien ignorer sur cette matiere. Tout cela m'a paru fort curieux, & si peu connu parmi nous jusqu'à present, que j'ai crû devoir en faire un Memoire separé pour mettre à la fin de cette Relation, dont il est à propos de ne point interrompre le fil. D'ailleurs dans le temps que nos Députez étoient à Mouab, le Sieur des Noiers premier Chirurgien de l'armement, homme curieux & de bon esprit, s'appliquoit à étudier la Nature, & à s'instruire singulierement de tout ce qui regarde l'arbre du café du

côté de Betelfaguy. Je réunirai donc ce que chacun de ces Voïageurs m'a rapporté en particulier, pour ne former du tout ensemble qu'une seule instruction sur le même sujet.

Outre les arbres de café, nos Voïageurs virent dans les mêmes plantations, plusieurs arbres fruitiers de diverses especes, comme pêchers, abricotiers, amandiers, citronniers, orangers, grenadiers, pruniers, des figuiers même, dont le fruit est aigre, & des pommiers en petite quantité; un grand nombre enfin de coignassiers d'où l'on tire l'excellente pâte de coing, qui se trouve dans les bonnes villes, & que l'on vend à très-grand marché. Ils ont aussi vû des vignobles en certains lieux, & ils assûrent qu'on mange en Arabie d'aussi bons raisins qu'en Espagne.

Cependant nos Envoïez arriverent à Moka le 27 Mars, qui étoit le jour de Pâques. Ils furent, comme l'on peut croire, bien reçus des Capitaines à qui ils rendirent compte de leur commission, & qui reconnurent bientôt que ce voyage leur avoit beaucoup servi, en donnant du credit à nôtre Nation, & en rendant les Gouverneurs plus attentifs

à

à tout ce qui pouvoit favoriser le commerce du café, & la prompte expedition des navires François, sans parler de l'abolition d'un droit nouveau que le Gouverneur de Betelfaguy avoit voulu s'attribuer.

Ceux qui ont fait le voyage de Mouab, conviennent tous qu'il y a une grande difference entre ce pais-là & celui où est situé Moka; car comme nous l'avons observé ailleurs, à quinze lieues environ autour de cette ville, il ne vient rien de tout ce qui se trouve dans le reste de l'Yemen; la terre toute brûlante & aride, & outre cela remplie de nitre, ne produit que des palmiers fort communs; ensorte que sans la bonté du Port de Moka, où l'on porte de tous côtés des denrées, & sur tout du bled & du ris, la ville & tout le pais d'alentour seroient bientôt affamés.

Nos gens apprirent qu'outre les villes qu'ils avoient vûes, il y en a encore d'autres considerables dans le même Roïaume, dont la principale s'appelle Sanaa, à quinze lieues de Mouab, & à cent quarante de Moka. C'est dommage que la curiosité ou quelque autre raison ne les ait pas engagés à voir cette

ville, que nul Voïageur Européen n'a encore visitée. Elle doit avoir de beaux restes d'antiquité; car longtemps avant la naissance du Mahometisme elle étoit la capitale de toute l'Arabie Heureuse, & sous la domination des Tobbais, Rois puissans qui y tenoient leur Cour. Le palais de ces Princes étoit superbe, & bâti sur une coline au milieu de la ville. Dans la suite & toujours avant Mahomet, l'Empereur d'Éthiopie, attiré par les Chrétiens, qui gemissoient sous la tyrannie des Arabes, aiant conquis l'Arabie Heureuse, fit bâtir dans Sanaa, & sur la même coline, un temple magnifique par émulation au temple de la Mecque, pour détourner les Arabes du culte superstitieux & idolâtre qu'on y pratiquoit; mais les Ethiopiens ne garderent pas longtemps leur conquête. Les Auteurs Orientaux où l'on trouve ces circonstances, que l'on rapporte en passant, disent de plus que Sanaa est une ville fort ancienne, riche & peuplée, & qu'on y fait un plus grand commerce d'argent, que de Marchandises. Ses murailles sont si larges que huit chevaux ensemble y peuvent marcher de front. Abulfeda celebre Géographe, a-

jou-

joute que Sanaa ressemble tout-à-fait à Damas par l'abondance de ses eaux, & par ses jardins délicieux. Je ne sai si sur cette idée on ne pourroit pas placer en ce quartier-là, cette espece de Paradis terrestre, nommé Iram, & planté dans l'Arabie Heureuse par un ancien Roi, que Mahomet même traite d'impie dans son Alcoran, Paradis celebre dans le Mahometisme, & dont presque tous les ouvrages des Poëtes Musulmans font mention. Quoi qu'il en soit, l'air de la ville & des environs de Sanaa, est d'une temperature parfaite, & les jours & les nuits y sont à peu-près d'une même longueur.

Nos Voïageurs apprirent aussi qu'il y a plusieurs grands chemins, dont quelques uns même sont pavés, qui ont plus de cent lieues de longueur chacun, lesquels mencent en plusieurs parties de ce Roïaume, qui est d'une grande étendue, quoiqu'il ne contienne qu'une partie de l'Arabie Heureuse. Le reste du pais qui porte ce nom, & qui est divisé en d'autres Roïaumes, produit les gommés, la myrrhe & les aromates, dont ils n'ont trouvé aucun arbre dans leur voyage de Mouab; mais dans d'autres

tres contrées du même Roïaume, il y a de l'encens en abondance. On ne parle point des arbres du baume, parce qu'ils croissent hors de l'Arabie Heureuse, & aux environs de la Mecque.

Nos navires restèrent encore plus de trois mois dans le Port de Moka. Pendant ce temps-là nos gens virent une execution selon les mœurs & la coutume des Arabes, qui merite d'être rapportée. Un habitant de Moka aiant tué un homme dans une querelle, il fut condamné à mort par le Gouverneur, sans aucune formalité: on conduisit le criminel à une des portes de la ville: là le plus proche parent de celui qu'il avoit tué, lui ouvrit le bas ventre avec un couteau ordinaire; le patient tomba tout aussitôt sur ses genoux, & alors le même executeur lui releva la tête, & la lui coupa promptement, puis il se sauva dans une maison voisine, favorisé par des cavaliers de la garde du Gouverneur, qui sont envoïés pour soutenir les executions; car le peuple de Moka est assez mutin, & ne voit pas volontiers ces sortes de spectacles.

Tout étant enfin préparé pour le départ, les navires François mirent à la

vois-

DE L'A
 veile le 10
 sans relâc
 quelque te
 Bourbon
 font ordi
 vais voili
 ver à Sain
 1713; &
 relâcher s
 une des p
 la maladi
 Juillet si
 Peu d
 les Cap
 rent M
 nir à la
 de son v
 de quoi i
 té. C'est
 mois de
 vers en
 tion.
 m'ont
 partici
 de la
 lui-m
 être r
 de ce

voile le 10 Juillet 1712. Ils firent plusieurs relâches sur la route, s'arrêterent quelque temps à Mascarin, ou l'Isle de Bourbon; & enfin comme les prises sont ordinairement des vaisseaux, mauvais voiliers, ces navires ne purent arriver à Saint Malo, l'un que le 11 Juin 1713; & l'autre qui avoit été obligé de relâcher sur la côte d'Angleterre, avec une des prises, faute de vivres, & par la maladie des équipages, que le Juillet suivant.

Peu de jours après, la Compagnie & les Capitaines de l'armement, engagèrent Monsieur de la Grelaudiere de venir à la Cour, pour y rendre compte de son voyage à celle du Roi d'Yemen; de quoi il s'est parfaitement bien acquitté. C'est de lui que pendant près de trois mois de séjour à Paris, j'ai tiré en divers entretiens la matiere de cette Relation. Les Sieurs des Noiers & Barbier m'ont aussi communiqué leurs memoires particuliers par le moien de Monsieur de la Merveille, qui me les a apportés lui-même à Paris; ensorte qu'on peut être raisonnablement assuré de la verité de ce qu'elle contient.

M E M O I R E ,

C O N C E R N A N T l'arbre
 & le fruit du Café, dressé sur les ob-
 servations de ceux qui ont fait le dernier
 voyage de l'Arabie Heureuse.

Descrip-
 tion de
 l'arbre
 du café.



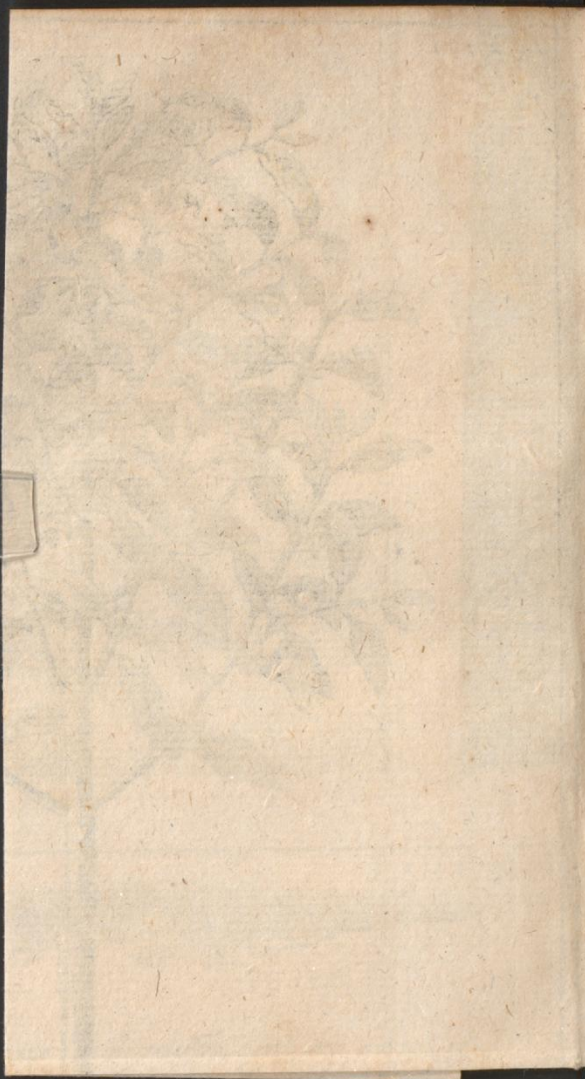
L'ARBRE qui produit le Café s'éleve depuis six jusqu'à douze pieds de hauteur. Sa grosseur est de dix, douze, & jusqu'à quinze pouces de circonférence. Quand il a atteint son état de perfection, il ressemble fort pour la figure à un de nos pommiers de huit ou dix années. Les branches inferieures se courbent ordinairement, quand cet arbre est un peu âgé, & en même temps elles s'étendent en rond, formant une maniere de parasol. Le bois en est fort tendre, & si pliant, que le bout de sa plus longue branche peut être amené jusqu'à deux à trois pieds de terre. L'écorce de l'arbre du café est blanchâtre, & un peu raboteuse. Sa feuille approche fort de celle du citronnier, quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait si pointue, ni si épaisse:

la



Arbre du Café dessiné en Arabie sur le Naturel

17-234-72



17-234-72

*Feuilles de Café dessinées dans leur grandeur
Naturelle sur l'Original.*



DEL'A

la couleur
plus foncé
verd, &
tes ses
gées des
mediocr
fite l'une

Au ret
ce genre
que dans
on voit
& des fr
verds,
leur ma

Ces
blent b
de mém
tes; l'o
que ch
goût e
la jo
les b

Q
en f
fleur
mai
& e
se c
nou

la couleur en est aussi d'un verd un peu plus foncé. L'arbre du café est toujours verd, & ne se dépouille jamais de toutes ses feuilles à la fois: elles sont rangées des deux côtez des rameaux, à une mediocre distance, & presque à l'opposite l'une de l'autre.

Au reste, rien n'est plus singulier en ce genre, que ses productions; car presque dans toutes les saisons de l'année, on voit un même arbre porter des fleurs & des fruits, dont les uns sont encore verds, & les autres mûrs, ou près de leur maturité.

Ces fleurs sont blanches, & ressemblent beaucoup à celles du jasmin, aiant de même cinq petites feuilles assez courtes; l'odeur en est agreable, & a quelque chose de balsamique, quoique le goût en soit amer. Elles naissent dans la jonction des queues des feuilles avec les branches.

Quand la fleur est tombée, il reste en sa place, ou plutôt il naît de chaque fleur, un petit fruit fort verd d'abord, mais qui devient rouge en meurissant, & est fait à peu-près comme une grosse cerise. Il est fort bon à manger, nourrit & raffraichit beaucoup. Sous la
chair

chair de cette cerise, on trouve au lieu de noïau, la feve, ou la graine, que nous appellons Café, enveloppée d'une pellicule fort fine. Cette féve est alors extrêmement tendre, & son goût est assez desagréable; mais à mesure que cette cerise meurit, la féve qui est dedans acquiert peu à peu de la duresté: & enfin le soleil aiant tout-à-fait desseiché ce fruit rouge, sa chair que l'on mangeoit auparavant, devient une baie, ou gouffe, de couleur fort brune, qui fait la premiere écorce, ou l'écorce extérieure du café, & la féve est alors solide, & d'un verd fort clair: elle nage dans une espece de liqueur épaisse, de couleur brune, & extrêmement amere. La gouffe qui est attachée à l'arbre par une petite queue fort courte, est un peu plus grosse qu'une graine de laurier, & chaque gouffe ne contient qu'une seule féve, laquelle se divise ordinairement en deux moitiés.

Cette féve est entourée immédiatement, comme nous l'avons dit, d'une pellicule fort fine, qui en est comme la seconde écorce, ou l'écorce intérieure. Les Arabes font beaucoup de cas de l'une & de l'autre, pour composer ce qu'ils

DE L'A
 nous appe
 lui il sera
 Nos Vo
 de café
 de hergn
 quelques
 c'est-à-dir
 parfaite n
 on élève
 pour les r
 Le pie
 tes colin
 ombrag
 lieux de
 Leur pl
 tourner
 ruisseaux
 & à con
 les jusq
 il faut
 rosez
 & po
 C
 café
 pieds
 fond
 loux
 d'ent
 cette

qu'ils appellent leur café à la Sultane, dont il sera parlé dans la suite.

Nos Voïageurs assurent que les arbres de café viennent de semaille, & non pas de hergne, ou de bouture, comme quelques-uns l'ont dit, par les gouffes, c'est-à-dire le fruit entier, & dans sa parfaite maturité, mis en terre, dont on élève ensuite les plans en pepiniere, pour les replanter où l'on veut.

Le pied des montagnes, & les petites colines, dans les cantons les plus ombragez, & les plus humides sont les lieux destinés aux plantations des cafés. Leur plus grande culture consiste à détourner les eaux de source, & les petits ruisseaux, qui sont dans les montagnes, & à conduire ces eaux par petites rigoles jusqu'au tour du pied des arbres; car il faut nécessairement qu'ils soient arrosez & bien humectez pour fructifier, & pour porter leur fruit à maturité.

C'est pour cela qu'en replantant le café, les Arabes font une fosse de trois pieds de large, & de cinq pieds de profondeur, laquelle ils revêtissent de cailloux, afin que l'eau ait plus de facilité d'entrer bien avant dans la terre, dont cette fosse est remplie, & y entretien-

ne

ne la fraîcheur convenable ; cependant quand ils voient sur l'arbre beaucoup de café mûr , ils détournent l'eau de son pied , afin que le fruit seiche un peu sur ses branches , ce que la trop grande humidité pourroit empêcher.

Si nos gens n'avoient pas fait le voiage de Mouab , nous aurions longtems ignoré une singularité , à l'égard des arbres de café , dont il est sûr que personne n'a encore parlé ; savoir que dans les lieux exposés au Midi , ou qui sont trop découverts , ces arbres se trouvent plantez sous d'autres grands arbres , qu'ils disent être une espece de peupliers , lesquels leur servent d'abri , & les mettent à couvert de l'ardeur excessive du soleil. On tient que sans cet ombrage , qui entretient la fraîcheur dessous , la fleur du café seroit bien-tôt brûlée & ne produiroit jamais aucun fruit , comme on le voit à l'égard de quelques-uns situez dans les mêmes lieux , qui n'ont pas de ces voisins utiles. En effet , ces peupliers étendent leurs branches prodigieusement , & forment par leur disposition un rond parfait , qui couvre tout ce qui se trouve au-dessous.

C'est , comme nous l'avons remarqué

qué en son lieu, à une certaine distance de la ville de Tage, que les François virent des cafés pour la première fois, & avec la singularité dont nous parlons, parce que le país se trouve là plus ouvert, & plus exposé qu'ailleurs à la chaleur brûlante du soleil. Ils observerent que chaque peuplier couvre de son ombre une certaine quantité de cafés; ce qui continue de même dans toute la plantation, & que les cafés sont plantés par ordre, & dans une espece d'alignement, comme sont les pommiers en Normandie. Enfin la curiosité de l'un de nos Voïageurs, qui avoit pour cela l'habileté nécessaire, alla jusqu'à dessiner sur les lieux l'arbre du café, avec toute l'exacritude dont il étoit capable, en choisissant celui qui lui parut le plus propre à faire bien sentir la beauté, & la verité de la nature dans cette production. C'est ce même dessein que je donne ici, qui fera sans doute plaisir aux curieux.

Dans les lieux moins chauds par leur exposition, on ne voit point de ces grands arbres qui servent d'ombrage; les cafés y sont à découvert, viennent & rapportent à merveille sans ce secours.

Le

Le Sieur des Noyers a vû quantité de ces derniers dans le voyage qu'il a fait exprès à Redia ou Zedia, petite ville dans les montagnes, à douze lieuës de Betelfaguy. C'est, à ce qu'il apprit du Gouverneur même de Redia, un des meilleurs cantons de tout le païs; car outre les cafés, qui sont des plus beaux qui se puissent voir, les autres arbres fruitiers y sont en abondance: il y a d'une excellente espece de froment, & d'autres bleds, on y trouve même des melons & des concombres en quantité. Dans ce lieu-là, comme sur la route de Mouab, les cafés sont plantés par ordre & en alignement, à une mediocre distance l'un de l'autre.

Le Sieur des Noyers, pour le dire en passant, m'a parû le plus intelligent & le plus exact de nos Voyageurs; c'est principalement de ses observations que j'ai tiré la description de l'arbre du café, qui est au commencement de ce Memoire: & comme il a eu la curiosité d'en rapporter un rameau entier, chargé de fruits, qui s'est parfaitement bien conservé par ses soins, il a été facile d'en tirer un dessein. Les curieux en voyant ici ce rameau, dont les feuilles & les fruits



1. Fruit du Café
dans sa maturité

3. Fruit Sec



2. Coupe du meme Fruit



4. Noyau, appelle
graine, ou fève du Café

DE
fruits
cevro
rent d
qu'ien
a pré
l'arbr
A
me l'a
à la fo
& de
qu'elle
rens
y a
la c
son
te q
recol
mois
gran
C
éte
bré
le
fac
tra
me
ch
qu
pu

fruits sont d'après le naturel, s'apercevront bientôt que cela est fort différent de tout ce que nous avons vû jusqu'ici dans plusieurs ouvrages, où l'on a prétendu représenter des rameaux de l'arbre du café.

A l'égard de la recolte du café, comme l'arbre qui le porte est chargé tout à la fois de fleurs, de fruits imparfaits & de fruits mûrs, c'est une necessité qu'elle soit faite en trois temps différens; & à cet égard on peut dire qu'il y a trois saisons dans l'année, propres à la cueillete du café; mais ces temps ne sont pas bien fixes & réguliers, de sorte que les Arabes ne reconnoissent de recolte proprement dite, que celle du mois de Mai, parce que c'est la plus grande de toute l'année.

Quand ils veulent cueillir le café, ils étendent des pieces de toile sous les arbres, lesquels on secoue ensuite; & tout le café qui se trouve mûr, tombe avec facilité: on le met dans des sacs pour le transporter ailleurs, & le mettre en monceau sur des nattes, afin qu'il seiche au soleil pendant quelque temps, & que les gouffes qui contiennent la féve, puissent ensuite s'ouvrir par le moyen

L des

des gros roulons de pierre ou de bois, fort pesans, que l'on passe pardeffus.

Lorsque par ce travail le café est sorti de ses écorces, & séparé, comme l'on voit, en deux petites fèves, ou plutôt en deux moitez qui n'en faisoient qu'une auparavant, il est de nouveau mis à seicher au soleil, parce qu'il est encore assez verd, & que le café trop frais, & qui n'est pas bien sec, court risque de se gâter sur la mer; on le vane ensuite dans de grands vans pour le nétoyer, afin que le debit en soit meilleur; car ceux qui ne prennent pas le soin de rendre leur café bien net & seiché à propos, le vendent beaucoup moins.

Il est temps de dire un mot de la preparation & de la boisson du café parmi les Arabes. En general leur maniere est presque la même que celle de tout le Levant, que nous imitons tous les jours en France, avec cette difference que les Arabes le prennent ordinairement presque aussi-tôt qu'il est cuit, sans le faire reposer, toujours sans y mettre du sucre, & dans de fort petites tasses. Il y en a parmi eux qui font enveloper la cafetière d'un linge mouillé, en la retirant

rant du feu ; ce qui fait precipiter le marc du café incontinent , & rend la boisson plus claire ; il se fait aussi par ce moyen-là une petite crème au-dessus , & lorsqu'on le verse dans les tasses , il fume beaucoup davantage , & forme une espece de vapeur grasse , qu'ils se font un plaisir de recevoir à cause des bonnes qualitez qu'ils lui attribuent.

Les gens de distinction ont une autre maniere qui leur est particuliere, ils ne se servent point de la fève du café, mais seulement des écorces ou coques qui leur servent d'enveloppe , en y mêlant aussi de la pellicule fine qui couvre immédiatement la fève * ; enforte que quand

Café à
la Sulta-
ne.

le

* On prend l'écorce du café parfaitement mûr , on la brise , & on la met dans une petite poêle ou terrine , sur un feu de charbon , en tournant toujours , enforte qu'elle ne se brûle pas comme le café , mais seulement qu'elle prenne un peu de couleur. En même temps on fait bouillir de l'eau dans une cafetiere , & quand l'écorce est prête , on la jette dedans avec un quart au moins de la pellicule , en laissant bouillir le tout comme le café ordinaire. La couleur de cette boisson est semblable à celle de la meilleure biere d'Angleterre. On garde ces écorces dans des lieux fort secs & bien enfermez , car l'humidité leur donne un mauvais goût.

le tout est bien préparé, ils estiment que nulle boisson n'est comparable à celle-là. Nos François qui à la Cour du Roi d'Yemen, chez les Gouverneurs & les gens de consideration, n'ont point pris d'autre café, avoient en effet que c'est quelque chose de bon & de délicat; ajoutant qu'il n'est pas nécessaire d'y mettre du sucre, parce qu'il n'y a aucune amertume à corriger, & qu'au contraire on sent une douceur modérée qui fait plaisir. Cette boisson s'appelle le Café à la Sultane, dont on fait un grand cas dans tout le país. Au reste il y a beaucoup d'apparence qu'on ne peut gueres la faire avec succès, que sur les lieux; car pour peu que ces écorces de café, qui déjà n'ont pas beaucoup de substance, quand elles sont trop seiches, soient transportées ou gardées, elles perdent beaucoup de leur qualité, qui consiste principalement dans la fraîcheur.

Nos gens ont demandé plusieurs fois aux Grands du país, & à toute sorte de personnes, la raison pour laquelle ils prennent tant de café; quel bien il leur faisoit; si son usage guérit de quelque maladie; & enfin à quoi il étoit bon? La réponse a été generale, que le café

nour-

noir,
maneres
dour am
greble
du café
pas app
geurs,
ne gran
maigres
taille.

Je fit
vations
de l'Y
les O
nulle
leur p
noit o
a été
fé. Ce
confir
que
thio
170
con

me
geres

nourrit, & qu'il fait du bien en plusieurs manieres ; outre que c'est pour eux un doux amusement, & une habitude agreable. Je ne fai si à ce grand usage du café parmi les Arabes, on ne peut pas appliquer une remarque de nos Voyageurs, qui est que ces gens-là sont d'une grande frugalité, & pour la plûpart maigres & secs, quoique d'assez bonne taille.

Je finis ce Memoire par deux observations. La premiere, que les Arabes de l'Yemen sont fort persuadés, & tous les Orientaux aussi, que le café ne croît nulle autre part dans le monde que dans leur pais : on a crû cependant qu'il venoit originairement d'Ethiopie, d'où il a été transporté dans l'Arabie Heureuse. Cette opinion est en quelque façon confirmée par la Relation * du voyage que Charles-Jacques Poncet fit en Ethiopie dans les années 1698, 1699, & 1700. Ce Voyageur dit qu'on voit encore aujourd'hui des cafés en ce pais-là, que

* Cette Relation est inserée dans le quatrième Recueil des Lettres écrites des Missions étrangères, imprimé à Paris 1704.

que l'on ne cultive que par curiosité; il en décrit même la plante, sans affirmer de l'avoir vûe : mais cette description, où la plante en question est comparée au mirthe, est si différente de l'arbre du café que nos gens ont vû dans l'Arabie, qu'il faut de nécessité qu'il y ait là-dessus quelque méprise. D'ailleurs les meilleures Relations que nous avons de l'Ethiopie, dont la plus estimée est celle du Pere Tellez Jesuite Portuguais, & l'Histoire même d'Ethiopie de M. Ludolfe, si curieuse & si exacte, ne parlent en aucune maniere du café*.

Quoi qu'il en soit, depuis que le café est passé de l'Asie dans toute l'Europe avec le succès que l'on fait, on n'a pas manqué d'en multiplier l'espece; ce que l'on continue de faire tous les jours, à mesure qu'on voit augmenter
la

* S'il est vrai que les Abyssins soient venus d'Arabie en Ethiopie dès les premiers temps, comme l'écrit M. Ludolfe, ils auront pû y porter d'Arabie l'arbre du café, qui apparemment n'aura pas beaucoup réussi, puisqu'il est même fort incertain qu'on en trouve aujourd'hui en Ethiopie.

la consommation & le profit ; en sorte qu'il y a à présent des cafés dans beaucoup de montagnes & dans d'autres lieux de l'Yemen , qui n'en avoient jamais porté.

La dernière observation est , que c'est une prévention presque générale en Europe , dont les gens éclairés reviennent pourtant tous les jours , que les Arabes jaloux d'un bien qui ne vient que parmi eux , ne laissent sortir de leur pays aucune fève de café , qui n'ait passé par le feu , ou par l'eau bouillante , pour en faire , dit-on , mourir le germe , afin que si on s'avisait d'en semer ailleurs , ce fût inutilement.

Jean Ray Docteur Anglois , l'un des plus fameux Botanistes de nôtre temps , a donné comme les autres dans cette erreur ; car après avoir parlé des vertus du café * , il dit fort sérieusement , *que le café ne croissant que dans l'Arabie Heureuse , il s'étonne qu'un si petit coin en puisse tant fournir , & que ceux*
qui

* Jean Ray dans son Histoire universelle des Plantes , Edition de Londres 1686.

qui sont maîtres d'un fruit si recherché, ayent si bien sù empêcher qu'on n'en ait pû avoir ailleurs un seul grain capable de germer, & qu'on ne diminuât par là leur profit, &c. Erreur qui ne peut plus se soutenir, après le témoignage de nos Voyageurs, & par le retour de nos vaisseaux, qui ont rapporté plusieurs sacs remplis de café en son entier, c'est-à-dire, avec sa gouffe & sa double écorce, sans avoir souffert cette prétendue alteration.

On fait d'ailleurs que les Hollandois, dont la sagacité & le genie pour le commerce ne peuvent être trop louiez, ont porté du café de l'Arabie à Batavia, qu'ils l'ont semé, replanté, & heureusement élevé aux environs de cette fameuse ville; mais sans beaucoup de succès, puisqu'ils continuent d'envoyer de Batavia même, des vaisseaux dans la mer rouge, & leur argent aux Arabes, pour le commerce du café. On dit que la trop grande chaleur de ce climat fait avorter presque tout le fruit des arbres de café, lesquels, comme nous avons vû, ont besoin d'une chaleur temperée, de beau-
coup

DE
coup
Anglo
Madr
réuti
font
donne
J'ap
moire
Jardin
sterda
à éle
ques
ge d
mém
nes
ris
les M
au Ro
vé,
la m
qui
bes
bre
n'es
arb
l'Es
Jaro
que

coup d'ombrage & de fraîcheur. Les Anglois ont encore planté des cafés à Madraspatan, qui ont beaucoup moins réussi que ceux de Batavia, & qui sont à present en quelque façon abandonnez.

J'apprens aussi en dressant ce Memoire, qu'on a semé du café dans le Jardin des Plantes de la ville d'Amsterdam, & qu'on y est enfin parvenu à élever des plans de café, dont quelques-uns ont déjà porté du fruit à l'âge d'environ trois ans; & qu'il y a même actuellement un de ces plus jeunes plans dans le Jardin Royal à Paris: à quoi on ajoute que Messieurs les Magistrats d'Amsterdam envoient au Roi un arbre de café, déjà tout élevé, chargé de son fruit, & avancé de la maniere que nous venons de dire; ce qui acheve de prouver que les Arabes n'entendent aucune finesse sur l'arbre & sur le fruit du café, & qu'il n'est pas impossible d'avoir enfin cet arbre dans les plus fameux Jardins de l'Europe: je dis dans les plus fameux Jardins; car si les arbres de café y ont quelque durée, ils passeront toujours

parmi nous, pour des plantes rares & curieuses, dans lesquelles l'art a en quelque maniere forcé la nature; & il est à croire qu'ils ne tireront jamais à consequence pour la multiplication du café, dans des climats si differens de celui que la Providence a destiné à la production de cette plante.

